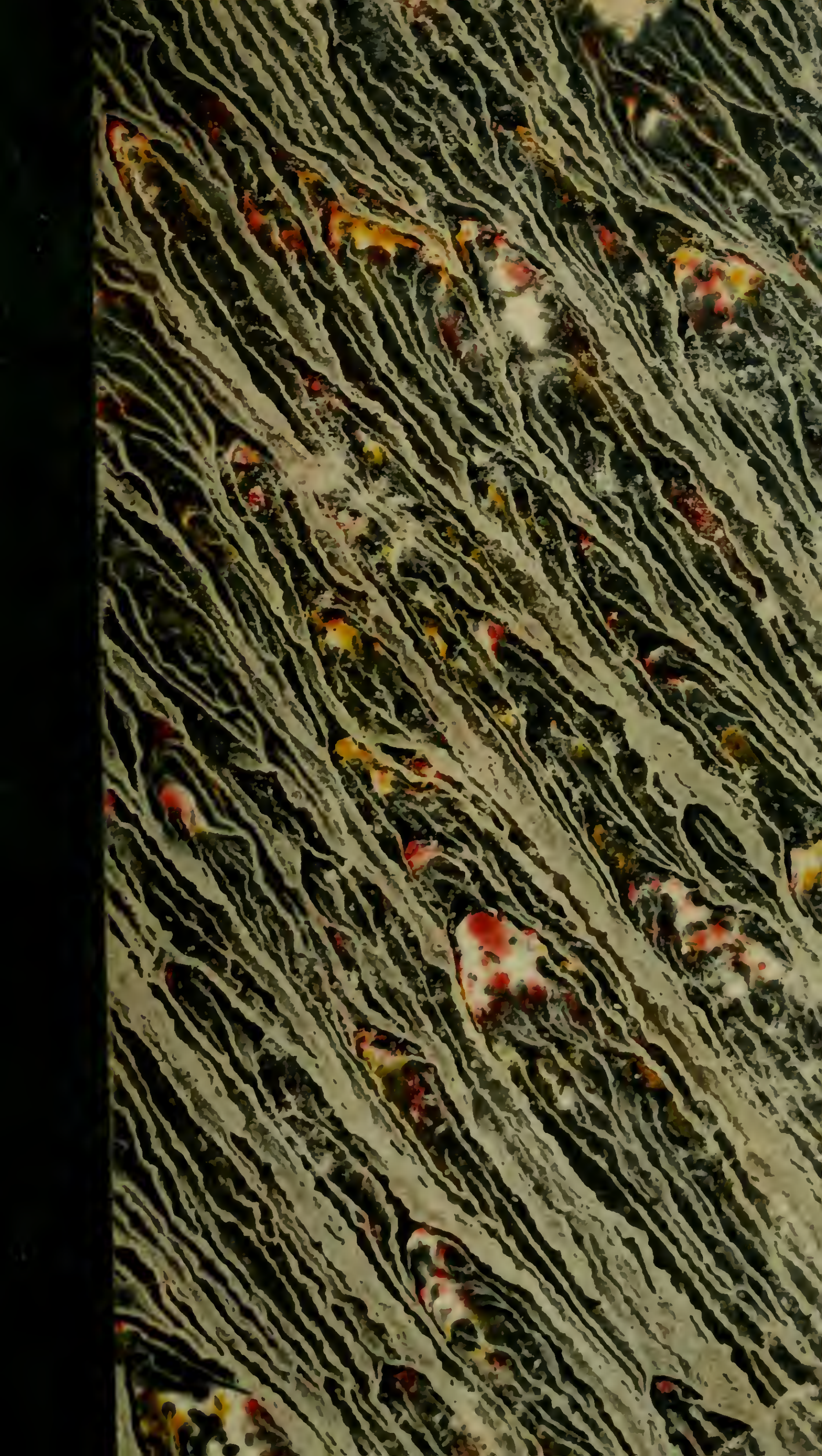
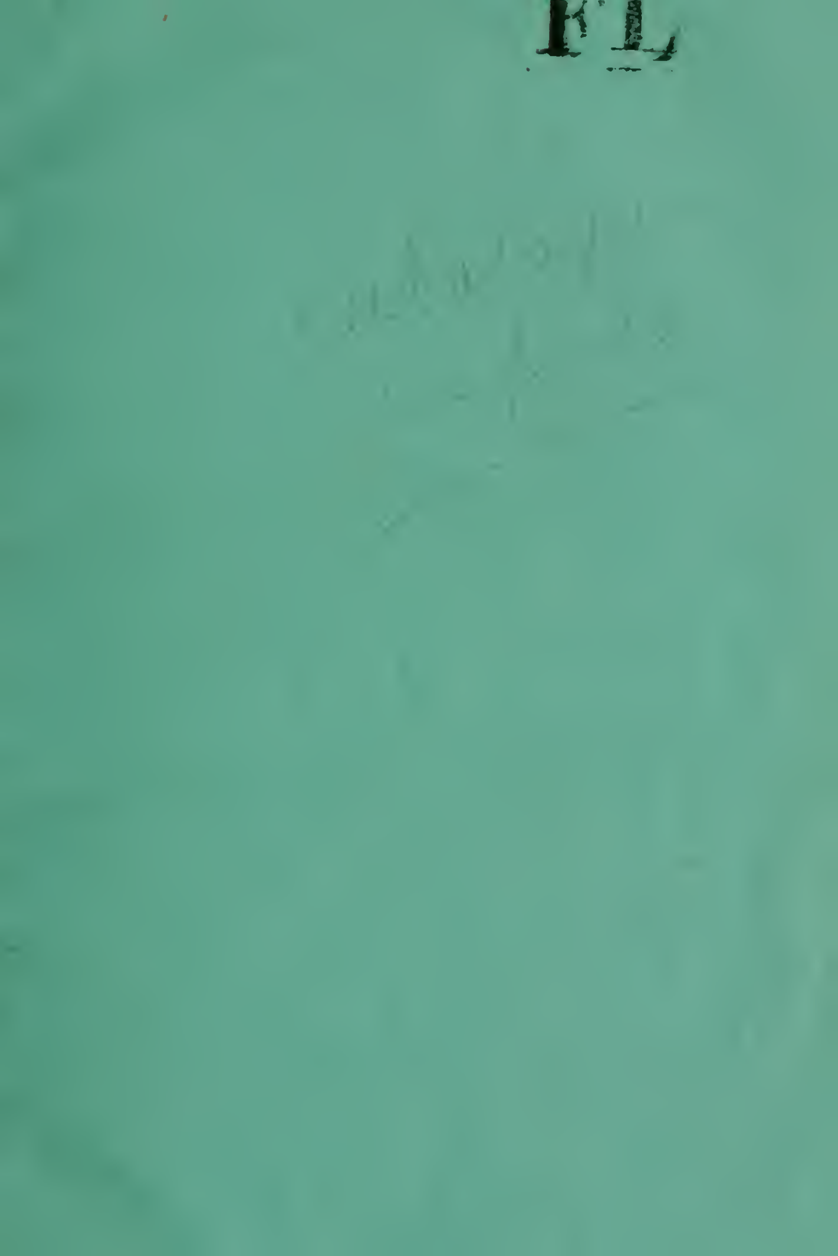




HISTOIRE

DU PRINCE ROYAL

DUC D'ORLÉANS.

Quomodò cecidit potens !
(Comment est tombé ce jeune homme puissant !)
BIBLE.

— Dieu seul est grand !
(BOSSUET.)

Paris — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.



S. A. R. le Duc d'ORLÉANS.

Né à Palerme le 3 Septembre 1810. Mort à Neuilly, le 13 Juillet 1842.

Lith. Gardon r. de Seine. 17.

HISTOIRE

DU PRINCE ROYAL

DUC D'ORLÉANS

DÉTAILS INÉDITS

SUR SA VIE ET SUR SA MORT

PUISÉES A DES SOURCES AUTHENTIQUES

PAR

J. ARAGO et ED. GOUIN.

DEUXIÈME ÉDITION.



PARIS

JULES CHAPELLE ET Cie, ÉDITEURS

[illegible] RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

NOTRE PENSÉE.

Il y avait là debout, face à face, un homme et un principe. Nous étions là aussi debout, prêts à conseiller l'un, prêts à défendre l'autre.

Le premier des deux était destiné à mourir, le second est impérissable.

Le duc d'Orléans est tombé à un âge de la vie où se développent les chaudes et puissantes semences de cette noble liberté que

tout homme porte dans son cœur, et peut-être ne serait-il pas bien hasardeux de croire que, maître de sa volonté, il eût plus tard, sans secousses, par la force seule de ses convictions, répudié les dogmes vermoulus qui avaient entouré sa jeunesse.

Du courage et de l'intelligence : aidé de ces deux grands auxiliaires, on ne recule pas devant les témérités d'une position nouvelle, et selon nous il y a des mots plus magiques, plus saints que ceux de roi, de trône et d'empereur.

Comme citoyen, le duc d'Orléans s'est taillé de belles pages dans l'histoire : les faits sont là.

Comme prince, l'avenir lui était ouvert, mais l'avenir pour lui n'a pas sonné. Les peuples seuls n'abdiquent point leur souveraineté.

Nous écrivons la vie de Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri duc d'Orléans, et non celle du fils aîné du roi Louis-Philippe, de l'héritier présomptif de la couronne de France.

Parce que nous venons de jeter des paroles de souvenir sur un cerceuil, avons-nous donc fait divorce avec notre pensée sociale de toujours ?

Nul ne le croira, nul n'a le droit de le croire.

Vienne l'heure des débats solennels, l'on saura si nous aimons à défendre nos principes et la patrie, de notre plume, de notre épée !

HISTOIRE

DU PRINCE ROYAL

DUC D'ORLÉANS

I.

Introduction.

Après le premier mot de la tombe, le premier mot de l'histoire.

L'heure des ténèbres éternelles est aussi l'heure des éternelles clartés, et la morale et la religion sont d'accord pour chasser le mensonge de la pierre sépulcrale.

Les César et les Dioclétien, les Titus et les Marc-Aurèle, les Clovis et les Charlemagne, les Louis XIV et les Napoléon se sont trouvés en face de leurs juges solennels que la séduction n'a

pu jamais corrompre ; et vous avez beau jeter l'encens du flatteur sur un cadavre, le cadavre ne secouera point son manteau de poussière pour venir à vous et gratifier votre bassesse.

Si l'on disait toujours la vérité aux vivants, on ne proclamerait pas à haute voix qu'avant tout elle est due aux morts. Nous écrivons, nous, en présence de ce qui fut, en présence de Dieu et de notre conscience d'hommes de cœur ; nous ne viendrons pas jeter de faux poids dans la balance ; car, nous le disons avec fierté, pas une main plus indépendante ne saurait tenir le fléau sacré de la justice.

Que si nous avons de belles et grandes choses à retracer, nul ne se prenne à nous les reprocher comme des adulations, celui-là ne nous aurait pas compris. Le passé est l'austère prophète de l'avenir, nous interrogeons le passé. Nous recueillons les faits, nous les livrons presque sans commentaire à la méditation, et nous demandons à tous si la parole de Dieu qui a retenti si terrible est un avis, un châtiment, ou un de ces arrêts mystérieux que seuls nos arrière-neveux auront le privilége de pénétrer.

Un châtiment? Et pourquoi? — Trente-et-un ans à peine, un cœur jeune et fort, un front sans

rides mais non pas sans couronnes, du Bayard et du François Ier par les allures, par le courage; le souvenir de plus d'un beau triomphe, l'espérance d'une gloire durable, élégance et générosité, noblesse et patriotisme..... Tout cela vient de s'effacer, tout cela vient de s'éteindre, tout cela est mort..... et cette mort, vous le voyez, doit s'appeler un holocauste; cet homme un martyr.

La tempête ne l'a pas englouti dans les flots méditerranéens, le simoun ne l'a pas dévoré dans les déserts de l'Afrique, l'yatagan ne l'a pas enseveli dans nos drapeaux victorieux. Il est mort là sur un sol inglorieux et calme, il est mort là comme finirait un homme inutile, comme ne doivent pas se consommer les destinées d'un prince; il est mort comme il ne devait pas mourir, comme il ne voulait pas mourir, comme s'il pouvait s'effacer de la terre sans qu'il y eût commotion parmi nous.

Les princes expirent sur un champ de bataille, dans les tourmentes politiques, dans les angoisses de l'exil, ou entourés de leurs peuples dont l'anathème ou les bénédictions servent de cortége au char funèbre.

Il est mort, lui, à côté d'un palais, dans une

échoppe; une plus courte agonie, il mourait seul!

Des voix se sont écriées : « il est tombé! » Quelques instants après, une voix : « il est mort! »

Disons sa vie... Après le premier mot de la tombe, le dernier mot de l'histoire.

II

Enfance.

C'était le temps où le glaive du soldat couronné rayonnait sur notre seuil national dans sa splendeur la plus imposante, et veillait au seuil impérial dans sa plus altière omnipotence. Tout ce qui portait un front trop haut, s'était incliné ou s'était enfui. Notre première Révolution, cette brutale sublimité, avait fait son métier de grande faucheuse ; le hardi moissonneur qui du tranchant de son sabre était venu recueillir et glaner l'épi d'or, avait fait de son sabre une épée, de son épée un sceptre ; et cette fraîche et jalouse souveraineté s'était, à elle seule, emparée de trop d'espace, pour laisser de longtemps se relever ce qu'elle avait abattu.

Louis-Philippe, alors prince du sang, aujourd'hui roi des Français, se trouvait du nombre des têtes étoilées qui s'étaient vouées au supplice de l'exil, pour n'être pas jetées au bourreau. Ferdinand IV avait ouvert dans ses États un asile au royal fugitif, et son hôte avait senti se refermer tant de plaies sous l'influence de cette belle et généreuse Sicile, qu'il eût cru retrouver là-bas une seconde patrie, si la première n'eût été la France. Le monarque ne s'en tint pas là encore; il prépara au prince la plus délicate et la plus précieuse de toutes les consolations : et au jour du 25 novembre 1809, Louis-Philippe d'Orléans, dont les malheurs avaient séduit l'âme toute onctueuse et tendre de la princesse Marie-Amélie, reçut la main de l'auguste fille de Ferdinand IV.

Onze mois plus tard, le nouvel époux revenait à Palerme, d'où l'avait arraché la junte de Séville, qui l'appelait au secours de la Catalogne tourmentée. Pour première fête, pour premier bouquet de retour, il lui fut présenté un gage de son heureuse union : Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri d'Orléans était né à Palerme le 3 septembre 1810.

Le berceau du prince fut comme les nids des

alcyons, secoué par la tempête. Le débat continental était au plus fort de sa crise. Tout à côté, une régence orageuse foudroyait et dévorait cette pauvre Espagne, peut-être destinée par le ciel à ne trouver de repos que dans la tombe ; et là, sur les franges mêmes du jeune édredon se tordaient l'anarchie et les sanglantes dévastations d'une province en feu : il n'y avait plus un volcan seul dans la Sicile, il y en avait sous chaque cité, sous chaque muraille, sous chaque sol, sous chaque pas. Napoléon avait mis l'Europe en sursaut, et semé ses piles galvaniques partout. Celle de la Sicile était le trône de Naples, que le maître des rois avait envoyé en cadeau à son beau-frère. Joseph Napoléon et Murat ne s'étaient pas contentés de cette magnifique part du ciel des vieux empereurs de l'Ausonie; du regard et des serres de leur ambition, ils avaient embrassé tout le royal patrimoine de Ferdinand ; de là le désordre et la lutte.

Une constitution pourtant fut promulguée, le calme s'assit sur l'Italie. Louis-Philippe, sa compagne et son fils reprirent haleine, se rapprochèrent bien près, et ne demandèrent plus rien à Dieu que d'arrêter les convulsions de l'Europe

et d'ouvrir aux malheureux bannis le paradis de la patrie.

La prière fut écoutée.

Par une de ces belles matinées d'avril qui inspirent les riants présages, un vaisseau descendait à Palerme. A voir les manifestations qui se peignirent aussitôt sur tous les visages, dans toutes les attitudes, on devinait que le navire n'était pas seulement une de ces causes de curiosité vulgaire amenée par un débarquement nouveau. C'est qu'il était en effet le messager d'une joie solennelle. Le Palais en ayant été instruit, Louis-Philippe accourut dire ses adieux à une heureuse mère, puis inclina ses lèvres sur un radieux et limpide front d'enfant, qui plus tard, plus tard, hélas !... Une voiture fut attelée, avec ordre de galoper à brides abattues vers la France; elle prit son vol, et après quelques jours seulement, elle revenait brûler les pavés de Palerme ; un père s'élançait dans les bras de deux êtres aimés, qu'il n'avait quittés à la hâte que pour aller préparer leur bonheur par ses mains et confirmer par ses propres yeux la grande nouvelle apportée en Sicile.

A travers mille transports inouïs, il apprit à cette jeune mère que le bienfait inespéré de la

Providence était sérieusement vrai, que l'Empire avait cédé le pas à la Royauté, que les tristesses de l'exil étaient enfin consommées, et qu'il lui serait donné désormais de venir installer chez ses frères de nation ses deux plus riches orgueils : Marie-Amélie... et un berceau.

Ce qui avait été dit fut accompli, et vers la fin d'août 1814, trois voyageurs illustres souriaient à notre belle capitale, il y avait en France quatre Français de plus. L'enfant aîné n'avait pas quatre ans encore, il était prince et duc de Chartres et né à Palerme ; mais le jour de son entrée à Paris, il parlait notre langue comme s'il n'eût jamais quitté ce Palais-Royal qu'il voyait pour la première fois. Dieu était le premier mot que lui avait fait bégayer sa mère, France était le second.

Déjà l'on sentait son intelligence s'empreindre d'un cachet d'ingénieuse vivacité. Ainsi l'on a conservé le souvenir d'une repartie qui certes eût fait honneur à un âge bien plus avancé.

Le lendemain de son arrivée, il fut conduit par son père aux Tuileries, et présenté à Louis XVIII :

« Voyons, dit le roi, que ferons-nous de ce beau garçon-là ?

— Vous en ferez un soldat, répondit l'enfant avec sa petite colère, un soldat comme mon papa.

— Diable! diable! monsieur le déterminé! Mais votre sabre serait plus grand que vous, et alors de quoi vous servirait-il?

— Je commencerai par le prendre à deux mains, et je le tiendrai ainsi de toutes mes forces, jusqu'à ce que je sois aussi grand que lui. »

La répartie nous semble complète et noblement prophétique, l'analyser serait la gâter. Nous aurons à juger bientôt si les promesses de la fleur ne furent pas suivies du fruit d'élite.

Encore un trait caractéristique :

Listz avait huit ans, le duc de Chartres était fort jeune aussi puisqu'il jouait encore à la poupée.

Un jour qu'au Palais-Royal, le petit virtuose déjà célèbre venait de recevoir les témoignages de l'enthousiasme universel, il reposa sa gloire dans la contemplation d'un admirable polichinelle appartenant à l'enfant royal, et offert en étrennes par le prince de Carignan.

Le duc de Chartres s'en aperçut; dans son premier mouvement, il allait se séparer de son ami le polichinelle en faveur du grand pianiste, lorsqu'un sentiment de convenance, merveil-

leux de délicatesse, le retint cloué à sa place...

Et Listz, convoitant toujours le précieux bijou à deux bosses, partit le cœur et la physionomie pleins de regrets et d'amertume.

Après quelques instants de méditation :

« J'y suis, s'écria enfin le prince, j'ai trouvé le moyen de ne pas blesser mon oncle et d'être agréable au petit gourmand : M. Listz vient de partir avec la figure pleureuse, mais il rira demain. »

Le soir même, le duc pria son gouverneur avec tant d'instances de lui faire faire un jouet semblable au modèle, que l'ordre fut sur-le-champ donné au bimbelotier.

Le jour suivant, en effet, le prince fit demander Listz au Palais-Royal.

« Tenez, monsieur, voici ce que vous avez désiré hier; je vous prie de l'accepter de ma main.

— Qui vous a dit que j'avais désiré ce polichinelle?

— Vos regards d'admiration, et votre douleur quand vous vous en êtes allé.

— C'est vrai, il est bien beau!

— Voilà son frère que je vous offre, même nez, même soie, même habit, mêmes boutons dorés. Apprenez-lui à jouer du piano.

— Et vous, monseigneur, n'apprendrez-vous pas ?

— Oh ! moi la musique que je veux étudier fera plus de bruit. »

Si nous voulions fouiller dans cette vie d'enfant, de pareils gages d'un bel avenir ne nous manqueraient pas ; mais les événements se pressent, et nous poursuivons.

Quant aux espérances de douce quiétude, la famille s'y laissait aller avec le plus entier abandon ; mais il en est ainsi de toutes les sérénités humaines, les nuages fondent presque toujours à l'heure où l'azur vous paraît se déployer plus large et plus rayonnant.

Une réflexion était venue à Napoléon, il lui avait pris fantaisie de ressaisir un diadème, et voilà qu'il se remettait en route, pour l'aller chercher sur la tête du roi Louis XVIII. La marche du géant aventureux jetait un retentissement formidable dans les populations courbées par l'étonnement ou par l'effroi. Les Tuileries tressaillaient sur leur base, nul n'osait prédire quel lendemain serait créé par le colosse ; mais beaucoup se demandaient dans leur cœur s'il n'y aurait pas prudence au monarque par le droit divin de céder sans retard et sans choc le siége suprême

au souverain par le droit des batailles. Quand le tonnerre tombe sur une haute cime, on ne le combat pas, il se fraie un passage. Aussi, dès que l'on comprit que l'homme-foudre arriverait jusqu'à l'âme de sa grande capitale par le fer aimanté de toutes ses vieilles baïonnettes, Louis-Philippe s'en alla trouver sa femme, lui confia leurs enfants, et ne voulut pas que ce groupe de tendres prédilections demeurât un seul jour de plus sur un sol si rude et si fiévreux. A la suite de cette résolution, le jeune prince duc de Chartres partit donc emmené par sa mère, de même que sa sœur la princesse d'Orléans, âgée de deux ans, et le duc de Nemours, âgé de cinq mois.

Six jours après, le 26 mars 1815, leur père à son tour passa le détroit, et les rejoignit en Angleterre.

Waterloo acheva d'écraser le grand dominateur, les fleurs de lis furent brodées une seconde fois à la place des abeilles et des aigles de l'hermine souveraine; et au mois de septembre, la famille d'Orléans revint soulager, au grand air du pays, ses poignantes détresses et ses étouffements de l'exil.

Éclairé par ces leçons solennelles de l'expé-

rience que la France n'avait que trop payées, éclairé surtout par les lumières de sa haute science politique, Louis-Philippe crut et professa hautement qu'une monarchie tomberait dès l'heure où elle renoncerait à l'équilibre constitutionnel. Il y avait trop de désharmonie entre de tels principes et les mesures tout absolutistes du parti réactionnaire, le duel des grandes questions aboutit toujours au combat des passions mesquines; la Cour et le Palais-Royal se regardaient de trop loin, le Palais-Royal se dépeupla rapidement, et notre prince et ses jeunes frères furent conduits à Twickenham, d'où ils ne revinrent en France qu'en 1817.

Alors le gouvernement s'était quelque peu défait de ses rétives et pesantes allures, les animosités jalouses et défiantes avaient eu le temps de se calmer. Elles ne s'étaient pas éteintes, mais seulement attiédies. Là, s'interrompit pour longtemps au moins cette chaîne d'incessantes tribulations, qui de la maison royale étaient retombées sur la maison princière. Le duc de Chartres qui arrivait à la fraîche saison de la vie où le premier grain peut surgir et germer, avait besoin de cette calme atmosphère pour recevoir de mains diligentes et fermes les

semences utiles. Louis-Philippe comprenait les immenses résultats d'une précieuse instruction : rien ne fut épargné pour son fils. Le soin des principes élémentaires fut remis à un homme de mérite, lauréat du grand concours, M. de Boismilon, qui a poursuivi ses devoirs de précepteur jusqu'à la fin des études du prince ; et qui, alors que sa charge est devenue inutile, a rempli près de son ancien élève les fonctions de secrétaire de ses commandements.

Le jeune duc était déjà remarquable par son aptitude et ses progrès ; mais, contrairement aux absurdes lignes de démarcation établies jusqu'alors, son père voulut qu'il partipât aux bénéfices, ainsi qu'aux labeurs d'une éducation publique. Et cela était bien ; car les enseignements populaires sont les seuls enseignements forts : la première leçon, celle qui doit avant toutes instruire un homme à commander dignement aux hommes, cette leçon-là doit être une leçon d'égalité. Devant Dieu, devant la mort, devant le droit, il y a quelque chose de plus qu'un prince par la naissance, c'est un prince par l'âme.

Ferdinand-Philippe d'Orléans fut prince par le sang, et prince par le cœur.



III.

Collége.

Il y eut volonté bien arrêtée d'une part et violente opposition de l'autre, quand il fut question du mode d'éducation à donner aux enfants mâles de la branche cadette des Bourbons. Louis XVIII voulait que des instituteurs particuliers fussent placés au Palais-Royal : le duc d'Orléans, ainsi que nous l'avons dit, voulait pour ses fils un collége avec toutes ses exigences, toutes ses fatigues, toutes ses rigueurs.

Aux Tuileries, la colère se manifesta ouvertement contre une détermination qui jetait des enfants de prince au milieu du peuple ; mais le père l'emporta sur l'oncle, et le duc de Chartres entra au collége Henri IV le 25 octobre 1819.

On en parla beaucoup dans Paris, on en parla beaucoup en France, le duc d'Orléans mettait de la persistance dans sa résolution; et ce qui, chez lui, n'était d'abord qu'un louable motif de zèle et de progrès pour son fils aîné, devint peut-être dans la suite un acte de saine politique dont les avantages lui étaient acquis à bon droit.

Le premier pas fut une victoire, le second fut un triomphe plus éclatant encore. Le duc de Nemours alla rejoindre son frère sur les bancs du collége ; et les élèves, leurs rivaux et leurs émules, leur criaient : « A toi, Nemours ! à toi, de Chartres ! »

Si vous êtes grand, consentez à vous faire petit, et vous devenez colosse.

A ceux qui savent comment se distribuent les prix, nous n'avons pas besoin de dire que dans nos classes la faveur est impossible. Les bulletins sont fermés, le lecteur des devoirs n'a pas voix délibérative, il est placé loin des juges qui ne peuvent reconnaître l'écriture ; et l'arrêt est porté quelques instants après que le devoir a été soumis. Ne dites donc pas que la flatterie a prodigué des couronnes au duc d'Orléans, elles ont été méritées.

Le 17 août 1820, il remporte dans la sixième

division un deuxième accessit de version latine, un quatrième accessit de thème, et un premier prix de composition sur les principales difficultés de la langue française.

Le 17 août 1821, second prix de version latine, troisième accessit de thème. A cette époque cependant, le duc n'était âgé que de onze ans, et sa classe se composait de quatre-vingt-quinze élèves.

Au total, et dans les années suivantes, il remporta sept accessits en versions latine ou grecque, thèmes et histoire; plus, quatre prix dont un premier de version latine.

Dans les concours généraux, le duc d'Orléans a toujours été nommé honorablement, et si les bruyants applaudissements de l'assemblée pouvaient être soupçonnés de courtisanerie, ceux plus énergiques encore de ses collègues témoignaient de leur vive sympathie et de leur affection.

Ne nous reprochez point ces détails d'une vie qui commençait à peine : les premières émotions de notre jeune âge se reflètent puissantes quand l'heure des grandes passions a sonné. Pour nous, historiens fidèles, nous devions au moins quelques lignes aux premiers succès de celui dont

nous nous sommes donné mission de parler.

Nous avons dit que ses condiciples l'applaudissaient avec enthousiasme à chacune de ses ovations. C'est qu'il se plaisait à se mêler à leurs petites querelles, à leurs chaudes divisions, pour y jeter ses saillies et ses paroles de paix. S'il était loin de la scène, on l'appelait, et le cri spontané, « Prenons d'Orléans pour juge » sortait de toutes les bouches, ou plutôt de tous les cœurs.

C'était pourtant ce qu'on appelle un vrai *gamin*, recevant et donnant de rudes tapes à ses ennemis et surtout à ses amis, car c'est ainsi que se forment et se consolident les jeunes amitiés. En classe, il se montrait parfois étourdi et taquin, il lançait des boulettes à ses camarades et se trouvait en retenue plus fréquemment qu'à son tour.

Un dimanche que, puni par son professeur, M. de Wailly, le même que son talent a élevé aujourd'hui au provisorat, le prince craignait d'être privé du bonheur de voir son père qui l'attendait à Neuilly, il demanda grâce par un billet ainsi conçu :

« Monsieur, je vous en supplie, point de mau-
« vaise note aujourd'hui ; car mon père m'at-
« tend, et si j'étais en retenue, il serait encore

« plus puni que moi ; or, vous ne devez pas « châtier qui n'a point failli. »

Il voulait être tutoyé par tout le monde, et au réfectoire il mangeait avec ses camarades, sans privilége des bons morceaux : le soir peut-être, dans le château paternel, oubliait-il les épinards et les lentilles du collége.

Son précepteur qui le conduisait le matin en voiture aux classes, et le ramenait le soir, était pour lui d'une extrême sévérité.

Un jour, à l'occasion d'une faute assez légère — de la simple perte d'un cahier, — le duc lui ayantrépondu qu'il l'avait oublié sur son banc :

« Vous mentez, lui dit M. de Boismilon d'une voix menaçante, vous mentez, M. de Chartres; et le mensonge déshonore également le gentilhomme et le bourgeois. »

Le duc d'Orléans était fort en histoire; il se plaisait à la lecture, mais sans passion, et il disait qu'il aimait mieux apprendre dans le monde que dans les livres.

Il affectionnait beaucoup les deux élèves Bocher, dont l'un est aujourd'hui préfet du Gers, et l'autre officier dans l'Algérie; puis un troisième, nous assure-t-on, en ce moment bibliothécaire du château. Puis encore M. Leroy, con-

seiller d'État, et Albert, mort en Afrique, fils du brave général de ce nom. — Alfred de Musset était aussi son condisciple et son ami. Vous le voyez, deux princes bras dessus bras dessous : la poésie, comme les grandes maisons, a son empire et ses priviléges. A la même époque, se trouvaient également assis auprès de lui des noms consacrés par l'histoire. Parmi eux Camille Jordan, Ney, Joubert : trinité jeune et glorieuse que les rayons de leur père réchauffaient de leur vieux patriotisme.

Lors des concours particuliers, il était toujours dans les cinq ou six premiers numéros, et souvent le premier. On faisait cette observation, que plus il effaçait ses camarades, plus il cherchait à s'effacer par sa bienveillance et son aménité.

Dans une partie de paume où il reçut un vigoureux soufflet du projectile sur la joue, il y porta aussitôt sa main ; une enflure s'ensuivit à l'instant, et comme son agresseur vint lui faire des excuses :

« Allons donc, lui dit le prince, tu ne m'en dois pas, c'est de bonne guerre. Et puis, vois la différence : une paume enfle, une balle creuse. N'importe, poursuivit-il après un moment de ré-

flexion, la dernière blessure est encore plus glorieuse que la première.»

Ne venez point nous dire que ces détails sont indignes de la gravité de l'histoire: l'histoire c'est l'homme ou le peuple depuis sa naissance jusqu'à sa mort; la vie est incomplète, si vous en volez une page.

Le duc de Chartres excellait surtout dans la version latine. Sa phrase était élégante, distinguée : cela se comprend, l'habitude du grand monde au milieu duquel glissait sa jeunesse, ne pouvait se perdre complétement sur les bancs classiques. Cette distinction se portait aussi dans sa poésie.

Sympathique aux vers latins, il avait une affection particulière pour Catulle et Horace, et ses compositions ont été regardées souvent par ses professeurs, comme des modèles à présenter à ses jeunes émules.

Du reste, il n'a poussé ses études que jusqu'à la troisième, qu'il a répétée dans le but seul de se fortifier en humanités. Mais il faut le dire, hormis l'histoire et les vers latins, il négligeait ses autres études, et il regardait comme de redoutables ennemis Bezout, Legendre et Lacroix.

Ce que voulait avant tout le père des enfants princiers, c'est que ceux-ci eussent une teinte de toutes les sciences et de tous les arts; rien d'exceptionnel ne leur était permis. Ils avançaient dans leurs études, et ils s'arrêtaient avant de les avoir achevées.

Nous aimons fort cette éducation, appliquée surtout à l'homme puissant et riche qui ne vivra ni du travail de ses mains, ni du produit de son intelligence.

Le duc d'Aumale est le seul des fils du roi, qui ait complété ses études, fait sa rhétorique, et étudié avec fruit la géométrie et l'algèbre.

Son frère, toutefois, était plus fort que lui dans la connaissance des langues, et il parlait très-correctement l'italien, l'allemand et l'anglais.

Le jeune duc de Chartres avait un tact exquis pour reconnaître parmi ses compagnons d'étude ceux que la fortune traitait avec rigueur, et il se promettait bien dans l'avenir, de réparer envers eux les torts ou les caprices du hasard.

L'un d'eux dont nous savons le nom plein de gloire aujourd'hui, et qui est lieutenant d'état-major dans un régiment d'Afrique, venait de subir ses examens pour l'école militaire de Saint-

Cyr. Excellent élève, cœur grand et fier, il avait brillé par ses succès ; mais il dérobait à tout le monde le malaise de sa famille. Sa carrière militaire lui allait être néanmoins fermée, puisqu'il ne pouvait payer ni son trousseau ni sa pension. Le duc l'apprit, et dans l'impossibilité où il se trouvait de cacher le bienfait, il écrivit à son condisciple :

« Pars, mon cher camarade, et que ton trousseau et ta pension ne t'occupent point. L'ami qui possède est débiteur de l'ami qui ne possède pas. Point de remercîments, tu me rendras... quand tu seras plus riche que moi. »

Pourquoi ne citerions-nous pas encore un trait de cette bonté de cœur, si rare parmi les élèves rivaux dans les luttes scolastiques ?

Le duc de Chartres faisait sa quatrième, où les palmes lui étaient enlevées souvent par le jeune L...., fils d'un pauvre commerçant dont la maison menaçait ruine.

Vainqueur encore une fois, L.... sortait de sa classe. Il s'approcha de son camarade désappointé, puis il lui dit d'un ton de voix où perçait une profonde tristesse.

« De Chartres, désormais je n'aurai plus le

regret de t'affliger, tu auras un rival de moins à combattre.

— Tu montes en troisième ?

— Je quitte le collége, et je suis fâché de te perdre de vue; car je t'aime beaucoup et je m'en voulais plus d'une fois de l'emporter sur toi.

— Et moi je te rends une amitié bien tendre, répondit le prince en serrant la main de L....; mais pourquoi t'éloignes-tu du collége ?

— C'est que mon père a épuisé ses ressources à me faire donner un commencement d'éducation. Je ne pourrai être ni homme de lettres, ni officier, ni magistrat, je ne serai rien du tout.... »

Disant cela, le pauvre enfant avait de grosses larmes dans les paupières.

« Tu seras ce qu'il te plaira d'être, entends-tu ? » reprit le duc en lui pressant la main avec plus d'effusion encore, et voici qui consolera ton père. Les appointements de mes menus-plaisirs sont plus que suffisants pour mes besoins et mes caprices; j'en emploierai une partie pour t'aider dans tes études, et je te préviens que, si tu me refuses, je m'adresserai directement à mon père, qui ordonnera au lieu de prier.

— Que tu es bon !

— Tais-toi, c'est par vanité que je t'oblige; car

je tiens absolument à te vaincre. Cependant, promets-moi de faire toujours tes devoirs consciencieusement, il y a derrière nous des camarades qui nous gardent rancune.

— Si j'acceptais ton bienfait, sois sûr que mon zèle ne se ralentirait pas.

— C'est conclu : écoute, faisons les choses entre nous, conduis-moi à ton père, et il n'y aura que deux personnes dans le secret.

— Il y en aura trois.

— Deux seulement ; car, pour moi, je ne me souviens plus de ce que je viens de te dire. »

Et le jeune protégé du jeune prince continua ses études avec un grand succès.

Pendant ses classes au collége Henri IV et à quatorze ans, le 6 mai 1824, le prince fit sa première communion à Neuilly, en présence de toute sa famille et d'une assemblée nombreuse. L'abbé Guillon, dans un éloquent discours, fit entendre au jeune duc des paroles austères sur les devoirs de prince et de chrétien ; et l'on assure que le prince en sortant de l'église paroissiale, laissa tomber ces paroles :

« Jusqu'à présent je n'avais pensé qu'à une « seule religion : maintenant j'en connais deux ; « le ciel et mon pays. »

IV.

Culloden.

L'aiglon était dressé : jour par jour, ses ailes se faisaient plus puissantes, l'heure venait de les étendre et surgir, l'essor fut pris ardent, vigoureux et sublime.

L'œuvre collégiale s'était agrandie par la Sorbonne et l'Ecole Polytechnique, ces deux cimes précieuses qui vont à la gloire; le jeune prince ne respira plus qu'après l'instant où, livré à ses propres efforts, il lui serait donné de monter par lui-même, sans autre appui que sa tête et son cœur. Il était parti de trop haut : descendre

3

d'un pas c'était tomber, et il voulait, lui que Dieu avait appelé par les routes d'azur et d'or, se faire pardonner l'échelle rayonnante qui, partant du berceau, le mènerait au soleil.

Trop jeune, il n'avait fait d'apparition encore que dans une sorte de milieu crépusculaire, d'où il était jailli plus d'un reflet; mais qui ne pouvait, après tout, compter qu'au titre d'heureuse et brillante prédiction. Bénies pourtant sont les journées dont le matin s'est levé riche de scintillements, parce qu'il leur adviendra l'auréole du midi !

Alors ce fut le temps où le prince fit son entrée sérieuse dans l'avenir, comme il avait fait son entrée dans les armes, et aussi dans les grandeurs civiles.

Le 15 août 1825, on avait confié à sa jeune science un corps d'élite, le premier régiment de hussards, et on l'avait installé colonel.

Un an plus tard, il lui avait été conféré de même qu'à son père et à toute sa famille, le nom d'Altesse royale.

Puis encore, il avait prêté serment au roi Charles X, et il l'avait fait en sa qualité de Pair de France.

En 1829 il voulut, accompagné par son père,

visiter l'Angleterre et l'Écosse. L'accueil le plus distingué fut offert dans ces deux pays aux deux nobles pèlerins.

Parvenu aux régions septentrionales d'Édimbourg, le jeune duc venait d'abandonner Inverness, pour se diriger vers la capitale ossianique; mais il ne voulut arriver à la cité des grands et antiques souvenirs, qu'en s'arrêtant au milieu d'une des plus belles pages qui soient restées dans les annales de l'Europe. Il voulut se plonger et fouiller au fond des marais de Culloden, leur demander s'ils n'avaient point conservé quelque goutte encore de ce sang généreux et chaud qui sanctifia leurs eaux impures, s'ils n'avaient point retenu dans leurs entrailles quelques débris de cette forte et fière lame qui s'était brisée là, et qui s'appelait Charles le Prétendant. Entraîné comme par un aimant, le prince courut à la plaine historique, et il n'était pas encore cinq heures du matin.

Il n'avait pas dormi la nuit, il avait rêvé de cette magnifique journée qui fut un duel à outrance entre deux armées, deux peuples, deux monarchies. Il s'en alla jusque devant la vieille demeure du souverain tombé, prit un calepin et des crayons. Quelques minutes après, il rapportait

à son père émerveillé une fidèle esquisse de la maison célèbre.

Ce n'était pas tout : Culloden se trouvait seulement à quelques pas plus loin, il s'achemina vers Culloden, parcourut le sol dans ses moindres détails, embrassa de tous ses regards la situation du champ de bataille, en fit l'étude la plus attentive, la plus approfondie ; et demeura dans une contemplation tellement avide, qu'il fallut l'avertir à plus d'une fois, pour l'arracher de son extase.

Quand il remonta dans sa voiture, le cœur lui battait fort, et son front se plissait comme sous le chagrin de s'éloigner trop vite.

« C'était si beau ! disait-il à sa suite, il me semblait presque en être. Je me voyais au milieu, ou plutôt à la tête de ces quelques centaines de braves, face à face avec ces flots de hordes anglaises; je me voyais aussi, moi, avec mon habit montagnard comme tous mes compagnons de péril, comme l'intrépide prétendant lui-même; je me voyais demandant à grands cris l'honneur de porter d'une main mon épée nue, de l'autre ce simple morceau de taffetas qu'ils avaient attaché au fer d'une pique, appelé un étendard royal, et baptisé si royalement en ef-

fet du baptême de leur sang! J'aurais voulu interroger Inverness où ce fameux duc de Cumberland eut peur un moment, alors que Charles Stuart vint le regarder en face, appuyé sur un si mince mais si généreux fragment de nos armées. J'aurais voulu creuser l'étang où il passa douze heures de ténèbres, j'aurais voulu poser le pied dans cet îlot désert où le fils des rois vécut de poissons secs, jetés sur une rive maudite. J'aurais voulu étudier jusqu'au bout cette caverne, où il étouffa trois jours et trois nuits; j'aurais voulu chercher partout quelque vieil écho qui se rappelât l'heure où le prince passait criant : « A Édimbourg! à Édimbourg! » et où, tombant à ses pieds, ces pauvres montagnards lui disaient : « Hélas! hélas! que faire pour votre « Grâce? Nous ne vivons que de pain noir, et nous « sommes désarmés. — Eh bien, je vous apporte « des armes, et je mangerai de ce pain noir avec « vous, leur répondait leur souverain. » Et puis enfin, j'aurais été frapper à toutes les portes, pour me prosterner devant cette porte où le malheureux prince vint tomber à demi-nu, brisé de fatigue et de faim, et disant : — Le fils de votre monarque vient vous demander du pain et un habit. Prenez les misérables vêtements qui me cou-

vrent, vous me les rapporterez un jour dans le palais des rois de la Grande-Bretagne. »

Le jeune duc de Chartres était en ce moment bouleversé d'émotion. Quelques tendres reproches lui furent adressés sur le paroxysme d'exaltation auquel il se laissait emporter avec une ardeur qui pouvait lui être funeste; mais il n'écoutait rien, il soulevait seulement vers son père ses paupières déjà humides. Son père n'osait, et n'eût pu jeter la moindre désapprobation à travers cette scène attendrissante; il était trop fier de ces sublimes expansions d'une âme de vingt ans, qui pleurait comme César, parce qu'à vingt ans une autre poitrine avait vibré sous le poids d'une bataille.

« Que voulez-vous d'ailleurs? reprenait-il; moi j'aime cet homme, j'aime Charles-Édouard, j'aime Stuart le Prétendant, parce qu'il était jeune aussi lui, jeune par les années, vieux par le génie; parce qu'il fut malheureux, parce qu'il fut, n'est-ce pas, mon père, allié au sang royal de France, et un digne petit-fils d'Henri IV?

« Et voulez-vous que je vous dise, ajoutait-il, pourquoi je l'aime avant tout? parce que c'est de sa bouche que tomba cette parole si belle d'éloquence : « Avec trois mille Français, je me ren-

« drais maître de l'Angleterre. » — Or, les gens de cœur ne mentent pas. »

Tout le long de la route, le duc de Chartres porta sur son visage cette empreinte demi-austère, demi-épanouie, que donnent les hautes pensées.

A peine fut-il de retour, qu'il repartit pour Lunéville, où se trouvait alors son premier régiment de hussards ; il courut se mettre à sa tête, et y rêver de gloire, jusqu'au jour où le canon de juillet le fit bondir et s'élancer vers nous.

V.

1830.

Le peuple est grand comme la justice et fort comme la tempête. Touchez un cheveu de sa tête, il vous met dans la vôtre un tronçon de sabre ou vous chasse avec une fourche. Essayez de le courber à la bassesse, il se redressera de vingt coudées. Jetez-lui à la face la dégradation, il vous clouera sur le visage le stigmate de l'impudeur et le masque noir du sacrilége. Parlez-lui infamie, avilissement, il vous répondra en vous brûlant de son fer rouge. Cherchez à le traîner dans la poussière, il vous roulera, il vous

étouffera dans votre fange. Préparez-lui son rôle d'esclave dans les orgies de votre audace, il vous engloutira dans les orgies de sa vengeance.

Le peuple est le maître des maîtres : le royaume de la terre est à lui, parce que c'est lui qui tend son bras à la sueur pour féconder ses états, son front à l'embrasement pour les faire riches en prospérité, son artère à l'ennemi pour les faire riches en honneur. Quand le peuple a dit, « Nous voulons », nul n'a le droit de de dire, « Je veux. » Quand le peuple a crié châtiment, Dieu seul a le pouvoir d'accorder grâce; et ce que le peuple a sentencié Dieu ne l'absout jamais, parce que le condamné c'est la branche gâtée, son grand condamnateur l'arbre vigoureux; le flétri c'est la création maudite et dégénérée, le juge c'est l'immense, l'éternelle famille. Quand le peuple prononce, il a été répandu dans son âme de l'esprit divin, un souffle s'est abaissé des nues; un rayon, une langue de flamme s'est posée sur lui. Toutes les fois qu'une génération nouvelle ouvre sa marche à travers les siècles, quelqu'un descend de là-haut et s'en va devant elle. Sur chaque groupe de l'humanité qui s'avance vers le messie du bonheur et de la perfection, il y a l'étoile d'orient qui éclaire de loin la

crèche bénie. Dès qu'un Hérode a médité la mort de la jeune et douce joie d'Israël, le seigneur apparaît en songe à Joseph, et lui dit : « lève-toi. »

Et si les cris et les lamentations retentissent dans Rama, si la sainte liberté n'a plus pour couronne qu'une couronne d'épines et pour manteau de pourpre qu'un manteau de dérision, si sa précieuse tunique a été mise en lambeaux et partagée entre les Pharisiens ; si les Judas lui ont donné le baiser perfide, si les Caïphe et les Pilate l'on vouée à l'holocauste, s'il lui fallu pleurer bien longtemps dans le jardin de Cédron, au jardin des Oliviers ; porter sa croix jusqu'au Calvaire, boire le calice d'amertume, se voir attacher et se laisser mourir sur un Golgotha..... ayez la foi pourtant et ne désertez pas l'espérance ; car l'heure sonnera de l'éclatante et glorieuse résurrection, trois jours seulement et plus radieuse que jamais, se relèvera la sainte liberté, cette immortelle fille de Dieu !

Depuis que Napoléon l'avait promenée partout, la France, bien qu'elle fut alors partout dans son domaine, avait fini par se fatiguer. Elle dormait depuis quinze ans, lorsqu'elle se sentit réveillée en sursaut par un monarque imbécile, qui, pour toute science gouvernementale,

était beau à la table et habile à la chasse. La France frémit et fut debout. Elle renversa les imprudents, elle chassa les indignes.

Paris, ce cerveau de la France, avait le premier entendu l'insulte, le premier il s'alluma et tressaillit. Paris est là tout prêt, l'œil à la piste, le fer en avant; Paris ne veut pas être agacé par les hypocrisies, il n'accorde à personne le droit de le museler; ou bien il dévore, voilà tout.

Le peuple de Paris ne se heurte pas à des lambris d'or; mais il guette les palais, et, s'il voit entrer la trahison, il s'élance, tout est dit. Il n'a pas des habits de soie qui se pavanent au soleil des mille candélabres de fête; mais il porte les destinées d'une Europe dans les plis de sa blouse : il n'a qu'à la secouer, il en fera tomber la vie ou la désolation; et pour le changer en un linceul de néant, il lui suffit de toucher le vêtement des plus puissantes iniquités. Il n'a pas des remparts de dentelles et de velours pour cacher et protéger une place vide à gauche, mais il a son cœur qui bat au grand jour et qui provoque les périls. Il n'a pas ses dix doigts emprisonnés dans le luxe et l'efféminatiou; mais, s'il voit venir à ses pieds le gant du défi, malheur, malheur! car il a ses mains nues, et de l'une il souf-

flettera, il châtiera les profanateurs ; de l'autre, il comprimera le volcan de sa poitrine pour qu'elle n'éclate pas encore. Il ne sait pas comment se disposent les élégances d'un orgueilleux festival où les hommes s'en viendront perdre leur fortune, leur honneur, les femmes leur vertu, leur dignité ; mais il sait comment se renversent les absolutismes, comment se reconstruisent les indépendances. Il n'a pas des réfectoires vastes comme des salles d'hopitaux, d'où il lance les miettes aux chiens et ses chiens sur le mendiant qui implore ; mais il mange le pain noir de la noblesse et de l'abnégation, et il prépare à ses enfants le pain de l'intelligence et le froment de la liberté.

Aussi, lorsqu'en juillet 1830, il prit la dynastie en flagrant délit de vol sur cet héritage sacré, Paris se fâcha sérieusement..... et sa colère dura trois jours.

Le jeune prince de Chartres en apprit la première nouvelle à Joigny, où il commandait alors son régiment de cavalerie. Il ne voulut pas que toute cette noble querelle se passât sans lui. L'espace d'un éclair, et il était aux portes de la cité.

Pas encore, pourtant. Il arrivait à Mont-

rouge, village qui touche à la capitale : on ne voulut pas qu'il entrât dans Paris. Les sentiments du prince n'avaient pas percé assez avant dans l'esprit de la foule. Dans l'ignorance où ils étaient si le peuple, brutal et inique parfois dans les paroxysmes de sa violence, ne voudrait point qu'une même exclusion confondît les deux branches royales, les gardes nationaux refusèrent de le laisser aller plus loin.

« Mes camarades, dit le prince, je suis comme vous citoyen français. Que celui qui a un seul reproche à m'adresser élève la voix. Comme vous, j'aime ma patrie, je veux la servir et la protéger, et je viens mettre à sa discrétion tout ce que j'ai de force au cœur, de sang à la poitrine. »

Emportés par ces simples mais généreuses paroles, les rangs s'ouvrirent, le duc touchait du pied la barrière. Les autorités survinrent ; elles ne furent pas moins électrisées que tous par les franches et nobles allures du jeune impatient ; mais elles ne voulurent pas le laisser affronter ainsi le Lion encore fumant des luttes de la veille, encore écumant de ses bouillantes fureurs, le Lion que sa fièvre d'hier pouvait avoir jeté dans le délire aujourd'hui, le Lion qui pouvait, dans sa frénésie, se ruer contre tout ce qui

porterait ce nom de prince que les autres avaient souillé, le Lion qui pouvait à la première heure transformer ses rages saintes en aveugles immolations.

Le duc de Chartres s'indigna de défiances outrageantes pour ces vainqueurs magnanimes qui avaient apparu si grands après comme pendant la victoire. Pourtant il fallut faire preuve de quelque docilité aux dépositaires provisoires de la loi. Il déclara qu'il se passerait des passeports qu'on lui était allé chercher à l'Hôtel-de-Ville, il fit partir un courrier pour Neuilly, car il s'était tourmenté de deux grandes inquiétudes: la première s'était effacée devant les magnifiques glorifications du triomphe national, la seconde lui tenaillait le sein : qu'était devenu son père, sa maison? l'orage les avait-il bien épargnés dans ses larges envahissements?...

Enfin le messager revint. Le duc se précipita au-devant de lui, n'osant l'interroger que des yeux, de ce regard de fils que baignent et agitent les tendres et poignantes anxiétés.

« Ils sont vivants! s'écria le courrier, vivants et chéris du peuple entier!

— Merci, ô mon Dieu! dit le prince, merci, et ne les abandonnez pas! »

Et sur la première prière qui lui fut faite d'attendre le retour d'un homme qui serait envoyé à l'Hôtel-de-Ville pour en rapporter le droit de libre entrée :

« Non, répondit-il, je regarde cette mesure comme une offense, non pas pour moi, mais pour ma bonne et glorieuse capitale ; je n'entends pas prendre ma part dans ce soupçon qui est un blasphème. Adieu, messieurs, je vous sais gré pourtant de votre sollicitude pour ma personne, qui ne vaut certes pas la peine que vous vous êtes donnée pour elle. Adieu, messieurs, ou plutôt au revoir ; car nous nous reverrons bientôt, et ce jour-là vous me saurez dire si j'avais toute raison de me reposer sur la générosité de notre grande et sublime Ville des Trois journées. »

Ce jour-là ne tarda pas en effet. Le 3 août, il pressait dans ses bras sa seconde famille, celle de la nature, et serrait dans sa main la main de ses concitoyens, sa première famille.

Il s'en était retourné à son régiment ; car il avait compris qu'à eux seuls ils pouvaient tous deux couronner les prodiges incomplets. Tous deux s'étaient enlacés dans une même étreinte de patriotisme. Du colonel ou du soldat, c'était

à qui monterait le plus haut dans ses admirations et ses tendresses pour un pays si magnifique de puissance et d'héroïsme. C'était à qui élèverait les plus ardentes aspirations vers l'instant béni où l'on viendrait offrir le tranchant de ses lames et apporter le tribut d'enthousiasme au peuple triomphateur.

Le 3 août au matin, toutes les nobles avidités marchaient à leur grand et doux accomplissement; et à quatre heures du soir, on franchissait les barrières largement ouvertes. On s'avançait dans Paris et la foule rayonnante suivait la foule épanouie. Le bonheur et l'union projetaient sur tous les visages leurs reflets consolateurs.

Le jeune colonel du premier régiment de chasseurs, le duc de Nemours, était venu rejoindre le jeune colonel du premier régiment de hussards : ils attendirent en ordre de bataille l'arrivée du chef de l'état, Louis-Philippe d'Orléans.

Le lieutenant-général du royaume alla consacrer l'hospitalité donnée au régiment du duc de Chartres, et lui faire accueil au nom de la cité. Il le reçut à la barrière de Charenton, et la marche fut poursuivie par les boulevarts, la rue de la

Paix et la place Vendôme, jusqu'au Palais-Royal.

Le lieutenant-général était accompagné de ses officiers-généraux et entouré de ses fils; à sa gauche le duc de Nemours, à sa droite le duc de Chartres, qui lui disait :

« J'avais deux mères entre ces murailles, deux mères glorieuses et chéries : votre compagne et votre gouvernée, mon père. Vous m'avez présenté à l'une, oh! menez-moi bien vite à l'autre.

— Je comprends et je loue une si tendre impatience; mais je ne puis cependant, ajouta le père avec un sourire, mettre ces troupes au galop. Allons, mon ami, je vois qu'il devient de plus en plus difficile de vous assouplir à l'étiquette.

— Mon père, l'étiquette pour moi consiste en trois devises : après l'enfant de la France, le fils de Marie Amélie; mais avant le prince, toujours le fils. »

Alors on parcourait les rues du faubourg Saint-Antoine et les manifestations empressées de la multitude lui donnaient quelque patience pour attendre les caresses maternelles. Il s'arrêta tout à coup. Il était en face d'une maison toute criblée par les balles. Saisi d'admiration pour l'héroïque résistance qu'avaient opposée les ci-

toyens de cette demeure aux adversaires qui en avaient fait l'attaque, il ôta respectueusement son chapeau devant ces braves assis sur la brèche, et, s'inclinant, il dit :

« — Voilà un titre d'honneur, voilà un parchemin qui vaut les plus belles illustrations, le chef de cette maison est noble comme les Montmorency. Il y a là des cicatrices qu'il serait sacrilége d'effacer, et cette sorte de vétusté est une bien glorieuse jeunesse. »

La chaleur était excessive, et le prince était arrivé en sueur au boulevard Montmartre. Il s'approcha d'un marchand de coco stationné sur le trottoir :

« A boire, je vous prie, lui dit-il.

— Permettez, monseigneur, que je lave la timbale.

— Les lèvres du peuple l'ont purifiée. A la santé de la Charte ! s'écria le prince.

— Et qu'il n'en reste pas une goutte, dit un homme en blouse.

— Regarde, mon brave.

— Bien avalé ! »

Le prince traversait à chaque instant de nouveaux flots de curieux qui étaient accourus en armes ; il se vit bientôt cerclé d'un groupe nóm-

breux de jeunes gens portant deux drapeaux, dont l'un, blanc entouré de noir, sur lequel on lisait : *Vive la Charte! vaincre ou mourir!* cri de ralliement des Parisiens durant le combat; et l'autre, tricolore, mais avec la zône blanche décorée de ces mots : *Les Condisciples du duc de Chartres.*

« Ah ! c'est toi, mon ami, dit le prince en tendant la main au jeune Leroy, qui était chargé de la bannière, merci. A vous tous, merci, mes chers condisciples ; merci à vous tous également, mes premiers professeurs. De ma vie je n'oublierai le moment de bonheur que je vous dois. Mon entrée à Paris était un triomphe, vous en faites une récompense. »

Le cortége était au bout de sa course ovatrice, et le Palais-Royal s'élevait en face. Le cœur du duc de Chartres tressaillit d'une palpitation ineffable, du plus loin qu'il entrevit les terrasses peuplées d'êtres si chers, de la duchesse et de sa famille.

Il entra dans les cours, les troupes furent placées en bataille ; à la tête de ses hussards, il défila sous les fenêtres ; et tout le temps qu'il avait attendu son régiment qui terminait la marche, il s'était plu à demeurer au milieu des rangs du peuple...

Comme pour donner à cette tendre mère une pure et douce jalousie, comme pour inspirer à cette mère toute radieuse de béatitude les bienfaisants augures, les suaves espérances !

VI.

Drapeaux.

Il y avait de chaudes palpitations dans tous les départements de cette France qui venait de s'éveiller à la gloire et à la liberté. Paris était revenu de sa stupeur et de sa conquête, on était sûr ici que les citoyens ne faisaient point défaut à la sainte cause qu'ils avaient embrassée ; mais on ne perd point un trône sans essayer d'y remonter, les partisans du roi déchu criaient à l'usurpation et au sacrilége. On évoquait de vieux souvenirs, on rappelait des pages de notre histoire, où la trahison avait servi de marche-pied à la puissance, et les mécontents, avec leur mot

d'ordre, cherchaient à ranimer leur cœur au culte du passé.

Il fallait réprimer le torrent de la discorde civile, prêt à fondre sur un pays en haleine, il fallait montrer à tous ceux qui rêvaient de grandes choses, le signe éclatant auquel ils devaient se rallier; et une distribution de drapeaux aux trois couleurs fut définitivement arrêtée.

Ce drapeau est celui qui avait vu Rivoli, Arcole et Montenote, celui qui avait ombragé les Pyramides, dominé les Alpes et flotté sur la ville des Czars, ce drapeau était l'emblème vivant des triomphes les plus miraculeux qui aient illustré une nation; il devenait le signe de ralliement de cette héroïque population parisienne qui avait salué sa venue, comme les mages l'étoile brillante qui les guidait au berceau du Sauveur des hommes.

Qui devait apporter ces étendards tricolores aux citoyens devenus défenseurs d'une patrie outragée? Quelle main assez pure pour aller enrichir les villes qui les invoquaient?

Celui-là même qui le premier l'avait montré à la grande capitale. Il avait mérité cet honneur, il ne le brigua point; la voix publique, cette voix puissante de la reconnaissance, le lui dé-

cerna, et le duc d'Orléans partit pour une tournée qui devait être une marche triomphale.

A Orléans, à Lyon, à Saint-Étienne, à Clermont, partout où le patriotisme faisait vibrer les cœur, le prince fut accueilli avec cet enthousiasme qui peint les époques; et lorsque des escortes d'honneur venaient au-devant de lui :

« Point de cordon autour de moi, s'écriait le jeune prince, voici le drapeau qui me protége; c'est un soleil qui luit pour nous tous, abritons-nous sous sa gloire, et que la main qui voudrait l'abattre se sèche avant de l'atteindre. »

Le 9 novembre, à onze heures du matin, il relaie à Étampes, où il répond au compliment des autorités, cette phrase bien caractéristique :

« Je vous remercie, messieurs, et vous me faites souvenir encore d'un bienfait que je n'oublierai de ma vie, car je le tiens de mon père, et mes concitoyens en ont doublé le prix. Je veux parler de l'éducation libérale qui m'a été donnée. C'est à la faveur de ces précieux éléments, que j'ai puisé le patriotisme dont je ne me départirai qu'à la mort, c'est à cela aussi que je dois l'amour des libertés nationales que la France a trop dignement reconquises, pour que nous tous, nous ne soyons pas éternellement debout,

prêts à les défendre de toute la vigueur de notre poitrine, de toute la puissance de nos armes. »

Le lendemain, il descendait dans un hôtel d'Orléans, et repartait le matin à cinq heures pour Lyon, avec l'escorte d'un détachement de garde nationale à cheval, qui l'avait accompagné malgré lui.

Le 19 novembre 1830, il entre à Lyon aux cris mille fois répétés de : « Vive la France ! Vive le duc d'Orléans ! » La ville du travail était silencieuse dans les ateliers, mais bruyante au dehors, le Champ-de-Mars se trouvait envahi par toute la population et quarante mille gardes nationaux attendaient, impatients, le cadeau précieux qui allait leur être remis.

Les autorités civiles et militaires accompagnèrent le duc revêtu de son uniforme de garde citoyen, et placé sur une estrade, il allait prononcer quelques paroles, lorsqu'un sergent-fourrier de la seconde légion, nommé Couturier, s'avança jusqu'auprès de Son Altesse Royale et d'une voix ferme et élevée :

« Prince et illustre compagnon d'armes,

« Le jour de notre première revue de la place Bellecour, j'escaladai le monument de Louis XIV et j'y plaçai le drapeau tricolore. Le faible lien

qui l'y fixait n'a pu résister jusqu'à ce jour à la violence des orages, il s'est brisé ; mais ce signe d'honneur que vous venez de confier au patriotisme de la garde nationale lyonnaise, aura pour soutiens tous les gardes nationaux de France, et si jamais l'étranger osait par sa présence souiller le sol de notre chère patrie..., prince, soyez notre Léonidas, et ces étendards seront nos Thermopyles.

— J'accepte vos vœux, ils seront exaucés. Votre patriotisme en est le garant. Si les ennemis avaient l'imprudence de venir nous disputer cette conquête des trois jours, soyons en effet comme les soldats des Thermopyles; mais plus heureux, revenons vainqueurs. Dans tous les cas, nous ferons renaître les fils de Lacédémone, et à leur exemple, on nous verra sur nos bannières ou avec elles. »

Son Altesse Royale visita ensuite l'Hôtel-Dieu, et de là se rendit à pied à l'hôpital de la Charité.

Le président lui dit en lui montrant le tour où les enfants étaient exposés :

« Monseigneur, voici le gouffre ou s'engloutissent les revenus des hôpitaux.

— C'est un gouffre à combler, répondit le

prince, le législateur doit y songer, et la morale viendra au secours de vos établissements. Pour obtenir ce résultat, que je désire autant que vous, nous donnerons tous nos soins à l'instruction primaire, et nous seconderons les vœux apostoliques de Vincent de Paule. »

Ce fut partout un enthousiame pareil, les routes étaient encombrées, les laboureurs quittaient leurs travaux, les prêtres bénissaient et priaient.

A Toulouse, la ville peut-être la plus hostile aux idées nouvelles, la ville aux sanglantes réactions, un citoyen, au moment de la distribution du drapeau, s'avance vers le prince et lui dit :

« J'espère que vous le défendrez avec autant d'énergie que vous mettez de grâce à nous l'offrir. »

Le madrigal fit sourire le prince ; mais le vœu rendit sa physionomie plus sérieuse que jamais.

A Clermont-Ferrand il passa en revue la garde nationale, et s'approchant de M. Forti, porte-drapeau, le même qui portait l'aigle embrassé par l'empereur à son départ de Fontainebleau, il lui dit d'une voix émue :

« Cet étendard ne pouvait être confié à de

meilleures mains. Je suis heureux, croyez-le, monsieur, de le remettre à vous qui saurez le porter avec non moins d'honneur que vos concitoyens en mettront à le défendre. »

Et le soir, sur les murs de Clermont, l'on afficha les adieux de Napoléon à son armée. Nous les rappellerons nous, dans cette page ; car ils sont aussi un écho qui doit rester dans la mémoire.

« Officiers, sous-officiers et soldats de la vieille garde, je vous fais mes adieux.

« Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, je suis content de vous; je vous ai trouvés toujours au chemin de la gloire. Toutes les puissances de l'Europe se sont armées contre moi, quelques-uns de mes généraux ont trahi leur devoir, et la France elle-même a voulu d'autres destinées.

« Avec vous et les braves qui me sont demeurés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile ; mais la France eût été malheureuse. Soyez attachés à votre nouveau roi ; soyez soumis à vos chefs, et n'abandonnez point notre chère patrie. Ne plaignez pas mon sort ; je serai heureux lorsque je saurai que vous l'êtes vous-même.

« J'aurais pu mourir. Si j'ai consenti à vous survivre, c'est pour servir encore à votre gloire.

J'écrirai les grandes choses que nous avons faites.

« Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur. Qu'on m'apporte l'aigle, que je l'embrasse aussi. Ah ! chère aigle, puissent les baisers que je te donne, retentir dans la postérité ! Adieu, mes enfants ! Mes vœux vous accompagneront toujours : gardez mon souvenir. »

Il y eut bal où s'était rendu tout ce que la ville comptait d'honorable. Le prince y assista, et la fête fut interrompue par un incident qui a droit à une place dans l'histoire que nous écrivons.

Le clergé, comme une grande partie de celui qui était placé sous les ordres de M. de Pins, administrateur du diocèse de Lyon, refusa constamment de chanter le *Domine salvum fac regem.*

Cependant ces messieurs crurent devoir se présenter pour offrir leurs hommages au prince, et M. Scipion Mourgue, préfet de la Loire, vint demander les ordres de Son Altesse Royale.

« M. le préfet, dit le prince avec une dignité admirable, je sais malheureusement que ces messieurs ont jusqu'à présent refusé de prier pour mon père. Comme citoyen, je ne dois pas

recevoir ceux qui refusent d'invoquer Dieu pour le roi. Comme fils, je ne dois pas faire accueil à ceux qui ne veulent pas prier pour mon père. »

Cette réponse fut transmise au clergé. Alors M. le curé Desheures s'empressa de répondre qu'il prierait désormais, qu'il en avait reçu l'autorisation.

« Eh bien ! répliqua le prince, je les recevrai... quand ils auront prié ; pas avant.

— Ils doivent revenir aujourd'hui, ajouta le correspondant, il n'y a aucun doute qu'ils ne se rangent immédiatement à leur devoir. »

Mais le prince sortit avant sept heures, moment fixé pour la visite.

« Quand on a un devoir à remplir, dit-il en partant, les ordres sont superflus, et puis ce ne sont plus des apôtres d'un Dieu de bonté, les hommes qui ne comprennent pas que la charité est la première des vertus chrétiennes. »

L'évêque, M. de Pins, se décida enfin à autoriser la prière solennelle d'usage pour le roi, et ce prélat écrivit au préfet qu'il avait pris cette détermination sur des instructions affirmatives reçues la veille de Sa Sainteté.

Le clergé de Saint-Étienne obéit aux ordres

de son chef, et le duc consentit alors à lui accorder l'honneur d'une réception.

Soit pudeur, soit terreur, pas un des prêtres de Saint-Etienne n'osa se présenter à l'heure dite. Même l'un d'entre eux, moins rétif, que le prince avait daigné inviter à sa table, ne répondit pas à cette faveur.

Avant la réception indiquée, le prince avait quitté Clermont.

Ainsi, partout sur son passage, les cœurs vraiment citoyens volaient au-devant de celui qui était venu retremper leur courage.

Ainsi commencèrent pour lui ces jours de bonheur dont le terme était si rapproché. Ainsi vécut jusqu'à la fin dans l'amour sincère des populations ce prince qui l'avait acquis à de si justes titres.

Les pérégrinations des grands seigneurs sont coûteuses à l'État, celle du duc d'Orléans ne fit brêche qu'à sa fortune particulière. Il refusait tous les honneurs qui lui étaient offerts, il ne voulait sur sa route ni arcs de triomphe ni feux d'artifice ; il ne descendait jamais chez aucune autorité, il recevait les hommages des citoyens sur la place publique, et il logeait dans les hôtels ordinaires des voyageurs.

« Point d'honneur, répétait il sans cesse, point d'honneur à celui qui n'en mérite pas encore. A moi l'avenir pour m'en rendre digne. J'ai voulu voir ce qui avait été accompli par mes concitoyens, et ce que j'ai vu est ma plus douce récompense, car aujourd'hui je sûr de l'amour des Français pour ma famille, et j'ai hâte d'arriver à Paris pour donner cette assurance au roi. »

VII.

Le Prince citoyen.

L'époque dans laquelle nous entrons fut distinctement marquée dans cette grande carrière ; le duc de Chartres jusque-là n'avait été que duc et prince comme tous les princes, comme tous les ducs, plus le talent, plus une immense prédilection pour le peuple qui n'était pas encore son peuple, mais qui était son frère et qu'il ne répudiait pas. Il n'avait été que duc et prince, mais il ne s'était pas roulé dans les coussins de l'apathie et de l'énervement. Il avait voulu être quelque chose, et il avait pris le néant dans sa volonté de fer, et il l'y avait écrasé pour toujours comme dans un irrésistible étau. Il était ceint de

la couronne de prince, mais il lui fallait au-dessus les couronnes civiques ; il portait la tête supérieure au niveau des têtes princières les plus élevées, il prétendait dépasser par sa taille jusqu'aux tailles populaires les plus sublimes. Et il savait pourtant que, s'il est aisé de resplendir au travers des chamarrures et des broderies, il est ardu de gravir les hauts rayonnements dans la pâle région des toiles et des bures... parce que la toile est jalouse des soies et des dentelles, parce que la bure ne laisse pas passer l'hermine et le velours sans essayer de leur fermer la marche ou de les tacher en riant d'un rire convulsif.

Toujours il en fut ainsi. Les grands qui avaient été grands parce qu'ils s'étaient donné la peine de naître, se prirent à regarder d'en haut les petits qui s'étaient faits grands parce qu'ils s'étaient donné la peine de vivre dans le bien, dans le beau, dans la dignité de leur âme. Les grands qui étaient nés grands avaient autour de leurs édredons la myrrhe et l'encens. Ils se crurent sans façon des demi-dieux, et ils s'inquiétèrent bien, ma foi, si les existences humaines, loin de s'éteindre dans les doux parfums, ne s'éteignaient point souvent dans les contorsions affamées. Ils avaient en réserve sous leurs

divans des pantins habillés d'or auquel on avait mis une épée au flanc et donné le nom d'hommes, et qui se vautraient là comme se roulent les chiens; si ce n'est qu'ils léchaient éternellement les deux genoux tendus à leur bassesse et qu'ils chantaient incessamment : « Seigneur, Seigneur! » Et qu'ils ne se relevaient enfin que pour mener leur seigneur à son balcon du Louvre ou des Tuileries, et lui dire : « Daignez, pencher vos « yeux jusqu'à ce ramas, et vous souvenir que « tout ceci est à vous. » Alors les grands regardant *ceci*, ceux qui étaient en bas, au fond des régions sauvages, et qui, bien que n'étant pas enfermés entre des murailles dorées, bien que n'ayant pas à leur frontière grille de fer et gardes d'honneur, avaient pourtant l'insigne faveur de compter dans ce qu'on nomme le monde..... alors, dis-je, les adorés voyant tout ceci au-dessous d'eux, au-dessus rien que le ciel, se crurent du pays des nuages de pourpre et des étoiles de cristal, et furent très-disposés à se croire des dieux, mais des dieux tout à fait, des dieux qui pouvaient à leur aise garder le sérieux et le sang-froid de leurs allures olympiennes. On avait mis entre eux et les empires d'en haut des télescopes invisibles, et ils s'étaient vus si loin, si loin

de la tourbe commune, que, ne se doutant pas que leur front pût toucher un faîte plus radieux, ils eurent peur de faire le plus léger mouvement; car, s'ils ne pouvaient plus monter, peut-être ils pouvaient redescendre, et ils se trouvaient si bien au sommet de leur Cocagne! Est-ce que le reste de la terre n'était point, par hasard, un de ces séjours profonds et maudits que les aigles ne visitent pas, et que tous les dieux, sans exception, doivent abandonner à jamais? Puisque cette terre d'anathème gisait au delà, mais tout au delà, est-ce qu'elle ne serait pas bien plutôt l'enfer aux pesantes éternités, aux cauchemars ténébreux, aux supplices flamboyants et infinis?...

Oui l'enfer, oui, vous aviez raison, messeigneurs, oui l'enfer, car vous nous l'aviez fait hideux, impitoyable; oui, messeigneurs, car c'était vos dédains flétrissants qui allumaient le délire et la rage; oui l'enfer, car vous en étiez les démons froidement attiseurs, avec vos souverainetés railleusement perfides : oui l'enfer, car tandis que les plates et flexibles échines de vos courtisans se courbaient en deux pour vous baiser les talons, messeigneurs, tandis que les basquines courtes et diamantées, les corsages

complaisants et les seins nus de vos courtisanes, dansaient au bruit de vos quadrilles, aux hourras de vos victoires impudiques ; tandis que vous vous ébattiez au soleil de vos fêtes insoucieuses et lâches, il s'entendait bien des cris de détresse que vous étouffiez dans vos clameurs de gens ivres, il se voyait parmi nous bien des épaules inondées par la sueur du travail et incendiées par le soleil de nos champs ; bien des percussions sourdes résonnaient la nuit au travers d'une onde bourbeuse et dévorante, parce que de pauvres mères avaient jeté là leur trésor, de peur d'être appelées marâtres le jour où leur trésor aurait faim... bien des fronts s'étaient meurtris et brisés au pavé parce qu'ils avaient voulu courir trop imprudemment à la gloire et que leurs élans isolés s'étaient cabrés aux mille chocs, aux mille résistances du chemin. Oui, messeigneurs, c'etait l'enfer ; car il y avait dans cet enfer bien des pleurs et des grincements de dents que vous entendiez de toutes vos oreilles, et que vous n'écoutiez que pour en rire.

Ne vous étonnez donc plus désormais des préventions défiantes qui accueillent toute entrée de vous au milieu de nous, ne venez plus flétrir nos saintes représailles du stigmate d'iniquité,

ne venez plus compter pour des forfaits nos hargneuses mais légitimes convoitises. Ne venez plus nous crier guerre et anéantissement parce que nous avons frappé au grand jour qui avait frappé du poignard dans l'ombre. Ne venez plus enfin nous couvrir de vos malédictions et nous étouffer dans le manteau de vos dominations despotiques,parce que,si nous avons perdu toute foi en vous et toute sympathie en vos enfants eux-mêmes, c'est que les blessures dont avaient saigné nos pères à nous ont saigné jusqu'à hier, et saigneront longtemps dans nos tristes générations; c'est qu'au lieu du baume, vous avez remis encore le fer dans la plaie, et qu'ils ont été bien rares, il faut le dire sans orgueil, les hommes parmi vous qui ont valu les hommes d'entre nous !

Vous en avez eu pourtant; mais ceux-là n'ont pu solenniser leur avénement à la noblesse qu'après avoir abdiqué les molles et fantasques mesquineries des cours, ceux-là n'ont pu se faire vraiment sacrer princes et souverains en illustration qu'après avoir tendu leur cœur et leur main à ce cœur et cette main de la foule qui savent comprendre et communiquer les chaudes impressions, les puissantes œuvres.

Voilà pourquoi nous croyons en cette généreuse grandeur dont il ne nous reste plus qu'un souvenir fervent, voilà pourquoi nous faisons gloire à Ferdinand-Philippe d'Orléans de n'avoir jamais oublié dans sa maison de rois la maison du peuple, et de s'être toujours souvenu que si les hôtes des palais royaux et impériaux s'appelaient ses féaux et très-chers cousins, les hôtes de la masure étaient appelés par lui ses frères les bien-aimés.

Il est certaines heures, dans une vie princière, où il suffit de la raison pour ne pas s'exiler dans les à-parts hautains et insensés; mais, du moment où le prince est appelé par sa destinée à monter jusqu'aux siéges les plus suprêmes, si le prince a conservé toute sa vigueur de logique, s'il n'a pas laissé la fumée des exaltations dignitaires l'affoler, l'étourdir; alors il est permis d'espérer, il est permis de louer, et l'on n'est en cela ni téméraire ni flatteur, on est seulement équitable, et l'on garde en soi plus intense et plus austère que jamais, le sentiment de ses fiertés de spectateur et de juge.

Si nous appuyons sur de tels développements, c'est que nous sommes arrivés à un point de la route du duc de Chartres, où la perspective s'é-

tend à ses regards dans un tout autre, mais bien plus large panorama. Ce matin encore, il n'était que pair de France par le titre, mais sans fauteuil aux séances. Une ordonnance a paru dans la journée du 3 août, et le voilà installé dans le fauteuil de son père, ce matin duc d'Orléans et prince royal, ce soir lieutenant-général du royaume.

Le prince n'était que duc de Chartres encore, et le voilà devenu duc d'Orléans à la place de son père, qui est devenu Louis-Philippe roi.

Le prince n'était que prince du sang, et il est à cette heure prince royal, héritier du diadème de France.

C'est là, j'espère, une phase tranchée, insigne, solennelle. Est-il parti de là pour s'éloigner par le fait de ce qu'il avait approché par la pensée? Il serait faux de le dire. Il était prince, c'est-à-dire un peu plus par le rang que les simples citoyens, et désormais qu'il peut jeter plus de vouloir au dehors parce qu'il a été jeté davantage en relief, il se fait prince purement citoyen. Mais, puisque le ciel a daigné lui confier une mission présente, son pays une mission future, il a deux religions comme toujours, et il sera reconnaissant en gardant magnanime

et sacrée l'autorité qu'il tient de Dieu. Il sera grand et digne en anoblissant encore la noble tâche qui lui a été confiée, et qu'il achèvera de se tracer dans son avenir.

Aussi commença-t-il par se mettre en quête de tout ce qui peut rappeler et célébrer la gloire de cette nation d'élite qui avait bien voulu élever sur son nouveau pavois la famille dont il était sorti ; il le devait par gratitude d'abord, il le fit par admiration pour ces trente années de servilité qui s'étaient brisées d'un seul coup à la magnifique résurrection des trois journées.

Le souvenir de la part si noble qu'avait prise à l'œuvre immortelle l'École polythecnique, était palpitant au fond de toutes les âmes, et ne pouvait s'effacer jamais de l'âme du prince royal.

Le 16 août 1830, les anciens élèves de l'École offraient un banquet à leurs jeunes camarades en témoignage de douce et pieuse satisfaction : le duc d'Orléans voulut sa place à cette fête de famille et de cœur.

La solennité eut lieu dans la salle de l'Orangerie, située sous la galerie du Musée. Le président était M. de Saint-Aulaire, doyen d'âge.

L'assistance était composée du prince royal,

du général Bertrand, du général Gourgaud, du colonel Fabvier, du duc de Montebello, du comte de Montalivet et de M. Charles Dupin, tous anciens élèves de l'École.

Des drapeaux tricolores planaient sur la salle, surmontés par des écussons où étaient inscrits le numéro de chaque promotion et les noms des élèves qui la composaient.

Quatre cents convives étaient assis autour de la table, le prince entre le général Bertrand et M. Bérigny, et en face de M. Saint-Aulaire.

Plusieurs toats furent portés, le premier au roi des Français, le second au duc d'Orléans.

Le prince répondit :

« Messieurs, je suis fier d'être le condisciple des élèves qui ont pris une part si glorieuse à la consécration de notre indépendance. Ils ont su par leur patriotisme diriger le zèle de nos citoyens, en même temps que par leur amour de l'ordre ils ont contribué à maintenir la tranquillité dans la capitale. Je suis fier d'être auprès d'eux l'interprète de la France, et je propose ce toast : *Aux élèves de l'Ecole polytechnique,* à ces jeunes hommes qui ont contribué d'une manière si puissante à la défense de nos libertés nationales. »

Plusieurs autres toasts furent portés, dont l'un : *A la brave population de Paris*, un autre : *Au colonel Fabvier, au héros de la Grèce*, un troisième *à M. Victor de Tracy*.

Ici fut close cette touchante réunion pendant laquelle un orchestre avait accompagné des couplets préparés pour le banquet et fait entendre continuellement des airs patriotiques. La plus franche cordialité avait régné dans cette enceinte où le prince demanda ce qui fut le rêve de toute son existence : que toute distinction de rang disparût devant la patrie.

Un mois après la révolution de 1830, le 29 août, une armée immense couvrait le Champ-de-Mars. Cette armée s'était formée seule, par son propre élan, par son unanime spontanéité : 50,000 soldats citoyens s'étaient dressés comme un seul homme, et sous leurs uniformes brillans de jeunesse, ils s'étaient donné rendez-vous au champ-de-Mars.

Lafayette commandait, il leur adressait à tous de ces paroles graves et solennelles que la postérité se rappellera encore, et c'est au moment où la revue allait être terminée, qu'il reçut une lettre ainsi conçue :

Palais-Royal, ce 11 septembre 1830.

« Vous ne serez pas étonné, mon cher général, que j'éprouve le désir de faire partie de cette glorieuse garde nationale que vous avez commandée aux deux grandes époques de notre histoire moderne, et dont vous avez chaque fois si noblement guidé l'héroïsme. C'est le devoir de tout bon citoyen, et plus que tout autre je tiens à le remplir. C'est dans l'artillerie de la garde nationale que je demande à être inscrit comme canonnier, parce que je pourrai souvent en faire le service sans manquer à mes autres obligations.

« Je saisis d'ailleurs avec empressement, mon cher général, cette occasion de vous renouveler l'assurance de tous les sentiments que je partageais déjà pour vous avec cette milice citoyenne à laquelle je suis maintenant fier d'appartenir.

« Votre affectionné,

« Ferdinand-Philippe d'Orléans. »

« A la bonne heure, s'écria le vieux soldat, le seul prince en âge de porter les armes et désormais notre camarade, le voilà enrôlé dans nos rangs ! Ce n'est pas un officier, c'est une re-

crue que nous recevons : qu'il lui soit fait bon accueil. »

Le prince en effet entra dans les artilleurs de la garde nationale. Comme tous, il montait sa faction, et couchait sur le lit de camp ; comme tous, plus qu'eux tous peut-être, il se montrait docile à la rigoureuse discipline adoptée. Chacun des postes où le prince passait ses nuits d'hiver se mettait de moitié dans les saillies dont lui-même souvent était le but.

« Point de préférence, disait-il, point de faveur, mes camarades, je comprends toutes les agressions qui ne vont pas jusqu'à l'honneur. Pour moi, si par hasard et sans le vouloir, je blesse l'un de vous, qu'il se souvienne que je suis son égal, et demain j'oublierai sa vengeance de la veille.

« Toujours des discussions, jamais de disputes sérieuses. »

Dans les postes occupés par la compagnie où le duc d'Orléans s'était enrôlé, on remarqua, lors de la première revue du Champ-de-Mars, qu'il n'y avait qu'une seule timbale pour tous les soldats.

« A vous le premier, lui dit un de ses camarades en la lui présentant.

« Volontiers.

Et quand toute la compagnie eut vidé la coupe, le prince la reprit et but le dernier.

« Vous avez bu à ma santé, leur dit-il encore, moi je bois à notre union éternelle, au bonheur et à la gloire de la France ! »

VIII.

Angleterre. — Hollande. — Belgique.

Il y a les hideuses contagions qui infligent le néant et la mort, il y a les belles contagions qui consacrent la puissance et la vie. Paris est le cerveau de la France, la France est la poitrine de l'Europe; et comme les battements s'échappent plus énergiques de la fièvre aux flammes sinistres, de même de la fièvre qui brûle du feu sacré. Or, pas une palpitation chaude ne se remue au sein, que tous les autres membres ne s'ébranlent et pétillent : nous avions lancé l'étincelle, c'était à l'Europe de s'allumer, les Trois journées eurent des sœurs.

Mais quand la famille se fut enlacée dans une même chaîne de force et de bonheur, alors il fallut ardemment veiller à une désharmonie, un seul anneau dérangé pouvait rompre la grande étreinte.

La Belgique était soudée à la France qui lui avait communiqué le mouvement électrique. Ce dont il s'agissait maintenant, c'était de ne pas permettre qu'elle surtout, elle notre compagne de plus près, elle une des plus faibles entre toutes, perdît le fluide régénérateur.

Là cependant, frénétique et haletante, une espionne attendait.—Nous avons au milieu de nous, nations européennes, une criminelle fameuse que nous n'avons pas exécutée encore et qui se drape dans son orgueilleuse impunité, comme on s'envelopperait dans un manteau de gloire. A sa première fantaisie, cette criminelle effrontée met une voile à la mer, et la voilà s'en allant promener à l'est, à l'ouest, comme la brise le veut, et elle ne rentre à la maison qu'après bonne et riche capture. Dès qu'elle trouve pâture sur son chemin, elle saute dessus ; et, sans foi ni loi, sans équité, sans honneur, sans remords, sans miséricorde, elle assassine, elle pille, elle

se sauve... Tout est consommé, les flots seuls rougissent.

Depuis bien des siècles elle exerce son métier, vous sentez qu'elle a dû s'y enrichir. Aussi, à l'heure où nous sommes, a-t-elle sa fortune plus copieuse que toutes les honnêtes et nobles existences qu'elle souille de son voisinage, et se pavane-t-elle sans cesse plus impudente, plus âpre au brigandage. Elle n'a rien par elle, rien chez elle, qu'elle ne nous ait volé à tous ; elle ne mettra jamais de frein à ses fatales et perfides avidités, jusqu'à l'heure où justice enfin sera faite, jusqu'à l'heure où il sera crié au son des cloches et des fanfares, par tout l'univers bouleversé de joie : La France du dix-neuvième siècle, notre sublime dictatrice, a fusillé l'Angleterre ! » O mon Dieu ! O mon Dieu, faites-nous vivre jusque-là, ou du moins, ce jour-là, un moment de réveil et nos deux mains, et une plume et des cartouches !

Donc l'Angleterre, puisqu'il faut bien salir cette page, puisqu'il faut bien dire Barabbas quand on parle d'infâmes échappés au supplice, l'Angleterre était aux aguets. Elle avait vu se dorer la Belgique aux splendides rayons de l'indépendance ; jalouse et impatiente, elle s'arran-

gea pour lui arracher ce bijou qui n'a pas de prix. Elle ne l'attaqua pas de front, — elle n'a jamais essayé ce mouvement-là, elle se glisse, vous prend par les épaules, vous jette un bandeau sur les yeux, son poignard dans la gorge, vous regarde tomber et ramasse... tout ce qui vaut sur vous et en vous, et met la main sur vos artères et sur vos poches, pour que les unes et les autres se dépêchent de faire place vide

Elle avait donc semé de l'or, pour recueillir de l'or et du sang de Belgique. Elle avait fabriqué en secret une *restauration*, masque stupide dont elle voulait voiler ses trames, sorte d'arlequinade perfide et noire qu'elle s'occupait à enjoliver des atours les plus féeriques, gâteau empoisonné qu'elle pailletait des vertus les plus alléchantes; espérant distraire les Belges à savourer leur coquette friandise, tandis qu'elle s'amuserait, elle, à les achever et les dévaliser. Un joujou d'enfant pour la dépouille d'un peuple, le second cadeau valait bien l'autre; et puis ainsi faisant, on *travaillait* bien plus à l'aise, on était bien plus sûr de ne pas laisser échapper une obole du sanglant héritage, et on avait bien moins peur d'être pris à sa sourde et ténébreuse expédition.

La Belgique s'endormait insouciante et heu-

reuse dans le berceau de sa jeune liberté, quand l'assassin approcha son stylet à la main pour égorger en cas de torpeur, sa marotte à la main pour badiner et égorger en cas de réveil.

La France, dans son incessante sollicitude sur la destinée de ses sœurs, surprit l'assassin au moment où il s'élançait ; et elle courut au secours, armée de la savante lame du brave général Belliard, l'un des grands de notre Vendée, — la Terre des géants. —

Cette vieille et loyale épée s'annonça dans Bruxelles, sous le nom d'ambassadeur français; et Bruxelles eut la vie sauve, et les machinations du représentant de la nation corsaire s'enfuirent honteuses et découragées... Pardon si j'ai dit deux blasphèmes : où est la honte, où est le courage, ces gens-là le savent-ils, grand Dieu?

Le patriotisme belge s'épanouit au présent et à l'avenir ; il lui était donné de s'appuyer sur la France, et toutes ses anxiétés se brisaient contre elle.

Aussi, lorsqu'un autre danger vint fondre sur lui, sa première pensée fut pour nous; et toutes les fois qu'il s'agit de vaillance et de générosité, Dieu sait comme nous faillissons!

Une lettre nous arriva, disant que la Hollande

osait toucher à cette indépendance belge que la France avait sanctionnée. Ce message avait été reçu le 4 août 1831, à cinq heures du soir; le 5 août à six heures du matin, la France était en route.

Dans la soirée du 4 août, un conseil de ministres s'était assemblé, il avait été résolu qu'on châtierait les profanateurs, et que la pauvre martyre, délivrée de son premier larron, serait purgée encore de l'approche de l'autre.

Le duc d'Orléans entendait enfin sonner l'heure après laquelle il avait si longtemps et si fervemment aspiré; cette heure de glorieuses luttes au dehors, qui avait vibré tant de fois dans ses rêves avec son cortége inspirateur de redoutes emportées, de portes de ville abattues, de places fortes foulées aux pieds, et de mitrailles et de fusillades lançant un nuage de lauriers sur chaque arpent de terrain sanctifié par notre étendard.

Le jeune prince crut voir dans ce jour élu l'époque marquée par le doigt de Dieu, une première étoile d'un superbe horizon militaire : le jeune prince avait bien vu.

Il veillait sans un souffle, mais le cœur secoué; il veillait sur le seuil du Conseil omnipotent, il

attendait, il attendait... Son père se lève et vient à lui. La séance est close, la question n'est plus une question, le mot suprême a été dit.

« Eh bien ? eh bien ?

— Eh bien, mon fils, vous irez dès ce soir à votre apprentissage d'honneur.

— Merci, mon père, et je vous le jure, je ne reviendrai à vous qu'après avoir noblement gagné mes éperons. »

Et de là, il franchit le Pont-Royal et courut au quai d'Orsay où était établi le quartier de son régiment.

Il se plaça au milieu de ses troupes et leur fit signe qu'il avait à causer avec elles :

« Braves camarades ! s'écria-t-il.

« La Hollande, au mépris des traités et du droit des gens, attaque aujourd'hui la généreuse nation belge. La Belgique notre alliée, réclame notre appui ; le roi mon père a résolu de voler à sa défense. Que demain, à six heures, notre régiment soit en marche. Dès ce soir, je pars avec le brave général Gérard. Camarades, nous nous trouverons sur la frontière, et c'est en face de l'ennemi que je prouverai si je suis digne de marcher à votre tête. »

Le régiment répondit à son jeune colonel

par ses vivats et ses acclamations. Officiers et soldats, tous confondus dans un même élan, s'embrassaient avec des transports de bonheur et de fraternité que l'on ne saurait peindre. Le jeune prince n'en pouvait plus d'attendrissement et d'exaltation; il se retira, plein de regrets, et de joies dans l'avenir.

Le lendemain au matin une double haie d'honneur faisait cortége sur les quais et les boulevarts de Paris, admirant la belle tenue et l'enthousiasme d'un corps d'armée qui s'éloignait de sa belle capitale, pour lui rapporter une gloire de plus. C'était le premier régiment de hussards qui s'en allait rejoindre son jeune chef parti de la veille, en répétant ce cri d'adieu et d'espérance qu'il en avait reçu : « Vive la France »!

IX.

Promenade militaire.

Vous avez vu la politique agitant les trois puissances dont nous venons de parler : il fallait mettre un frein aux ambitions, opposer une digue aux envahissements de la cupidité, se montrer pacificateur sinon victorieux; et voilà pourquoi le duc d'Orléans, accompagné de son frère le duc de Nemours, voulut faire cette campagne.

Les villes du Nord furent inspectées par les deux princes dont l'activité ne pouvait le lasser. Ils arrivèrent en poste à Maubeuge où était établi le qaurtier-général, et ils descendirent dans un

hôtel bourgeois, tandis que des ordres étaient expédiés pour réunir des diverses places du Nord de quoi complèter l'organisation d'une armée de cinquante mille hommes.

Averti par des courriers extraordinaires, le commandant de place prévint les autorités civiles qui allèrent au-devant de Leurs Altesses.

Le colonel des dragons cantonnés demanda au prince royal ce qui leur procurait l'honneur d'une telle visite.

« Aiguisez vos sabres, répondit le duc d'Orléans avec une vivacité de jeune homme, aiguisez vos sabres, vous en ferez bientôt usage. »

Il y eut bal le soir, les princes s'y rendirent et oublièrent leur future conquête dans les joies de famille dont on voulait les enivrer.

Le lendemain, une distribution de prix avait lieu dans un collége ; les princes furent priés de l'honorer de leur présence, et ils acceptèrent de la meilleure grâce du monde.

La réunion était brillante, et les parents des lauréats décernaient eux-mêmes les couronnes qu'ils avaient méritées. Le nom du jeune Oscar Ch... ayant été proclamé, le duc remarqua le trouble de l'écolier, qui n'avait là aucun parent pour lui donner la palme et les livres.

« Eh bien! lui dit le principal du collége, voici deux princes : l'un d'eux voudra bien vous couronner si vous sollicitez cette faveur.

— Lequel de nous deux choisissez-vous ? demanda le duc d'Orléans qui venait de se lever vivement ainsi que le duc de Nemours.

— Vous, répondit Oscar Ch... en s'adressant au prince royal et en jetant un regard de tendresse vers le frère, vous, monseigneur ; mais vous, d'abord !

— Venez donc, et recevez cette couronne de la main de deux amis. Tâchez que cela vous con sole un peu de votre abandon, et souvenez-vous, mon enfant, qu'avec du mérite on ne reste pas longtemps isolé.

« A propos, mon jeune savant, êtes-vous allié à la famille de M. Ch..., commandant de la place d'Avesnes ?

— C'est mon père, monseigneur.

— Je vous en fais mon compliment.

A quelques jours de là, le duc se trouvant auprès de M. Ch...

« Je vous en veux, commandant, lui dit le prince, je vous en veux beaucoup.

— Pourquoi cela, monseigneur ? Je ne crois pas avoir mérité...

— Si fait, si fait, vous avez au collége de Maubeuge un petit vaurien que j'ai couronné, garçon distingué, c'est vrai; qui tient de famille, c'est vrai; mais qui n'en a pas moins faili nous faire battre, mon frère et moi. »

Le prince raconta l'incident de la distribution des prix, et le commandant se sentit heureux du bonheur qu'on avait donné à son enfant.

Le prince a toujours eu pour ces réunions de collége un goût prédominant.

« J'aime beaucoup, disait-il souvent à ceux qui l'entouraient, j'aime beaucoup à me rappeler ces premiers jeux de mon enfance. Quand je pense aux rudes travaux des écoles classiques, je me sens tout joyeux de les avoir quittés pour les bénéfices des camps et des bivouacs. On a beau dire, un pensum ne vaut pas un coup de sabre. »

Mais les troupes échelonnées franchirent enfin la frontière; le duc d'Orléans et de Nemours entrèrent à Bruxelles le 11 août 1831.

Au point du jour et malgré une pluie battante, plus de dix mille personnes se portèrent au faubourg d'Auderlecht pour y saluer l'avant-garde de l'armée française commandée par les jeunes princes.

Vers deux heures, ils entrèrent par la porte Saint-Gilles, accompagnés des généraux Baudrand et Marbot, précédés d'un bataillon de sapeurs-mineurs, et à la tête du douzième de ligne et du cinquième de dragons.

Les troupes suivirent les boulevarts depuis la porte Saint-Gilles jusqu'à la rue de Namur d'où elles descendirent sur la place Royale et vinrent prendre position, l'infanterie dans la rue Royale appuyée au parc, et la cavalerie en retour sur la place du Palais, où elles furent passées en revue par les deux frères.

L'enthousiasme était à son comble : le lendemain devait être un jour de bataille, car les Hollandais touchaient pour ainsi dire à la ville. On lance contre eux une avant-garde, ils fuient, Bruxelles respire, et les soldats français n'eurent plus qu'à rentrer dans leurs cantonnements :

La promenade était achevée.

X.

Choléra.

Vinrent les jours de désolation et de calamités où, surprise comme par une trombe du nord, la capitale silencieuse se vit ensevelie dans un long nuage de deuil.

Le choléra, descendu des Backans, vomissait ses poisons dévorateurs sur nos populations épouvantés. On crut arrêter les progrès du mal en cachant le nombre de victimes; mais les corbillards erraient dans les rues désertes, les églises ne recevaient plus les cadavres, les cloches se taisaient sur les malheurs, et le prêtre tombait victime de son zèle et de sa charité.

On s'émut ; l'argent des riches fut mis à la disposition des pauvres, l'égoïsme et l'avarice furent domptés par la crainte, et des hôpitaux temporaires s'ouvrirent dans tous les quartiers.

Hélas ? le sinistre fléau franchissait toutes les barrières, il brisait les portes des hôtels les plus somptueux, il s'impatronisait de force dans chaque maison et les bras se lassaient à ouvrir des fosses dans le champ de repos éternel.

La peur, cette compagne fatale de toute catastrophe, rendaient la science et le dévouement inhabiles à la générosité. Ceux-là même qui par état et par devoir, se livraient au culte du malheur, étaient sans force contre cette maladie orientale qui frappe et tue du même coup.

Il fallait donner de l'énergie à ceux que la mort n'avait pas encore atteints, il fallait prouver que le choléra pouvait être défié, qu'il pouvait être vaincu, et voilà pourquoi presque tous les jours le duc d'Orléans parcourait les quartiers les plus populeux de la capitale, répandant à chaque pas ses nobles libéralités.

Il s'en allait visiter aussi les hôpitaux pour apporter les secours, les consolations, les récompenses. On le voyait s'entretenir avec anxiété des ravages du mal, s'informer avec une sorte

de religion des moyens mis en œuvre pour le dompter. Il s'approchait bien près de chaque lit, touchait à chaque malade et lui parlait avec l'accent et les démonstrations d'une sympathie pieuse. A l'un il venait tâter le pouls, à l'autre présenter une potion ; à ce troisième il demandait sa main pour la serrer bien fort, et les malheureux de ne pas oser, de ne pas vouloir ; alors il la leur prenait lui-même, ou bien encore ils s'élançaient sur cette main royale si généreusement tendue, comme si un miracle eût dû s'en échapper.

Il avait pour tous des paroles de bonté, pour tous de ces phrases d'affection qui vont au cœur; et comme son frère, placé derrière lui, le laissait faire tout seul :

« Allons, Nemours, lui dit-il, parle donc à ton tour, tu emboites par trop le pas.

— Auprès de toi je dois m'effacer.

— Tu as tort, et je veux que tu sois aimé autant que je le suis.

— Que faut t-il faire pour cela ?

— Te montrer. »

Une fois qu'à l'Hôtel-Dieu, il cheminait lentement dans une de ces vastes salles où l'épidémie

avait établi son empire, il entendit une voix mourante à ses côtés :

« Courage, dit le prince qui venait de s'arrêter au chevet du moribond, courage, la mort fait bien souvent grâce à qui espère.

— Le choléra n'épargne personne, monseigneur.

— Votre main ?

— C'est la peste que vous demandez, et tout le monde n'est pas aussi heureux que le petit caporal à Jaffa.

— Je veux essayer.

— Au reste, il y a loin d'ici en Égypte !

— Pas si loin que de moi à Napoléon. »

« Vive le duc d'Orléans, s'écrièrent à la fois plusieurs voix haletantes.

— Vivent ceux qui souffrent, dit le prince. »

Et il continua sa périlleuse inspection.

C'était beau, savez-vous, ce fils aîné d'un souverain se jetant à plein cœur aux derniers dévouements, au sacrifice d'une fraîche et splendide carrière, pourquoi ? pour aboutir peut-être à une courte et pâle agonie, à une mort presque sans gloire !

C'était beau, savez-vous, ce visage de vingt

ans à peine, s'avançant tranquille au milieu de ces centaines de cadavres qui, tout en se laissant emporter de leur couche funèbre, venaient coudoyer le prince et le heurter de leurs terrifiantes menaces!

C'était beau, cette jeunesse toute resplendissante, cette immense et superbe épanouissement de sève, de santé, de vie, se promenant avec lenteur et sérénité au fond de ces vastes et insatiables sépulcres, avec la contagion sur la tête, la contagion sous les pieds, la contagion alentour, l'impitoyable mort partout!

Même après son départ de ces lieux d'agonie, le prince était encore là; car les bénédictions de la douleur parlaient longtemps de lui, et de riches offrandes restaient toujours comme traces de son passage.

Au mois d'avril 1832, il mit à la disposition de la caisse municipale, et pour être employée aux frais des bureaux de bienfaisance, une somme de douze mille francs, rien de moins.

Et quelques jours plus tard, le du 12 même mois, il faisait une visite au Val-de-Grâce. Il apprit que les malades n'arrivaient à ce séjour d'angoisses que dans l'état le plus désespéré.

« A quoi en attribuez-vous donc la cause? demanda le prince au célèbre docteur Broussais dont il était accompagné.

— A la longueur du trajet, monseigneur. Les casernes sont si loin de nous!

— Eh bien! je veux qu'on apporte chaque soldat en voiture, et ma cassette particulière acquittera ces dépenses.

— Merci pour mes camarades, murmura une bouche déjà violette, merci, prince; à vous nos prières et nos vœux de toutes les heures.

— A vous du calme, mon ami, je ne fais que mon devoir. Je donne une voiture à qui donne son sang pour ma famille et la patrie.

— Mille baïonnettes ! j'aimerais mieux la frontière que l'hôpital et le boulet que le choléra.

— Je vous promets ce que vous désirez, à condition que vous allez guérir.

— Je guérirai, mon prince... »

Les rayons les plus suaves glissent et ne demeurent pas, les ferveurs les plus pures vont s'abîmer dans les impénétrables mystères de Dieu; le pauvre soldat rendit à l'instant un dernier soupir dans une horrible convulsion.

Fermons vite ces pages lugubres; car, s'il est

consolant de voir au travers des heures sombres rayonner les douces providences, c'est aussi chose bien amère à songer que parfois il plane sur la terre de ces fléaux tellement rigoureux, que tout se brise à leur puissance fatale...

Tout, excepté pourtant la mémoire du bienfait.

Le fléau était vaincu, l'espérance renaissait dans le cœur de la capitale attristée, le jour des récompenses venait de s'ouvrir. Des médailles furent décernées aux plus zélés des citoyens, et le président de la commission en remettant au duc d'Orléans, celle qu'il avait si bien méritée, lui adressa les paroles les plus touchantes sur le courage et le dévouement qu'il avait manifestés, alors que l'on croyait encore l'épidémie une contagion.

Vivement ému, le prince répondit :

« Je suis bien sensible au souvenir des habitants de Paris. Ce qui me flatte infiniment dans le don de cette médaille, c'est de la recevoir en même temps que vous, messieurs, en même temps qu'une foule d'hommes dont la bienfaisance et le dévouement ont abattu les effets de la peste ; car elle restera, messieurs, comme un

témoignage honorable de ce que vous avez fait pour vos concitoyens. »

De toutes les décorations dont le prince aimait à s'énorgueillir, celle-ci lui était la plus chère; car il l'avait conquise au péril de sa vie pour sauver celle des autres.

XI.

Lyon.

N'attendez pas que les multitudes éplorées râlent la faim dans les rues.

N'attendez pas que leurs bras trop faibles pour le métier, deviennent trop forts pour la révolte.

N'attendez pas que la misère les pousse délirantes hors de leurs seuils désolés.

N'attendez pas que, groupées sur la place publique, elles demandent à leur ami, à leur frère venus à elles dans leur détresse, où elles dineront, où ils dîneront tous...

Oh! n'attendez pas qu'elles montent sur les clochers, et sonnent le tocsin qui réveille le courage et le désespoir.

N'attendez pas qu'elles cherchent avec des cris de colère, des balles et de la poudre plus encore que des vivres.

N'attendez pas que les pavés amoncelés se dressent en barricades, les maisons en citadelles, les enfants en héros.

Car alors le bronze tonne, le sabre coupe, la pique troue et perce, les palais sont envahis et fouillés, et le sang coule à flots pressés dans les villes en deuil.

Rois, princes, le premier indice de la faim est le premier pas vers l'émeute, et l'émeute le premier pas d'une révolution...

Princes, rois, écoutez les leçons du peuple; car elles se gravent profondes sur les marches des trônes, et vous savez comment alors les trônes changent de rois.

La seconde ville de France, l'héroïque et travailleuse Lyon, voyait ses enfants décimés par la détresse : ses enfants se réveillèrent dans un mouvement unanime, assiégèrent les magistrats dans leurs hôtels, et levèrent une armée contre l'armée qu'on avait envoyée pour les combattre.

On ne se rappelle que trop les désolations de cette grande cité livrée à toutes les horreurs de l'anarchie; et comme on redoutait de sanglantes

réactions, on voulut essayer de soumettre et pacifier à la fois ce peuple incandescent.

Un vieux guerrier, un jeune capitaine partirent en même temps, le glaive et l'olivier, Soult et le prince royal.

A quoi bon rappeler cette course pacificatrice, dont tous les cœurs se souviennent, et que les Lyonnais surtout n'oublieront jamais? Soult voulait des châtiments, le prince ne parlait que de clémence. Le premier demandait des prisons pour punir les rebelles ; le second donnait du pain pour consoler les malheureux. Le vieux soldat ridé dans les sévérités de la discipline des camps, ne comprenait pas l'insurrection dans les rues ; le jeune soldat encore plein de ses premières journées d'effervescence, ne cherchait dans les sanglantes rencontres qu'un mouvement expliqué par la misère, et que lui, étoile de consolation, voulait ramener à l'ordre par la persuasion de sa parole évangélique. Apôtre de Paris, il luttait sans relâche contre l'ange exterminateur qui avait accompagné ses pensées de toutes les nuits, et il était bien résolu, ainsi qu'il l'a juré depuis, à abjurer sa mission, si l'échafaud devait se dresser pour un seul citoyen.

Disons-le parce que cela est, dans les rues, sur les quais, sur les places publiques, si tous les citoyens jetaient un regard de respectueuse terreur sur le maréchal Soult, on voyait les visages s'épanouir aux témoignages d'affection et de pitié généreuse, que le prince ne cessait de donner à ceux-là même qui semblaient vouloir, dans de nouvelles menaces, faire revivre les jours de deuil.

« Tu as l'air bien farouche, dit-il à un ouvrier silencieux et les bras croisés, qui le regardait passer au milieu des cris de la foule.

— C'est mon air, à moi.

— Tu pourrais le changer en ma faveur.

— Mon visage est comme ma poitrine : je souffre, et voilà pourquoi mes traits sont crispés.

— Je voudrais bien pourtant les voir purs et calmes : aide-moi.

— Donnez du pain à ma femme qui allaite son fils, et qui n'a ni lait ni pain.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Adélaïde Gervais.

— Logée ?

— A la Guillotière.

— On est chez elle de ma part, et sa voisine qui lui a tendu la main est chez ton père aussi.

— Je décroise les bras, je reprends courage, et je vous bénis.

— Dis à tes frères les ouvriers que si je suis leur prince, je veux être avant tout leur ami.

— Oh! bien alors le *canut* sera le vôtre, et nous quitterons le fusil pour le métier.

« Si le métier manque, le Rhône est large et rapide... suffit.

— Dans le malheur, il ne faut ni se tuer ni s'armer contre des citoyens.

— Essayez de la faim, monseigneur... »

Le duc se retourna vers un de ses officiers d'ordonnance.

« La faim seule est coupable ici, lui dit-il avec amertume, tuons la faim. »

A son retour à Paris, le duc d'Orléans ne cessa d'adresser les prières les plus ferventes à son père, pour qu'il fît taire la sévérité de sa justice et des sommes énormes furent envoyées par la cour en paiement d'une prodigieuse quantité de commandes aux fabriques de la ville des redoutables secousses.

C'est que là-bas, entre deux fleuves dévastateurs

murés dans de vieilles rues, sans air dans les chambres, sans espace, sans horizon, quand une voie crie : « *J'ai faim!* » dix voix, cent voix répondent : « *J'ai faim !* » et le quartier crie : « *J'ai faim* ! » Et la cité s'agite, et le désespoir se dresse, et la tête s'égare, et la main frappe, et les citoyens tombent, et...... les autres villes du royaume s'ébranlent, et les mécontents s'interrogent, et la France est en émoi.

Lyon est la grande ouvrière des émeutes.... Attendons l'avenir.

Mais le soleil réparateur avait brillé, le prince royal avait rempli la tâche libératrice qu'il avait sollicitée ; et aujourd'hui la ville des labeurs, de la misère et de la révolte, est dans le deuil de l'horrible catastrophe qui a frappé la France.

L'insurrection avait été ardente, le sang avait coulé de toutes parts, et ceux que la misère avait poussés à la frénésie, portaient dans les rues désertes un étendard sur lequel était inscrite cette terrible devise : « *Vivre en travail-* « *lant ou mourir en combattant!* »

On prévoyait à Paris que la pacification serait chose difficile. Le Prince royal le comprit mieux que personne, et il écrivit secrètement au maire

de cette grande ville pour qu'il eût à le demander lui, prince, au roi son père.

Il partit donc, ainsi que nous l'avons dit.

La route fut rapidement parcourue. A une demi-lieue de Lyon, sur les hauteurs qui dominent le Calvaire, le duc d'Orléans se mit à la tête des troupes que lui avait amenées le lieutenant-général Roguet, ainsi que les gardes nationaux restés fidèles à leurs devoirs.

Les ouvriers étaient maitres des ponts et des principaux postes de la ville. Tout le faubourg de la Croix-Rousse était percé de meurtrières, le courage était au niveau de la faim, et le choc, s'il y en avait un, devait être terrible.

Mais le calme se rétablit, et le prince, en parcourant le faubourg de Vaise et les quais du Rhône, n'entendit de toutes parts que des cris d'allégresse et des paroles d'amour.

A son entrée, il fut reçu par les autorités municipales à la porte de Vaise, et voici la touchante allocution qu'il adressa d'abord au clergé :

« Monsieur l'archevêque, messieurs,

« Accouru ici pour remplir une œuvre de conciliation, j'ai dû compter naturellement sur votre concours pour m'aider dans la tâche que je me suis imposée. C'est bien mériter de la religion,

c'est la bien servir que de s'interposer dans les discordes civiles, d'apaiser les haines et de calmer les passions. Soyez persuadés que je m'empresserai de rendre compte au roi mon père de tout le zèle que vous mettrez à accomplir cette mission de paix. »

Puis il répondit au tribunal de commerce :

« Les coupables appartiennent à la justice : les malheureux sont de mon domaine ; je m'en empare, je veillerai sur eux autant qu'il sera en moi. »

Les magistrats s'étaient fait accompagner par trois ouvriers pris dans diverses classes et hors de toute corporation :

« Est-ce que la révolte vous donnera du pain, leur dit-il avec sévérité ? La révolte ne donne que du sang. Je ne viens pas ici pour punir, mais pour pardonner. Si vous voulez de ce pardon, que les ateliers se repeuplent... Sinon, justice aura son cours.

« N'est-ce pas ! mes amis, continua-t-il avec un accent plus rassurant, n'est-ce pas que vous déposerez les armes qui ont été tirées contre vos frères ? Répondez moi au nom de tous vos camarades. »

Les ouvriers promirent d'exercer leur in-

fluence sur leurs frères égarés, et le jour même en effet, la ville était calme et silencieuse.

Cependant, le maréchal Soult avait prescrit la rentrée dans l'arsenal, de tout ce qui en avait été enlevé, ainsi que des fusils et des sabres pris dans les postes ou sur les hommes isolés. Et ce fut sans de grands efforts que la mesure s'exécuta.

Ainsi fut pacifiée la seconde ville du royaume, grâce surtout à la présence et aux bienveillantes manières d'un prince si persuasif.

A son retour à Paris, son premier soin fut d'envoyer des secours à la cité soumise. A la fervente prière de son fils, le roi voulut également que toute la cour s'adressât à Lyon pour ses étoffes de luxe, et le commerce y reprit pour quelque temps son activité accoutumée.

Précisons; car nous savons les bienfaits que le prince royal a jetés à diverses époques, dans la ville où il s'était posé comme conciliateur.

En 1834, il envoya six mille francs;

En 1836, dix mille;

En 1837, et à l'occasion de son mariage, cinquante mille.

Les chiffres ont aussi leur éloquence.

Avant de clore ce chapitre, retraçons encore un fait gravé dans notre mémoire ; c'est le cadre du tableau :

Le prince ayant appris qu'un duel avait eu lieu entre deux ouvriers, et que celui qui avait blessé l'autre comptait au nombre des citoyens restés fidèles, l'envoya chercher.

« Pourquoi t'es-tu battu contre un camarade ?

— D'abord, ce n'est pas un camarade, monseigneur.

— Pourquoi t'es-tu battu contre un ouvrier ?

— Ce n'est pas un ouvrier, monseigneur, puisqu'il ne travaille plus.

— Travaillera-t-il davantage, à présent que tu l'as étendu sur son lit ?

— Non, mais ça stimulera sa paresse, et lui montrera son devoir.

— Le duel pas plus que l'émeute, n'est utile à personne. Tu seras jugé plus tard pour ta faute; et pour le moment, je te donne douze louis afin de reconnaître ta fidélité aux lois.

— Monseigneur, puisqu'ils m'appartiennent, je vais les porter à Leroux qui est blessé.

— Porte-lui en autant de ma part, et en les lui remettant, serre-lui la main.

— Pour vous aussi, monseigneur ?

— Pour moi aussi.

— Alors permettez. »

Et la main robuste de l'ouvrier broya celle du prince.

C'est par de semblables témoignages de sympathie pour ceux qui avaient souffert, que son altesse fit rentrer le concorde dans une ville dont chaque commotion ébranle tout le pays.

XII

Siége d'Anvers.

Guillaume de Nassau avait battu en retraite une première fois aux approches de l'armée française venant au secours des Belges ; mais dès qu'il nous eut vus repasser la frontière, il fit entendre de nouvelles plaintes, acheva le rôle de temporiseur qu'il s'était donné dans des jours d'alarmes, et reprit les hostilités.

Déjà le duc d'Orléans s'était rendu à Bruxelles, et le 26 septembre 1832 il passait en revue, dans les plaines de Danderlewe, les troupes commandées par le le général Clump, et il faisait avec le roi des Belges son entrée dans Alots

au milieu d'une immense population. Toutes les maisons étaient décorées d'étendards français et belges.

Ce voyage du duc d'Orléans était une menace pour la Hollande ; mais Guillaume était trop entêté pour renoncer à ses desseins : le siége d'Anvers fut résolu.

Le 15 novembre 1832, l'armée française entra en Belgique; et trois jours après, le duc d'Orléans revenait dans Bruxelles à la tête de l'avant-garde.

Le maréchal Gérard commandait en chef le siége. Les troupes arrivées prirent leurs cantonnements, une partie à Anvers ; puis les deux divisions chargées d'observer, ainsi que la brigade du duc d'Orléans comme brigade d'avant-garde, se tinrent aux avant-postes.

Les quatre divisions chargées du siége se logèrent dans la ville, firent des gabions, des fascines, complétèrent les provisions d'artillerie et achevèrent en dix jours les préparatifs du siége.

Il y avait dans cette armée belliqueuse des noms chers à nos souvenirs et que nous ne devons pas oublier ici :

Le duc d'Istries, fils du maréchal Bessières et aide de camp du maréchal Gérard ;

Le prince d'Eckmul, maréchal des logis dans le quatrième chasseurs.

Le prince de la Moskowa, capitaine dans le cinquième hussards.

Et le duc d'Elchingen, fils du maréchal Ney; aide de camp du duc d'Orléans.

Le prince stationnait depuis le 22 par la route de Breda à Rosendhaal.

Mais quatre jours avant la tranchée, il vint voir le commandant en chef. Le prince était officier supérieur de cavalerie, il pouvait donc se dispenser d'assister à ces premières attaques toujours si animées; mais il sollicita cet honneur avec tant d'instance, que la permission lui en fut accordée.

Dans la nuit du 29 au 30, le duc d'Orléans, avec 4,500 hommes, était à son poste d'honneur; il avait reparti ses travailleurs entre cinquante-trois attaques dirigées par le génie, et en même temps il avait accompagné le maréchal Gérard et le général Haxo dans une tournée périlleuse qui dura jusqu'à trois heures et demie. Un parlementaire avait été envoyé au général Chassé, avec mission de lui ordonner de livrer la citadelle avant le lendemain à midi.

Le prince éprouvait des transes mortelles. Il

craignait que le général hollandais ne se rendît sans coup férir, et pendant cette attente, on l'entendait s'écrier : « Oh ! que le premier coup de canon tarde à résonner !... »

Le parlementaire arriva ; et, le jour venu, la citadelle vit les travaux qui avaient été exécutés la nuit dans de profondes ténèbres. On aurait pu faire une sortie, tomber sur le poste occupé par le prince ; mais le danger n'était point ce qui l'étonnait, et quand midi sonna, le bronze commença son office.

« A la bonne heure, s'écria le duc d'Orléans,
« dont le cœur bondissait de joie, à la bonne
« heure, voici qui fait du bruit et perce les mu-
« railles! Je redoutais une seconde promenade
« miliaire ! »

Cependant le feu continuait toujours, et bientôt un nuage de terre voile la batterie commandée par le prince, un boulet venait d'effleurer le fossé. Le prince salua de son épée, et dit en souriant :

« Il faut bien accueillir les nouveaux venus. »

Si nous attaquions avec vigueur, on nous répondait avec rancune ; les brancards chargés de blessés passaient et repassaient dans les parallèles, et gênaient parfois nos manœuvres. A cet

effet, le maréchal Soult qui connaissait l'âme du prince, écrivait à Gérard :

« Je m'abstiens de vous recommander les soins à donner aux blessés, sachant que monseigneur le duc d'Orléans leur consacre la plus touchante sollicitude. »

La facétie, parmi les Français, se jette au milieu des événements les plus graves de la vie, et le mot suivant appartient aux annales de nos armées :

Un obus parti de la citadelle éclate en l'air, et les débris tombent sur le poste commandé par le duc d'Orléans, et où se trouvait en ce moment un officier de génie qui causait avec lui. Cet officier s'appelait Lelièvre.

Le projectile lui avait déchiré une partie de l'épaule ; mais, sans se déconcerter, il dit au prince inquiet :

« Rassurez-vous, général, ce n'est rien. Il paraît seulement que le lièvre est assez du goût de l'ennemi, puisqu'il vient de s'amuser à en découper un filet. »

On sait avec quelle infatigable activité les travaux du siége furent poussés par le général Gérard, et nous ne voulons pas constater ici les dangers de cette rude expédition.

Mais disons au moins ce qui regarde le prince dont nous écrivons la vie.

L'attaque de la lunette Saint-Laurent fut une des plus meurtrières ; le prince fut le premier à l'assaut, et s'y exposa comme un simple soldat.

Dans un moment où la mitraille et la mousqueterie pleuvaient sur les assiégeants, les soldats entendaient siffler les balles si près de leurs oreilles, qu'ils baissaient involontairement la tête. Le prince, qui s'en aperçut, s'élança au milieu d'eux ; et, montant sur le parapet, il leur dit d'une voix calme :

« Soyez tranquilles, mes amis, les Hollandais tirent trop haut. Voyez, je suis plus grand que vous, et leur plomb ne me touche pas. »

Tandis qu'il parlait ainsi, sa tête était haute; et, pendant dix minutes à peu près, il ne quitta point sa position sillonnée par les balles ; il causait familièrement avec ses soldats, auxquels il donnait l'exemple du plus rare sang-froid.

Voyez ce qu'il écrivait quelques jours plus tard :

« Ma seconde tranchée a été plus chaude que la première ; les Hollandais commencent à se défendre vigoureusement. Un de nos boyards est à peine tenable ; j'y ai vu tomber dix hom-

mes tués ou blessés à nos côtés, et les obus nous arrivent comme la grêle. Mais nous avançons beaucoup malgré le feu des Hollandais, et nous avons la gelée qui fait contraste ; nous sommes en hiver et en été tout à la fois. »

Recueillons encore quelques mots que nous devons à la mémoire du prince.

La veille de l'attaque, le prince, placé sur un des clochers de la ville, examinait avec le maréchal Gérard les travaux achevés.

« Puisque les boulets ne viendront pas nous saluer jusqu'ici, dit-il avec impatience, allons les chercher.

Quelques jours après, au moment où les batteries rivalisaient d'activité, il traversait les parallèles et s'approchait des fossés. Arrivé à son poste, il se hisse sur une pièce de canon, et y reste en vue des ennemis qui tiraient à mitraille.

« Ce n'est pas là votre place, général, lui dit un officier.

— Ma place est partout où les balles et les boulets se promènent. »

Dans une de ces visites aux travailleurs occupés au tracé des parallèles, le duc se vit bientôt à côté d'un jeune volontaire de dix-huit ans,

appelé Almire Gandonnière, jeune homme très-fluet, très-faible en apparence.

« Tu dois être bien fatigué, mon petit?

— Les petits ne se fatiguent pas plus vite que les grands, lui répond le volontaire avec le rouge au front; et vous-même, sans aller plus loin, vous n'êtes pas peut-être plus vigoureux que moi. Au reste, c'est ma première campagne.

— Tiens! c'est aussi la mienne.

— Ça nous portera bonheur à tous deux. Pour cela, je me remets à la pioche; car on ne se lasse pas en travaillant sous vos yeux, général.

— C'est bien, mon garçon, il te faut du courage à toi et aux tiens : qu'on appelle une cantinière. »

La cantinière arriva.

« Servez ces braves, lui dit le prince, et bonne mesure.

— J'obéis, général. »

Et avant de quitter le groupe de travailleurs, le prince remit à la femme des camps une pièce de vingt francs dans la main.

Dans une autre visite qu'il fit aux fossés, il aperçut un soldat insouciant de la mitraille vomie par la citadelle, qui se hissait à cheval sur un gabion comme s'il était invulnérable.

Le prince alla droit à lui :

« Que fais-tu là, mon brave ?

— Je regarde.

— Cela n'aboutit à rien ; c'est du courage stérile, descends.

— Un moment, général, il y a là un bastion qui va faire feu.

— Eh bien ! je verrai comme toi. »

Et le prince monta auprès du travailleur en repos.

« Alors, c'est différent, poursuivit ce dernier : maintenant j'ai peur et je me mets à l'abri.

— Moi je reste.

— Général, quittez ce poste, ou je le reprends.

— Je savais bien que je te chasserais, mon drôle. »

Et le prince se mit à couvert.

Le matin même de l'assaut général, presque toutes les batteries étaient à leur poste, une seule, pour arriver à la place qui lui était destinée, suivait les parallèles ; mais comme le terrain était humide, que les bras se lassaient, que les roues plongeaient dans la fange :

« Enfants, s'écria M. Victor A..., voulez-vous m'en croire, par les glacis et vive la France !

— Sur les glacis, répondirent les braves artilleurs.

Et les pièces, hissées hors des parallèles, arrivèrent à temps pour commencer le feu.

Le prince, encore assez éloigné, vit la manœuvre.

« Voilà une courageuse action, dit-il à un de ses voisins. Savez-vous le nom de cet officier ?

— Il s'appelle Victor A...

— Je me souviendrai de lui. »

On sait si le boulet et la mitraille remplirent dignement cette histoire, on sait le rôle que jouèrent les officiers dans ce siége mémorable. Le duc d'Orléans qui avait parcouru toutes les issues, arriva au poste occupé par M. Victor A..., et le complimentant sur sa belle conduite,

« Puis-je faire quelque chose qui vous soit agréable, lui dit-il avec bonté ?

— Oui, monseigneur.

— C'est fait d'avance.

— Eh bien, général, je vous demande la croix... pour ce brave maréchal des logis qu'un éclat d'obus vient d'entamer.

— Dès ce moment, il a la croix. Seulement, je m'aperçois que vous n'avez pas de rosette à votre ruban, elle vous est acquise. »

Plus tard, rencontrant aux Tuileries le frère du capitaine, le prince courut à lui :

« Ce n'est pas bien, lui dit-il en lui serrant la main avec affection, de vous montrer chez nous si rarement. Vous savez qu'on aime à vous y voir.

— Mon frère a été plus favorisé que moi, monseigneur, il vous a vu à Anvers et aux premières lignes.

— C'est une politesse qu'il a voulu me faire ; car nous l'avons vu toujours là-bas devant nous.

Puis retrouvant M. Victor A... auprès de son général, qui avait l'air de le rudoyer :

— Qu'est-ce ? dit le prince.

— Monseigneur, je grondais le capitaine de manquer à l'ordonnance, et je lui demandais de couper un peu de cette moustache qui ombrage sa poitrine.

— Par exception, laissez-la lui, général, il l'a trop bien montrée à Anvers.

Houziau était un vieux grenadier à cheval de la garde impériale, criblé de blessures, et sillonné par onze coups de sabre à la célèbre journée de Montmirail.

Pauvre et abandonné, il eut recours dans sa détresse à M. Victor A.... Celui-ci lui tendit la

main, et lui promit de parler au duc d'Orléans en sa faveur.

« C'est bien, dit le prince, vous pouvez assurer votre protégé que mon estime lui est acquise. Tirez à vue sur moi, je ferai honneur à votre signature. »

Le lendemain, le secrétaire des commandements du prince compta dix louis au brave Houziau.

N'oublions pas avant d'achever ces souvenirs, le vœu plein de dignité chevaleresque échappé de son cœur, un jour qu'il croyait que l'affaire serait très-chaude :

« Mon Dieu! que je ferais de sacrifices pour commander la tranchée aujourd'hui! dit-il à M. Baudrand, son aide de camp.

— Mais vous n'êtes pas de service, général.

— Eh! je ne le sais que trop! C'est précisément là ce qui m'irrite. Voyons, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'obtenir de me substituer à quelqu'un?

— Impossible.

— Mais en priant l'un des officiers supérieurs de me faire cette galanterie?

— Votre prière serait un outrage, et si vous

étiez à leur place, général, je suis bien sûr que vous ne céderiez pas votre poste.

— Eh bien ! que l'un d'eux se fasse tuer, j'irai me faire tuer à mon tour ! »

Le prince regarda son éloignement de cette journée, comme des arrêts forcés.

Et quand on pense que c'est la veille du siége d'Anvers, qu'il a tracé d'une main ferme ses premières volontés testamentaires, on comprend tout ce qu'il y avait de résolution chez ce jeune capitaine appelé à de si grandes destinées. C'est qu'il n'ignorait pas que la balle va chercher les hautes têtes que le sabre aime à trancher, celles qui se placent en première ligne, que ce sont là les trophées des ennemis que l'on va combattre ; et ces derniers vœux disaient à tous que le prince voulait sa part de gloire dans les campagnes, et que son poste à lui, était partout où le général avait un noble exemple à donner. Ces volontés testamentaires sont donc un irrécusable brevet de courage.

Nous avons d'autres tableaux à tracer, achevons celui auquel nous venons de consacrer ces dernières pages.

La citadelle venait de capituler ; partout le

canon avait ouvert la brèche. Les bastions étaient démolis, les embrasures déchirées, les terrasses de l'édifice profondément creusées, la garnison aux abois ; le général Chassé seul, infatigable encore, mais se courbant avec rage sous les tyrannies de la nécessité. Le vieux général jetait autour de lui un regard satisfait ; il voyait ses pièces démontées, ses casemates en lambeaux, ses guérites en débris, et il se disait : « Tout cela perdu, tout cela sans résultat ! »

Mais le général avait fait son devoir, il savait que les Français lui rendraient cette justice, et il se tenait dans le calme de sa conscience.

Racontons :

Le 24 décembre, le maréchal Gérard, accompagné des ducs d'Orléans, de Nemours, et de son état-major, se rendit à la citadelle par l'Esplanade, pour rendre visite au brave Chassé. A peine purent-ils arriver au travers des décombres jusqu'à la casemate criblée où se trouvait en ce moment le gènéral. C'était un spectacle douloureux que de voir ce guerrier absorbé dans sa tristesse, rongeant son frein, et presque honteux d'une gloire inutile !

« N'aurais-je donc pas fait assez, se disait-il

en se frappant la poitrine, et osera-t-on m'accuser de trahison ou de lâcheté? »

Un mot, un regard allaient le lui apprendre.

Le maréchal Gérard s'est chargé de jeter dans son âme toute la consolation qui devait s'y loger.

« Général, lui dit-il, quand il le vit entouré de quelques officiers hollandais, votre belle défense vous a mérité pour toujours l'estime de mon pays ; et vous, messieurs, poursuivit-il en s'adressant aux compagnons de gloire et de défaite du vieux capitaine, croyez qu'il n'y a pas dans mon armée un seul officier qui ne se montrât fier de vous avoir pour frères d'armes. J'honore partout le courage ; et ces ruines, messieurs, sont la plus digne preuve de votre héroïsme... »

Le maréchal sortait, le duc d'Orléans se tourne vers le général Chassé, lui tend la main et lui dit d'une voix amicale :

« Permettez que le fils aîné du roi des Français vous témoigne toute l'admiration qu'il vous a vouée ; des soldats comme vous, on les aime mieux alliés qu'ennemis »...

Il y avait un mois à peine que l'armée venue de France était entrée en Belgique, elle s'en re-

tournait maintenant après avoir accompli en plein hiver, sous le ciel brumeux de la Hollande, l'un des plus beaux faits d'armes des temps modernes.

Au reste, le duc de Nemours, qui n'avait presque pas quitté son frère pendant tout le siége , repartit avec lui ; et tous deux rentrèrent aux Tuileries le 28 décembre, heureux et fiers d'une conquête qui avait jeté sur leur front la première feuille de leur couronne militaire.

XII.

Barricades.

Il y a toujours péril pour les gouvernants et les gouvernés à se trouver face à face, en armes, dans les rues et les carrefours. Ici point de victoire possible sans un regret, et quand la balle a fait son devoir, vient le tour de ce qu'on nomme justice et qui l'est en effet alors qu'elle pardonne.

En fait de révolution, il ne faut jamais commencer où il faut finir dans la rue. La parole porte plus loin que le mousquet. Lorsque le sabre a eu raison, tout est loin d'être fini. La famille n'est plus complète, l'ami cherche un

absent, blessé ou dans les prisons : les propriétés ont été envahies, et contrairement aux lois en vigueur dans les armées, ce sont les chefs qui subissent les plus rudes châtiments.

Appelez un attroupement émeute, une émeute révolte, comme il vous plaira : si l'on s'arrête à son premier élan, on est perdu. Si la révolte grandit, elle s'appelle révolution, le vaincu de la veille est glorifié, l'échafaud devient un autel.

Nous ne voulons point nous en rappeler les causes pour ne pas avoir à les combattre ou à les soutenir ; toujours est-il certain que de grands courages, de nobles cœurs, des poitrines d'hommes forts devant la mitraille, forts devant leurs juges, forts devants le supplice, parcourent les rues, armés, jetant çà et là le feu de leurs carabines et le feu de leurs âmes...

La loi passa là-dessus, et tandis que des barricades interrompaient la marche des citoyens, tandis que la voix du tocsin portait au loin l'alarme et la désolation, un homme jeune et bouillant, à la tête de quelques officiers braves comme lui, parcourait la ville et appelait sur sa tête française des balles françaises.

C'était encore le duc d'Orléans. Paris grondait, les pavés semblaient vouloir s'élancer

du sol, les citoyens étaient en haleine, pas un homme armé n'apparaissait encore dans les rues, et cependant les boutiques se fermaient à doubles verroux, les magasins se muraient et les mères éplorées cachaient leurs enfants au fond de leurs retraites les plus sûres.

Pourquoi ces choses, aux beaux jours de calme du pays?

C'est qu'il y a des poitrines généreuses, mais turbulentes qui rêvent d'émancipation aux formes antiques alors que l'heure des libertés vient à peine de sonner. C'est que dans toutes les cités du monde, à Paris surtout, il y a des jeunes gens d'énergie, insoucieux du présent qui les dévore, bouillants pour un avenir qu'ils veulent se tailler selon leur fantaisie, et sur qui pleuvent les balles, sans qu'ils courbent la tête, sans qu'ils fassent un pas en arrière.

Ces courages vous les connaissez. Les uns meurent captifs aujourd'hui dans les châteaux-forts, plus heureux peut-être si leur tête eût roulé sous le glaive de la loi; les autres tombèrent sur les barricades qu'ils avaient élevées.

Avril voyait pointer ses premières feuilles, et cette jeunesse ardente dont nous vous parlons voyait pointer aussi sa première espérance.

« Aux armes! aux armes! »

Et trois cents intrépides fous réveillent les pavés endormis.

Des portes brisées, des voitures renversées, des armes en débris... et les cadavres des morts complètent le rempart.

De là, le pied gauche en avant, le fusil à l'épaule, l'enivrement au cœur, ils font feu sur les troupes qui s'avancent en ordre et s'arrêtent étonnées.

Chaque soldat qui s'élance est un marchepied au soldat qui le suit; près de Saint-Méry trente imberbes fanatiques maîtrisent une armée. Vous diriez les cent bras de Briarée, infatigables, sourds aux menaces qui retentissent de toutes parts.

Oh! grâce maintenant, grâce pour celui-là qui reste seul debout, blessé, mutilé, au milieu de ses frères étendus sans vie!...

— Mais non, il ne veut point de grâce : son fusil lui pèse, n'importe, encore un coup pour la cause qu'il a rêvée... Il tombe, et il est pris vivant, enchaîné, on lui crache à la face!...

Lui vaincu, ses frères du désespoir ne comptèrent plus vaincre. Et cependant embastillés dans les maisons, ils continuent leur feu meur-

trier jusqu'à ce que la poudre et le plomb leur fassent défaut.

Mais comme de la pensée surgit une autre pensée, la première, la plus sanglante, la plus héroïque de toutes, en avait enfanté d'autres. Dans chaque quartier les citoyens combattaient les citoyens, et l'on ne savait encore à qui appartiendrait la victoire.

Officiers et généraux se donnèrent rendez-vous aux Tuileries, les princes montèrent à cheval, et le duc d'Orléans auprès de son frère Nemours, s'élança au galop pour soumettre par la force ou par la persuasion.

Il faut le dire, parce que cela est, on tira sur lui comme on aurait tiré sur le roi son père ; mais il se croyait invulnérable, parce qu'il marchait au secours de ceux qu'il appelait ses frères.

Dans la rue Saint-Martin, trois coups de feu partent à la fois de la même maison, blessent et tuent des soldats placés à côté de lui ; plus loin, des pavés énormes tombent aux pieds de son coursier abattu, et sa course n'en est interrompue qu'un seul instant.

Bientôt quarante mille hommes arrivent au secours de l'ordre et des lois foulés aux pieds. Le duc d'Orléans recommande la clémence ; car

il est épargné à son tour, et le peuple toujours amant des grandes choses, le laisse passer alors, le respecte et l'admire.

Ce furent de bien tristes journées que ces journées des barricades d'avril qui eurent un si lugubre éclat dans le monde ; mais ici comme devant Lyon, le prince royal se montra brave jusqu'à la témérité, généreux jusqu'à l'holocauste.

Il avait été trop heureux sur les bords du Rhône pour abdiquer plus tard la noble mission qu'il avait remplie : ici comme là-bas ses bienfaits cherchèrent les victimes dans la guerre civile qui venait de s'éteindre, et de riches secours furent distribués aux blessés et à leur famille. Il fit porter, dès le lendemain, chez le président du conseil une somme de dix mille francs pour être sagement répartis, il y eut dans la cité quelques élans de gratitude au milieu du deuil général, et l'on entendit moins le bruit des portes et des grilles qui se fermaient sur les cachots.

XIII.

Fieschi.

D'étranges rumeurs avaient circulé quelques jours avant la grande revue de la garde nationale, que le roi avait ordonnée. On parlait vaguement d'émeutes, de sédition, de meurtre et même de régicide; aussi la police était en alerte, ses soixante mille bras s'agitaient, ses soixante mille prunelles ardentes fouillaient les maisons de la cave au grenier, des allées étroites aux faîtes les plus inclinés. Tout espace mesquin qui pouvait cacher un homme, était sondé avec l'épée du sergent de ville; et l'ignoble mouchard, cette plaie hideuse de notre société corrompue

et corruptrice, jetait çà et là dans la foule des curieux ou au milieu des passants inattentifs des syllabes provocatrices, des propositions impies, des défis incisifs qui ont conduit tant de gens, convaincus ou égarés, sous les verroux, au bagne, sur l'échafaud.

Et cependant au loin, dans les quartiers retirés, au fond de cette partie de la capitale où les citoyens ne se réveillent qu'au bruit des grandes révolutions, l'on ignorait même que le roi dût se montrer à son peuple.

Le mercier en uniforme avec son fils et son gendre, et son neveu et son oncle, et son cousin en costumes de vainqueurs, s'en allait où le voulait le rappel de sa compagnie, et les uns et les autres disaient : « Que ce sera beau ! que ce sera glorieux ! Comme nous allons nous amuser ! »

En effet, la haie se trouvait formée depuis neuf heures, le militaire civil avait été échelonné sous un splendide soleil depuis la place Vendôme jusqu'à la Bastille, poussé, conspué, tiraillé par le gamin qui l'admirait dans son sac bleu et dans son pantalon de toile blanchi la veille Il causait avec son voisin de la grandeur de la France, de sa gloire future, de Napoléon qui n'était pas mort peut-être... et il suait à in-

onder le pavé, ce même pavé de juillet qui avait écrasé une monarchie.

Voici le roi à la tête de son magnifique état-major. La police a dit : « Je suis partout, même sous le sol, même dans les airs. Allez, mon prince, la journée sera calme et douce, les cris de *vive Louis-Philippe !* seuls éclateront au milieu de ce peuple enivré. »

Le cortége avait, en effet, presque achevé sa promenade. Il venait de dépasser le théâtre de la Gaîté, il cheminait à petits pas en face du Jardin Turc encombré de curieux.

Tout à coup retentit une détonation formidable, et vingt coups de fusil ont semé au milieu du cortége une grêle de balles ; une machine meurtrière venait de faire explosion comme un volcan qui vomit sa lave ; des généraux, des soldats, des citoyens, des femmes, des enfants étaient tombés mourants ou morts, et le roi tenait en bride son cheval impatient.

Au premier éclair, le duc d'Orléans s'est élancé : il vient de se poser à la gauche de son père, du côté d'où est partie la foudre.

« Ma place est ici, s'écrie-t-il la poitrine haletante, ici, près du roi, pour le protéger. »

Et la revue s'achève, et le cortége s'avance

plus lentement encore au milieu du peuple, de ce peuple dont le cœur saigne de la douleur de tant de citoyens.

Quant au prince royal, il continue de faire piaffer son coursier, tantôt à la droite, tantôt à la gauche de son père, et il semble dire aux balles préparées, s'il en est encore :

« Me voici, je suis le but, car je suis l'espérance. Moi mort, les ennemis de ma famille respireront plus à leur aise. »

Quelque temps après, trois têtes tombaient : celles de Pépin, de Morey et de Fieschi.

Fieschi, ce Corse farouche, cette face et ce cœur hideux comme ceux de l'hyène.

La tête de Fieschi tomba la dernière : il parla au moment suprême, il dit qu'il n'avait rien caché aux juges, qu'il ne se repentait point d'avoir dénoncé des complices.

Eh quoi ! Fieschi dénonce et l'on croit à la parole de Fieschi ! Ce Fieschi que la Corse a répudié, ce Fieschi que nulle patrie ne voulait appeler son fils, ce Fieschi que l'enfer a consenti seul à ressaisir dans ses tourbillons !

XIV.

France et Afrique.

Partons d'un peu plus loin ; car cette histoire est si bizarre, si pittoresques, si curieuse, qu'on ne saurait trop la rappeler.

Bacri, négociant africain, sollicitait auprès de notre gouvernement la rentrée de fortes sommes avancées par lui. On lui promettait beaucoup, souvent, presque tous les jours, on le tenait sans cesse en haleine ; mais rien n'arrivait, pas une obole ne lui était comptée, il dépensait le reste de sa fortune, sa vie et ses espérances dans les courses inutiles, dans les tentatives infructueuses, dans des menaces dont

on se moquait, comme si le bon droit ne devait pas être partout une chose sérieuse et sacrée.

Que fit Bacri l'Arabe? Il écrivit à son puissant souverain d'Alger, pour se plaindre de la déloyauté française.

Le dey d'Alger, homme fort stupide selon nous, prince fort intelligent chez son peuple; cœur chaud, violent, vindicatif, mais loyal et juste, appela dans son palais le consul de France.

Celui-ci arriva tout pimpant, tout pavoisé de ses couleurs blanches, auprès du monarque basané; puis se plaçant à ses côtés, il lui demanda familièrement de quoi il était question, et en quoi il pouvait lui être utile.

« Je vous ai mandé, lui répondit gravement celui-ci, pour vous dire que je n'aime pas les gens qui font des emprunts sans les acquitter.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien! je vais mieux m'expliquer. Il est dû par les vôtres beaucoup d'argent à un des des miens qui ne veut pas s'éloigner de Paris avant d'être soldé; on le berce de mauvaises raisons qui le ruinent et m'irritent. Écrivez à votre gouvernement que si on ne rend pas justice à mon sujet fidèle, je me fâche, je m'empare de vos navires et je vous fais la guerre.

— La guerre! répondit d'un ton dédaigneux le représentant de la nation civilisée. Une guerre! mais nous ne la craignons pas.

— Tenez, dit le dey furieux, voici les premières hostilités qui commencent... »

Et il appliqua un vigoureux coup d'éventail sur la joue du consul français.

Le lendemain, le consul s'embarquait et faisait voile vers Marseille.

A peu de temps de là, une armée commandée par le maréchal Bourmont cinglait vers la capitale mauresque, et débarquait sur le territoire du dey qui se croyait imprenable au milieu de sa ville et de ses trésors enfermés dans la Casaubah.

On raconta ces choses-là dans tous les journaux; mais nous savons, nous qui puisons dans les sources précieuses, que la rentrée non effectuée des six millions réclamés par Bacri ne fut que le prétexte et non le motif de la guerre déclarée par la France à la régence algérienne.

La cause véritable, la voici : c'est encore un acte à constater comme nous en avons promis, puisque tous les événemens se tiennent par la main dans les récits de ce livre.

Nous n'avons pas là sous les yeux, la date

précise de la première conquête d'Alger par la France ; mais du moins pouvons-nous dire avec certitude qu'en échange de notre prise de possession, le dey nous offrit le port de Bone, ajoutant à ce cadeau le tribut annuel de cinq cent mille piastres. Le pacte fut arrêté.

Plus tard, après un nouveau traité, la France abandonna Bone dont la pêche de corail était ruineuse, et presqu'à la même époque lord Exmouth étant venu faire le siége d'Alger, on lui donna le port et la citadelle dont nous n'avions pas voulu.

La paix générale signée, Bone resta ville tributaire de la capitale gouvernée alors par Omar-Pacha.

Avant notre seconde conquête, le consul français revendiqua des droits périmés depuis longtemps, et il fit entendre au dey qu'en accédant aux désirs des Français, c'était se venger de l'Angleterre.

Ossaïn, celui-là même que nous avons chassé, n'accepta point cet arrangement ; et ce fut au milieu de la dispute née des volontés de l'un et des résistances de l'autre, que notre représentant reçut l'outrage que nous avons fait payer si cher.

L'attaque fut ce qu'elle devait être : hardie et vigoureuse. Nos armées, comme d'habitude, se couvrirent de gloire. Le général en chef de l'expédition y perdit un de ses fils, et comme les travaux de siége avançaient, on parla de capitulation.

« Qui êtes-vous ? demanda Ossaïn.

— Je suis un serviteur dévoué de Charles X, puissant et magnanime roi du peuple français. Je viens vous détrôner en son nom, lui que nul ne détrônera jamais. J'ai dit. »

Un an plus tard... l'on sait ce qui advint de l'imprudente prédiction.

Quant à la cité africaine, elle tomba en nos mains, d'immenses richesses furent notre conquête, on en expédia une partie en France comme jadis avait fait Colomb après sa découverte du Nouveau-Monde, et l'on attendit des ordres ultérieurs.

« Revenez, écrivit-on au général en chef, des arcs-de-triomphe vous attendent, revenez, des récompenses civiques vous sont acquises.

Bourmont se remit en route avec le dey qui partit pour Naples, escorté de son sérail et de quelques millions ; le monarque puissant que

nul ne devait jamais détrôner était lui-même en fuite, chassé par son peuple.

Bourmont vira de bord; car il avait, assure-t-on, à rendre compte à ses concitoyens de certain départ la veille de certaine grande et fatale bataille; mais Alger nous resta.

On débitait bien des prétextes en lieux bruyants pour qu'on se défît de cette cité inutile, il y eut un motif de plus pour qu'on la gardât. Alger nous fut maintenu, et l'on n'ignore pas ce que cette conquête a coûté d'or, de fatigues, de sacrifices, de sang généreux à une patrie aimée dont les nobles enfants sont toujours prêts à se jeter en holocauste pour sa gloire et son bonheur.

Les gouvernants se succédèrent en Algérie avec une effrayante rapidité. Celui-ci voulait la ville seule et des troupes, celui-là convoitait la campagne et demandait des agriculteurs et des soldats à la fois.

Les soldats et les agriculteurs arrivaient, et le terrible yatagan coupait les têtes; ce que le glaive avait épargné, la flamme et le climat le dévoraient plus tard. Le sang coulait, les meurtres se multipliaient, l'assassinat réveillait les citoyens dans la ville en deuil, il fallut purger les environs de

la ville française, et l'on redemanda des combattants, nous allions dire des victimes...

Elles furent prêtes; mais la constance, la bravoure, le dévouement, l'expérience et le patriotisme soumirent enfin tous les obtacles. Tous, excepté un pourtant. Abd-el-Kader, l'homme qui valait à lui seul cent mille hommes, puissant, intrépide, infatigable, insaisissable, fanatique, secouait les tribus comme l'eût fait son grand prophète. Abd-el-Kader, l'homme-aigle, vautour et flamme à la fois, que vous poursuivez à l'est dont il vient de ravager les récoltes, qui tue à l'ouest où on ne l'attendait pas; Abd-el Kader qui lasse à lui seul une armée; Abd-el-Kader qui fait la guerre comme ses frères les lions de l'Atlas, Abd-el-Kader que nous avons pris et tué vingt fois, et qui toujours debout a reparu plus puissant et plus redoutable, pareil à son simoun du désert, Abd-el-Kader mort, l'Algérie respirera tout à son aise... Attendons.

Mais sur cette terre si pauvre du passé, si riche en espérances, des réputations se faisaient, des illustrations se taillaient une place dans notre histoire : Changarnier, Duvivier, Lamoricière, Cavaignac.

Si ce n'étaient point ces grandes batailles de

l'Empire ou de la République, où le génie décidait du sort d'un pays; les combats qui se livraient sur le sol africain n'en étaient pas moins des jeux terribles où le sang coulait à flots, où le glaive faisait hardiment son office, où les cadavres sans tête jonchaient la terre, où le fanatisme changeait chaque homme en ennemi, chaque ennemi en meurtrier.

Les bulletins qui nous arrivaient d'Afrique constataient des victoires; mais ils faisaient sans cesse un appel à la bravoure et au dévouement. Quand les embuscades et les trahisons épargnaient nos soldats, les maladies pestilentielles les décimaient, et les navires qui rapportaient d'Alger les blessés et les mourants revenaient comme de funèbres civières demander de nouvelles proies à l'yatagan et au climat.

Là les Changarnier, les Lamoricière, les Cavaignac se couvraient d'une gloire égale à celle de nos plus grands capitaines. Là les Robert et les Lelièvre se faisaient les émules des d'Assas et des Bisson. Là aussi les esprits étaient inquiets, la colonie un problème, la propriété toujours menacée, les fortunes en péril; le duc d'Orléans voulut savoir ce qu'on faisait en Afrique, ce qu'on y devait faire... et il partit.

XV.

Mascara.

Cette sauvage terre d'Afrique au ciel brûlant et diamanté, aux vieux et grands souvenirs de ce peuple arabe qui a si longtemps imposé ses lois au monde, qui a doté l'univers d'une religion nouvelle; ce sol puissant aux vastes et splendides cités mortes aujourd'hui sous le frottement des siècles et la hache des barbares, était le champ de bataille qu'il fallait au jeune soldat d'Anvers.

Son frère Nemours, calme comme la réflexion, voulut y aller aussi puiser son rayon de gloire : Constantine le lui donna.

A Joinville, brave comme Jean-Bart, aventureux comme Barberousse, à Joinville, les brises carabinées qui démâtent les navires, les typhons qui tourbillonnent, les ouragans qui dévastent, les trombes qui aspirent, les lames creuses qui dévorent, à Joinville enfin, ses périlleuses explorations des plaines de Bone, où, presque seul, après avoir quitté sa frégate, il se jette en aveugle au milieu de ces rigides solitudes que, la veille encore, quinze mille Arabes avaient sillonnés l'yatagan à la main.

Mais à d'Orléans, à ce front chevaleresque, à cette poitrine fière, à ce bouillant capitaine qui s'est déjà heurté contre tant de barrières, sans jamais s'arrêter devant elle, à lui encore cette féconde Afrique, arrosée de notre sang généreux, à lui d'y affermir à son tour ce beau pavillon national qui avait chassé le croissant de ses tours insolentes.

Une expédition à Mascara venait d'être résolue : Clauzel la commandait et il avait pris pour compagnon de périls le duc d'Orléans, avide des grandes choses.

A son départ de Toulon sur le *Castor*, il piqua vers la Corse et il mouilla devant Bastia, dont il étudia la rade, les étangs voisins et la citadelle.

Vous comprenez que les grands souvenirs de cette île, d'où s'est échappée l'aigle qui trôna victorieuse sur toutes les capitales, durent se réveiller dans le sein de celui qui avant tout aimait la gloire.

Il alla visiter Ajaccio et s'incliner devant la maison sacrée où Napoléon reçut le jour.

« Qu'on se sent petit, dit-il aux officiers qui l'escortaient, qu'on se sent petit devant le souvenir seul de ce géant qui d'un regard faisait trembler l'Europe? Cette Corse abrupte, volcanique et déchirée, devait enfanter Napoléon, comme Sainte-Hélène devait l'ensevelir! »

Il partit, et quelques jours après il entra dans Alger.

Les Européens et les indigènes étaient accourus pour voir arriver le *Castor* et le second navire à vapeur qui lui servait de mouche.

Après avoir doublé le cap Matifoux, les deux bateaux ralentirent leur marche, et le prince put descendre avec son brillant état-major.

Les autorités d'Alger vinrent lui présenter leurs hommages et lui offrit un magnifique cheval arabe, bridé, sellé à la façon mauresque, tel qu'en montait le dey dans ses grands jours d'apparat. Il était couvert d'une housse de soie

brochée d'or et d'argent qui lui tombait sur les jarrets et qui aurait gêné la marche d'un coursier moins habitué que lui à de pareilles entrave.

Le duc d'Orléans s'élança dessus, et fit bientôt admirer à tous son élégance, ses bonnes manières, et la tournure martiale qu'il savait si bien se donner.

Le lendemain il voulut visiter la ville et les édifices publics; mais son premier mot fut « à l'hôpital. »

« Je me dois d'abord, dit-il, à ceux qui souffrent pour la cause du pays, allons leur porter des consolations et des espérances.

« Amis, dit-il encore aux convalescents, je vais à Mascara, vous y viendrez avec moi si vous m'aimez : je suis sûr que vous y viendrez. »

Mustapha-Pacha voulut recevoir l'hôte royal, et le prince accueillit avec courtoisie la proposition qui lui en fut faite.

« Quelle bicoque! dit-il en souriant, lorsqu'il arriva devant la demeure qu'on lui avait destinée.

— Entrez, monseigneur. »

Mustapha savait son monde. Il s'était modestement logé au rez-de-chaussée avec son harem,

et il avait cédé son premier étage au duc d'Orléans.

C'était un luxe vraiment oriental. Partout des tentures magnifiques, de moelleux tapis, des vases d'or pleins d'élégance, des meubles d'une extrême somptuosité, partout les marbres éclatants, les jets d'eau artificiels, les fleurs les plus exquises et les plus odorantes.

Le prince en était ébloui.

— Décidément, dit-il, je comprends qu'on vienne faire la guerre aux Arabes quand ils possèdent chez eux tant de choses précieuses. Mais heureusement les Français ne font pas la guerre pour de l'or.

Pendant le trajet de la Marine à son hôtel, on l'avait fait passer sous un arc-de-triomphe, et il avait trouvé là le brave général Lamoricière avec ses zouaves dont il avait admiré l'air belliqueux et le pittoresque du costume.

« Des cœurs nobles et patriotes, s'écria-t-il, battent sous ces burnous flottants. A la bonne heure, des frères qui se sont faits Arabes et qui nous gardent toujours leur fidélité. »

Dans une excursion qu'il fit le lendemain jusques au camp de Bouffarick, un dramatique incident arrêta le prince et lui donna l'occasion de

montrer à tous ses sentiments de justice et d'humanité.

Une jeune négresse, ne pouvant plus supporter les horribles traitemens que lui faisait souffrir son maître, s'était réfugiée, quelques jours avant l'arrivée de S. A. R., dans le camp français, d'où elle ne voulait plus sortir, suppliant nos soldats de la sauver des rigueurs du Maure à qui elle appartenait. Au moment où M. le duc d'Orléans entrait dans le camp, la jeune fille vint se jeter à ses genoux, et, d'un autre côté, arrivait le maître pour la réclamer comme sa propriété. La pauvre négresse avait l'air si malheureux, que le prince eut l'idée d'indemniser le Maure et de la rendre ainsi à la liberté, sans attenter à un droit de propriété reconnu dans le pays. Mais, une fois vendue, que deviendrait la négresse ? Le prince inspiré promit sur-le-champ une dot au nègre de bonne conduite et libre qui se présenterait pour l'épouser. Un maréchal des logis dans les spahis étant venu s'offrir, le prince l'agréa ; la dot fut donnée ; puis les deux noirs, s'en retournèrent heureux à Alger, où on les maria dans la grande mosquée.

Le moment du départ était venu. Le prince et le maréchal Clauzel se mirent en route pour

Oran par un temps superbe, et ils y arrivèrent le surlendemain.

Parmi les officiers appelés à l'honneur de combattre sous les yeux du prince, on remarquait surtout le colonel d Étang, et Yousouf; le même qui sous les murs de Bone s'était montré déjà notre fidèle allié.

« J'ai voulu que vous vinssiez auprès de moi, lui avait dit le prince en lui serrant la main, et c'est pour cela que je vous ai envoyé le *Crocodile*, un de mes plus rapides bateaux à vapeur; car je veux qu'Abdel-Kader vous voie à mes côtés.

— J'y ferai mon devoir », répondit Yousouf.

L'émir avait concentré toutes ses forces à Mascara. Pour y arriver, l'armée française avait livré quelques combats assez sanglants : le champ de bataille nous était toujours resté; mais ici, selon les prévisions, la rencontre devait être chaude.

N'oublions pas, avant l'affaire qui se prépare sans doute, de rappeler un épisode dont les officiers de l'expédition gardent le souvenir.

Impatient d'étudier le terrain devant lui, et de franchir, à cet effet, un rideau de bois assez touffu, le maréchal Clauzel marchait avec le duc

d'Orléans en avant de la colonne, précédés seulement de quelques tirailleurs qu'ils avaient presque rejoints, et suivis d'un peloton de chasseurs d'escorte de quarante à cinquante chevaux au plus.

Tout à coup ils découvrent le revers du rideau, et se trouvent à deux cents pas d'une masse énorme de cavaliers, dans laquelle vont donner les dix ou douze voltigeurs qui les précèdent. Un de ces mouvements d'élan qui nous ont valu tant de succès déjà, se manifeste aussitôt parmi les officiers d'état-major et d'ordonnance qui suivent le prince et le maréchal : mettre le sabre à la main, sans calculer le grand nombre des ennemis, enlever avec le brave capitaine Bernard les chasseurs d'escorte par le cri de : *En avant! en avant!* charger à fond, faire reculer les masses en désordre à plus de cinq cents mètres, leur tenir tête plus tard, en soutenant les chasseurs auxquels le capitaine ordonne de quitter le sabre pour la carabine et d'ouvrir un feu de tirailleurs... tout cela s'exécute avec la rapidité de l'éclair. Heureusement les Arabes, malgré leur immense supériorité en nombre, restent, pour la plupart, immobiles de stupeur devant l'intrépidité avec laquelle ils viennent

d'être chargés. Une partie seulement songe à tirer sur la petite troupe qui lui est opposée ; une compagne d'infanterie et deux obusiers, que le maréchal Clauzel fait avancer immédiatement, viennent dégager la cavalerie ; et les obuses qui éclatent au milieu des Arabes les repoussent et les dispersent dans le plus grand désordre.

Pendant cette journée, on vit plus d'une fois le duc d'Orléans, n'écoutant que son ardeur et son courage, se jeter au milieu de notre infanterie, l'exciter à son devoir et donner à nos jeunes soldats l'exemple du sang-froid et du dévoûment. C'est dans un de ces moments d'enthousiasme que le prince fut atteint d'une balle à la cuisse gauche, au-dessous du genou. La blessure fut heureusement peu profonde, et, quoique douloureuse, elle ne l'empêcha point de remonter à cheval et d suivre la marche de l'armée.

« Allons, allons, dit en cette occasion le duc d'Orléans, les balles des Arabes sont comme leurs coursiers, elles vont vite et ne manquent pas d'intelligence. »

Citons les dates :

Le 6 décembre 1835, l'armée française, le duc d'Orléans en tête, faisait son entrée triom-

phante à Mascara qu'Abdel-Kader avait quitté la veille.

Nous incendiâmes la ville. La mine acheva l'œuvre de destruction, et quand tout fut englouti dans la capitale de l'émir, nous retournâmes sur nos pas, emmenant avec nous les débris d'une population juive et mahométane que le feu avait épargnés.

XVI.

Mariage, Naissance et Baptême.

Nous avions beau vivre de sacrifices, et presque d'humiliations, il était impossible que les rois d'Europe, rois par le droit divin, vissent d'un œil tranquille un trône puissant né d'une secousse populaire.

Ils calculaient et disaient : « Puisque trois jours renversent un empire, il faut peu de temps pour la conquête des autres. Quand le peuple veut une chose, il la veut bien : quand sa main frappe, il y a brèche et les fauteuils dorés roulent en débris dans la poussière. »

Mais ils se disaient aussi : « Le peuple est in-

constant, son idole du matin il la renverse le soir. Ne tendons point une main amie à celui qui est devenu roi dans un orage : le flot en revenant sur ses pas le refoulera dans l'abîme. »

Les monarques ont aussi leur logique d'égoïsme comme celle de tout être puissant ; mais il arrive parfois qu'un enseignement nouveau leur est donné, que cet égoïsme dont ils faisaient parade, ils sont forcés de l'immoler à la raison d'état, la plus tyrannique de toutes.

Selon les plus timides, la France seule, et l'héritier du trône était mis en demeure de s'unir à une princesse qui nous donnât un allié.

Le prolétaire qui veut une femme frappe à la porte du voisin. Si on la lui ferme, il frappe à côté, puis il trouve.

La tactique des princes est absolument la même, mais les conséquences en sont bien plus graves. Chez eux point d'union ; seulement des alliances ; il ne suffit pas que la fiancée plaise au futur, il faut qu'elle plaise encore à l'oncle, au cousin, au neveu, à tout le monde. Le prince a l'air de se marier moins pour lui que pour les autres, et il est presque toujours le dernier que l'on consulte.

Dès qu'un héritier présomptif a jeté son regard

de convoitise vers un pays, le pays limitrophe est en convulsion. Il semble s'appauvrir de la richesse dont s'empare l'état voisin, et déjà il se prépare aux hostilités qui semblent le menacer.

Pitié humaine!...

Nous comptions bien des princes à marier, bien des princesses à marier. On avait trouvé pour deux, on devait trouver pour trois.

Heureusement, l'arithmétique des rois fut cette fois, d'accord avec la saine logique des peuples. Le choix du duc d'Orléans fut digne en tout de la grandeur du trône qui lui était réservé.

Le 30 mai 1837, ces paroles sacramentelles étaient prononcées par l'évêque de Meaux, sur la tête des deux fiancés :

« Très-haut et très-puissant prince Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri d'Orléans, duc d'Orléans, prince royal, déclarez-vous prendre en mariage très-haute et très-puissante princesse Hélène-Louise-Élisabeth, princesse de Mecklembourg-Schwerin ici présente? »

Son Altesse royale répondit :

« Oui, monsieur.

— Et vous, très-haute et très-puissante prin-

cesse Hélène-Louise-Élisabeth, princesse de Mecklembourg-Schwerin, déclarez-vous prendre en mariage, très-haut et très puissant prince Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri d'Orléans, prince royal, ici présent? »

Son Altesse royale répondit : « Oui, monsieur. »

La splendeur des fêtes fut immense, et malheureusement elles furent troublées par d'horribles catastrophes.

Un grand nombre de personnes furent étouffées au Champ-de-Mars, et le prince et la princesse, au désespoir de tant de misères, se conduisirent en cœurs vraiment généreux.

Madame d'Orléans, à la première nouvelle du désastre, s'écria :

« Comme aux fêtes de Louis XVI! Quel affreux présage! »

Et le lendemain, comme il devait y avoir bal à l'Hôtel-de-Ville, on vint demander les ordres du prince :

« Messieurs, répondit-il, ni la duchesse ni moi ne saurions prendre part à ces divertissements, alors que tant de familles sont dans le deuil à cause de nous. »

Deux enfants sont nés de cette union :

Le premier, Louis-Philippe-Albert, comte de Paris, né à Paris le 24 août 1838, et baptisé à Notre-Dame.

Le second, Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand, duc de Chartres, né à Paris le 9 novembre 1840, et baptisé à la chapelle royale de Neuilly.

Le Comte de Paris est aujourd'hui prince royal, héritier direct de la couronne de France.

D'ici à sa majorité, que de passions, que de combats et de turbulences !

L'avenir n'appartient qu'à Dieu.



XVII.

Les Portes-de-Fer.

Le climat dévorant de nos établissements africains ne devait pas faire grâce au prince qui était venu le braver pour donner à tous l'exemple du courage et de la persévérance. Une maladie cruelle arrêta le prince et fit trembler pour ses jours : le ciel de sa patrie lui fut ordonné ; il dit adieu à ses frères d'armes, il s'embarqua, et Paris le revit bientôt plein de force et de santé.

Mais il est de ces jeunes âmes impatientes qui craignent toujours de n'avoir pas assez fait quand il reste quelque chose à faire : le duc d'Orléans n'avait pas accompli sa tâche d'honneur. Il re-

gardait sa course à Mascara comme une escarmouche d'avant-garde, et il voulait des périls plus sérieux. Il est une seconde fois sur la route d'Alger.

Un nom terrible retentissait dans nos possessions : les *Portes-de-Fer* n'avaient jamais été franchies. Les franchir était une gloire : le prince royal se la réservait ; il l'obtint.

En route et à la tête d'une armée bouillante d'impatience, il fut frappé de l'aspect grandiose d'une plaine au milieu de laquelle se dressait un magnifique arc-de-triomphe. C'était le seul monument encore debout de quelque ville carthaginoise couchée sous le sol, avec le peuple qui l'avait bâtie.

« Voici qui nous appartiendra, dit-il avec enthousiasme ; je veux à mon retour qu'on démolisse cet arc-de-triomphe, que les assises en soient numérotées, qu'on le transporte à Paris, qu'on le fasse renaître, et que sur son fronton rajeuni on lise : « *L'armée d'Afrique à la France.* »

Les ennemis ne se montraient point ; mais un soleil de plomb écrasait nos troupes, et le prince, pour donner l'exemple, se soumettait au régime rigoureux du soldat.

Puisqu'on ne pouvait vaincre, il fallait enva-

hir l'espace, et bientôt on se trouva en présence de ce redoutable défilé qui, gardé avec vigilance, deviendrait un poste imprenable.

Ce sont des masses gigantesques de rocs calcaires d'une hauteur de trois cent cinquante mètres, planes, régulières et colorées de rouge à la cime, raboteuses sur les flancs et presque taillées à pic. On dirait que le simoun les a brûlées de son haleine, et qu'il s'irrite de n'être pas encore assez fort pour les renverser.

Ces énormes murailles sont échelonnées et zigzaguent dans leur position. Après la première, à la base de laquelle se trouve l'ouverture qu'on appelle porte, et qui est large de deux mètres et demi, on trouve la seconde, étroite et resserrée. Vous faites quelques pas à droite, et vous êtes en face de la troisième, au bout de laquelle le passage semble s'élargir, jusqu'à la quatrième qui est la dernière. Ici la vallée se développe et montre un paysage dont l'œil ne peut assez se rassasier. Vous descendez dans le lit du torrent coupé à angle droit, et vous pénétrez, après quelques évolutions dans ces passages si rudes à affronter que, des hauteurs qui la bordent, on pouvait fusiller nos troupes à bout portant sans qu'elles pussent user de représailles.

Le maréchal Valée commandait cette expédition qui avait pour but de franchir le Biban et de reconnaître la grande communication destinée à réunir Alger à Constantine.

Le 27 octobre 1839, la colonne expéditionnaire vint prendre position auprès de la rivière Salée qui coule dans les Portes-de-Fer. Le 28, un ordre du jour fit connaître que la division du duc d'Orléans passerait les Portes-de-Fer pour se porter sur Alger. Le 29, la colonne arriva à Beni-Mansour à dix heures du matin. L'armée avait hâte d'arriver en ce lieu; depuis deux jours le manque d'eau s'était vivement fait sentir, la seule rivière que l'on eût rencontrée étant salée. Les chevaux n'avaient pu boire depuis cinquante-deux heures. Jusqu'au 31, la marche de la colonne ne fut troublée par aucune circonstance fâcheuse.

Le 31, vers dix heures du matin, quelques coups de fusil furent tirés de l'intérieur d'une tribu sur l'extrême arrière-garde. Le duc d'Orléans s'étant porté rapidement vers le point attaqué, reconnut qu'une faible partie de la population avait pris part à cet acte d'hostilité : dès lors il donna l'ordre de continuer la marche. La division vint faire une grande halte sur la rive droite

de l'Ouâd-Beni-Djaad. Presque aussitôt quelques cavaliers arabes se montrèrent derrière l'arrière-garde formée par le 2e léger ; leur nombre augmenta peu à peu, et ils commencèrent, vers une heure, à tirer sur l'infanterie qui couvrait le convoi ; puis, au moment où la colonne se remettait en route, ils vinrent s'établir sur un mamelon qui dominait la plaine. Le duc d'Orléans ne voulut pas les laisser dans une position d'où ils pouvaient inquiéter le flanc droit de la colonne et il prescrivit au colonel Miltgen de gravir cette hauteur avec sa cavalerie, en tournant la gauche des Arabes pour les rejeter dans le ravin, en même temps qu'il ordonnait au colonel Changarnier d'appuyer ce mouvement avec deux compagnies d'élite du 2e léger. Les mouvements furent exécutés avec une grande rapidité sous les yeux du prince ; les Arabes furent culbutés, et peu d'instants après, la cavalerie reprit sa position dans la plaine, et appuya le mouvement de retraite que le prince royal fit exécuter à la compagnie de tirailleurs qui avait couvert le départ du convoi. Les Arabes, intimidés par quelques obus qu'on leur lança, s'arrêtèrent immédiatement, et la colonne, après deux heures de marche, vint s'établir entre l'Ouâd-Beni-

Djaad et l'Ouâd-Jeitaum, à peu de distance du confluent de ces deux rivières.

Le 1er novembre, la colonne pénétra dans les massifs de l'Atlas, qui touche au mont Ammal ; une arrière-garde, formée par le 17e léger, resta dans le camp de Benhini, pour donner le temps au convoi de gravir la pente difficile sur laquelle se développe la route. Le colonel Corbin ne tarda pas à être attaqué ; il se retira dans un ordre parfait, tandis que le duc d'Orléans faisait couronner par l'infanterie toutes les crêtes qui dominent la route. La cavalerie se tenait en mesure de le soutenir au besoin, et quelques obus furent tirés et s'arrêtèrent lorsque l'arrière-garde eut dépassé Aïn-Sultan, puis la colonne continua sa route sans accident. A quatre heures, elle passa l'Ouâd Kaddara, se mit en communication avec le corps commandé par le général Dampierre, et vint s'établir, à six heures du soir, sous le canon du camp de Fondouck.

Nos soldats, heureux du succès de l'entreprise, dépouillèrent de leur chevelure flétrie les têtes de quelques dattiers isolés, et une palme en fut solennellement offerte au prince royal.

« Je les garde, leur dit-il, comme un témoignage de votre admirable constance et de votre

amitié pour moi. Nous allons rentrer à Alger; si, en nous évitant, Abd-el-Kader nous arrache les moyens d'acquérir de la gloire, du moins avons-nous à nous féliciter de ne pas laisser un des nôtres au milieu de ces déserts. »

Après le succès de cette expédition, l'une des plus périlleuses de toutes celles qui avaient été entreprises, la France consacra la double justice que le prince avait reçue déjà de son général en chef; c'est-à-dire qu'il ne s'était pas moins montré bon soldat qu'habile stratégicien.

XVIII.

Col du Téniah.

Ici un combat, ici encore une victoire. Ici, le choc a été rude; l'attaque et la défense énergiques. C'était une affaire décisive, une affaire à mort. On eût dit que la conquête dépendait de l'issue de la bataille. Presque tout ce que l'Algérie compte de soldats valeureux, d'intrépides chefs, s'était donné rendez-vous à ce dangereux passage, où le prince royal surtout s'est montré grand par son admirable sang-froid.

N'anticipons pas sur les événements

Le col de Mouzaïa était, pour ainsi dire, le premier échelon à traverser pour arriver à cet

Atlas si bien fortifié par Abd-el-Kader et la nature.

Le prince royal avait voulu que son jeune frère d'Aumale fît sous lui ses premières armes.

« Tu auras de beaux exemples à suivre, lui dit-il, Lamoricière, Duvivier seront là : viens.

— Je ne faillirai pas à mon devoir, » avait répondu le jeune duc.

Et il tint parole.

Dans le bois de Kaseras, à la tête de vingt escadrons, lui, presque enfant, il attaqua les Arabes avec une intrépidité sans égale. Il les battit, leur tua beaucoup de monde, les dispersa, et ce coup d'essai du jeune prince fut un véritable coup de maître.

Son frère qui apprit au même instant l'action et le résultat, sentit son cœur s'épanouir de la joie la plus vive.

« La France a jugé, dit-il, peut-être il mourra comme moi dans la campagne qui s'ouvre; mais, ainsi que la mienne, sa mort sera digne d'un fils de France. »

En le revoyant, il lui serra la main et lui donna un ordre

« Dis qu'on l'exécute à l'instant même, ajouta-t-il ; j'attends. »

D'Aumale s'éloigna.

Une heure après, le prince royal, impatient de ne pas recevoir une réponse à son message, voulut savoir de son frère la cause de ce retard.

« Qu'il vienne, poursuivit-il, j'ai besoin de le voir... »

D'Aumale était absent.

L'inquiétude du général devenait à chaque moment plus vive.

« Mais où est-il donc ? s'écria le duc avec une impatience qu'il ne put maîtriser. Qu'on fouille de toutes parts. Les Arabes sont partout, et mon frère est une heureuse prise. »

D'aumale arriva, joyeux et haletant.

« D'où viens-tu ?

— De remplir mon devoir.

— Tu as expédié mes ordres ?

— Je les ai portés moi-même.

— Mais le péril était immense ?

— C'est pour cela. Si j'avais commandé moi, et que tu eusses obéi, qu'aurais-tu fait ?

— Ce que tu viens de faire.

— Je le savais parbleu bien.

— Frère, tu viens de conquérir tes épaulettes. »

Le plan arrêté par le prince royal, avait été communiqué aux généraux qui l'accompagnaient. Il fut approuvé.

Abd el-Kader avait retranché six mille hommes de ses meilleures troupes dans une douzaine de forts bâtis au sommet de l'Atlas, et d'où il fallait les débusquer.

Le duc d'Orléans distribua ses forces en trois parties : à gauche il plaça le général d'Houdetot, à droite le général Duvivier, au centre deux obusiers de montagne et deux compagnies de sapeurs, en arrière une réserve composée du 23e régiment. Le duc se plaça au milieu, tenant la tête des colonnes d'attaque.

L'action engagée, le général Duvivier et le colonel Lamoricière avec ses zouaves attaquèrent le défilé par la gauche ; le prince attaqua de front avec une brigade.

La lutte fut acharnée, on enleva chaque position à la baïonnette. Le canon d'Abd-el-Kader n'arrêta point nos troupes qui avaient juré de vaincre ou de mourir. On eût dit que ce devait être le dernier élan de cette guerre déjà si longue et si meurtrière.

Le prince royal franchit le premier le col, l'épée à la main.

Alors les deux autres colonnes, déjà maîtresses des redoutes élevées sur les hauteurs, descendirent dans le ravin et se réunirent à la brigade du prince.

C'était du délire, du fanatisme : Lamoricière était criblé. Selon l'expression pittoresque de M. Pasquier, médecin du duc d'Orléans, les vêtements de Lamoricière étaient une dentelle, et nulle balle ne l'avait touché.

Il s'avança vers le jeune général et lui présentant la main, il lui dit :

« Votre gloire est impérissable. J'avais pour vous la plus haute estime, aujourd'hui cette estime se change en admiration.

— Calmez-vous, lui dit froidement le prince, calmez-vous, chacun de nous vient de faire son devoir. »

Je voulais mourir, avait-il dit quelques instants auparavant à son docteur inquiet.

« Le programme qu'on m'avait fait était trop étroit, je valais mieux, et c'est pour cela que vous m'avez vu me débarrasser de mon burnous, montrer mes épaulettes, et attirer à moi les balles d'Abd-el-Kader. C'est pour cela aussi

que j'ai arraché le fourreau de mon schapska : il est rouge, et j'ai voulu que l'ennemi pût le voir.

— Cependant vous m'aviez été confié, général, répondit M. Pasquier, j'avais une haute responsabilité, c'est pour cela que je ne devais pas vous perdre de vue.

— J'avais mis ordre à mes affaires, et il n'y aurait point eu de querelle entre mes héritiers. »

Les Arabes avaient fui de toutes parts, abandonnant drapeaux, canons et citadelles.

L'étendard tricolore flottait au sommet de la montagne, et le jeune duc d'Aumale fut de moitié dans la gloire dont se couvrit son frère aîné.

Au plus fort de l'action, il avait donné son cheval à un officier blessé ; puis il avait continué d'escalader à pied la redoute, où il entra des premiers, le sabre au poing.

La prise du col de Téniah, est, sans contredit, le plus beau fait d'armes de nos soldats depuis la conquête d'Alger.

XIX.

Quénisset.

Il y avait foule sur les boulevarts, pour saluer le 17e régiment d'infanterie légère qui arrivait des cols de Mouzaia et de Téniah, ayant à sa tête son colonel, le duc d'Aumale.

Le général Darriule, entouré des officiers du 2e léger, récemment venu d'Afrique, attendait le jeune prince sur la place de la Bastille. Le duc d'Orléans était allé plus loin à la rencontre de son frère, et devait rentrer à ses côtés.

Soldats et officiers qui avaient fraternisé aux pieds de l'Atlas, fraternisaient encore aux pieds de la colonne de juillet.

Et le cortége se mit en marche.

On n'était point encore arrivé devant la maison fatale d'où Fieschi avait lancé son tonnerre ; on se trouvait juste en face de la rue de Charonne.

Un coup de pistolet, tiré presque à bout portant, retentit.....

Deux chevaux tombent.

Le duc d'Aumale fait halte, et la foule indignée arrête l'assassin Quénisset.

Les carabiniers de la première compagnie veulent s'élancer et faire justice.....

Le duc d'Orléans se précipite.

« L'arme au pied, s'écrie-t-il, et que nul ne bouge ! pas de sang français répandu ! »

Le prince est obéi ; et rejoignant son frère, il lui presse tendrement la main.

— Tu le vois, lui dit d'Aumale, on me compte déjà pour quelque chose.

— Peut-être étais-je la cible, répliqua le frère aîné. »

Nous ne devions point passer sous silence le court et triste épisode du 13 septembre 1841.



Lith. Gardon, rue de Seine, 17.

[illegible] S.A.R. le Duc d'Orléans

XX.

Calvaire.

Stabat Mater dolorosa.

« Pardon, monseigneur, je prends mon chapeau et je pars.

— Ce n'est pas nécessaire, général, je dis adieu au roi et je suis de retour dans une heure. Au revoir. »

Les chevaux sont lancés, on a franchi la place Louis XV, les Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe, on descend à droite dans le *Chemin de la Révolte* qui mène à Neuilly.

Les coursiers s'emportent, le postillon ne peut les maîtriser, le duc se lève, un choc a lieu, il

s'élance, il tombe, il est sur le pavé; la voiture s'arrête à quarante pas de là.

Un pauvre épicier se hâte et appelle à son aide; deux gendarmes arrivent, ils reconnaissent le prince, ils le prennent par les pieds, l'épicier le saisit par les épaules, et, chargés du précieux fardeau, ils entrent dans la boutique. En route, la tête s'incline et tombe.

« Il est mort, se dit tout bas l'homme accouru le premier à la catastrophe. »

Cependant, sa femme, madame Lecordier, a été témoin aussi de l'événement; elle monte à une soupente, elle en descend un matelas, on le jette dans l'arrière-boutique, on l'étend par terre en lui donnant pour oreiller les vieux débris d'un fauteuil. On y dépose doucement le prince et on envoie chercher du secours.

Le prince royal de France! L'héritier présomptif de la couronne! Une masure, une chétive et sale bicoque! Point de lit, un large poêle au milieu de la pièce enfumée, une niche de chiens, un portrait enluminé du roi, sans cadre, isolé, sur un mur sans tapisserie, des chaises...

Voilà cette chambre mortuaire où vont s'éteindre dans quelques instants de si riantes destinées.

Un docteur arrive, c'est M. Duval; il étudie le corps qui lui est confié, il visite cette tête à peine déchirée, mais si profondément brisée, cette main légèrement enflée, cette poitrine sans contusions, et il attend. Tout ce que la science peut donner d'espoir est invoqué. Son zèle est là, son zèle avec toutes ses inquiétudes, avec toute sa responsabilité, toutes ses angoisses...

Et le prince est immobile.

Le roi revenait de Neuilly. Il demande la cause de cet attroupement qui assiége une maison.

Son fils est tombé, on l'a transporté dans la chambre la plus voisine!

Le père est le fils sont en présence! L'un étendu sur un grabat, l'autre brisé déjà par un triste pressentiment.

De nouveaux ordres sont donnés, des médecins accourent, et l'on voit arriver d'un château royal une femme seule, haletante, qui ne voit personne, qui n'entend personne, qui ne cherche qu'un seul être au monde, qui entre et tombe à genoux.

C'était une reine, c'était la reine de France;

point reine en ce moment, mais seulement mère ou plutôt martyre.

Elle a vu, elle a deviné...; une mère, hélas! n'a de prescience que pour le malheur.

A leur tour viennent les princesses, elles tombent à genoux comme leur mère qui leur serre les mains et qui prie avec elles.

« Eh bien, docteur ?

— Espérons, mesdames, Dieu est grand !

— Qu'il soit miséricordieux ! »

La pauvre mère s'est dégagée de sa mantille; les pieds de son fils dépassaient la couche, elle les prend dans ses mains, elle les soutient, elle cherche à les rechauffer, et son amour s'épuise à raviver ce qui s'éteint.

Silence! Il a parlé! Quelques mots fiévreux, inarticulés, incompris, s'échappent de ses lèvres violacées :

« Qu'on ouvre les fenêtres, il y a ici trop de feu.

— Fermez les fenêtres, dit le roi qui a cru mieux comprendre les vœux de l'agonisant. Nous sommes trop ici, messieurs, dit-il encore à quelques officiers supérieurs, passez là dans ce bûcher, dans cette cour; la chambre est encombrée.

— C'est aussi mon désir, ajouta le docteur : moins de monde ; il respirera peut-être plus à l'aise. »

Et l'on s'éloigne.

Rien ! rien que du sang à la bouche du prince, du sang dans ses oreilles.

La reine ne voit que du sang, elle prie... et n'interrompt son oraison pieuse que pour s'assurer de l'arrêt fatal :

« Eh bien, docteur ?

— Espérons, madame. »

Des mouvements convulsifs se font sentir, la poitrine s'oppresse, la respiration est saccadée ; le trépas se promène au-dessus de ce corps sans force, de cette tête sans volonté, de ce cœur sans mouvement ; et la reine n'interroge plus...

Sa prière remonte encore vers le ciel : hélas ! hélas ! sa prière sera-t-elle entendue ?

Elle étudie le délire et l'agonie dans ces pieds que sa main ne quitte pas, mais qu'elle sent se glacer, se glacer degré par degré...

L'heure fatale arrive, et son fils n'aura pas un regard pour elle, n'aura pas une parole pour elle, n'aura pas un adieu pour elle.

« O mon Dieu ! à moi, dit-elle, ô Dieu clé-

ment, à moi un siècle de souffrances et que mon fils dise adieu à sa mère. »

Silence encore! un mouvement! le ciel a entendu peut-être...

C'est un râle étouffé par les sanglots des sœurs, par les sanglots de la mère.

Le roi, toujours debout, lève les yeux au ciel... Une faux est là, suspendue à l'angle du mur, qui domine son front; et tandis que la reine baise les pieds de son fils adoré, le symbole de la mort est enlevé.

Puis voilà qu'il se fait un instant de silence. La reine, la mère a redressé la tête. Elle ne regarde pas son fils, elle fixe ses yeux vitrifiés sur les yeux des docteurs. — Elle n'a plus de parole pour se faire entendre, mais son regard interroge encore.

Et le regard de cette reine, de cette mère n'obtient pas un regard de réponse. Elle entend le silence.....

Dieu a parlé.

. . . .

La mère des douleurs s'était levée, la croix dominait le Calvaire, le juge suprême avait étendu sa main, l'éternité venait de commencer pour un homme jeune et fort; et s'il y avait deuil

sur la terre pour un absent, il y avait joie au ciel pour un nouveau venu.

— Tout est prêt pour le départ, dit une voix tremblante, les voitures, le peuple et les soldats attendent au dehors les restes précieux.

— Point de voiture, répond le roi, un brancard, des bras amis, une couche funéraire et des larmes. »

On partit de la maison, l'on s'achemina silencieux, à pas lents vers la demeure royale, veuve de celui qui en était l'orgueil; et cette mère désolée à qui la religion seule donne des forces, accompagne, appuyée sur le bras du roi, entourée des princesses et de quelques hauts personnages, le froid cadavre d'un fils mort là, devant elle, sous ses yeux, sur un grabat dans une lente agonie!

XXI.

Funérailles.

Le jour était venu où, pour la dernière fois, le cœur du prince regretté devait parcourir sa capitale. Ce fut un jour de deuil et de prières : hélas ! ce fut aussi un jour de désappointement et de curiosité.

Un grand compositeur avait écrit une marche funèbre. La marche n'a pas été exécutée. Un magnifique requiem devait être chanté par tous les artistes de l'Académie royale de musique... Il ne l'a point été.

On n'a pas voulu des voix mondaines dans la basilique sainte, et l'on a eu raison; car les voix

répudiées auraient dû rester dans leurs rôles, et ne pas s'exposer à l'humiliation d'un refus qui, au surplus, ne saurait les outrager.

Mais quand vous craignez que vos temples ne restent vides, quand le talent de ces hommes et de ces femmes qui se fardent à la lumière des lustres, peut vous rapporter de quoi orner vos prie-Dieu, de quoi vous revêtir de riches chasubles, de quoi remplir vos troncs cadenassés, de quoi parfumer vos mondaines chapelles... Oh! alors, vous n'attendez pas qu'ils viennent s'offrir à vous, et discuter le prix de leur complaisance ou de leur sacrifice; non, non, vous allez à eux, et le front courbé, la bourse bien garnie, vous les suppliez de venir ajouter un reflet aux harmonies du temple que vous desservez...

Prêtres! prêtres! La charité est celle des vertus théologales qui est le plus agréable à Dieu.

Il y a eu sublimité de faste, il y a eu pompe impériale, richesses accumulées, tentures noires à assombrir une cité, draps d'or et de brocards à illuminer une province; et si l'on n'avait pas fait autant que pour Napoléon, le supplicié de Sainte-Hélène, peut-être on n'eût pas cru honorer assez dignement les restes du prince encore si jeune d'années, déjà si vieux de renommée.

Mais le deuil profond gravé dans toutes les âmes, était là aussi pour faire contraste à tant de somptuosité; les citoyens attendaient silencieux.

Le canon annonça l'entrée du char funèbre, et les fronts se découvrirent, et les yeux se mouillèrent de larmes.

Le cortége était religieux et militaire à la fois.

Paris tout entier assistait à la lugubre cérémonie ; on vous en a dit la pompe royale.

Les frères du prince suivaient les deux magnifiques chars. Du silence, du recueillement, des cœurs oppressés et l'éloge du prince royal, héritier présomptif de la couronne de France... C'est là une belle et touchante oraison funèbre.

Toutes les cloches sonnaient à grandes volées, le bourdon de la cathédrale en deuil envahissait les airs, le canon retentissait dans l'espace.....

Et le jeune soldat d'Anvers et de l'Algérie ne s'est point réveillé!

XXII.

Le Dedans.

On n'explique pas plus les inimitiés que les affections; elles germent sans avoir été semées, elles naissent sans qu'on les appelle, souvent même elles ne tardent pas à vous maîtriser et à vous envahir en dépit de votre volonté.

Si l'on a vu peu d'hommes ressentir pour le duc d'Orléans une antipathie marquée, on en a vu beaucoup qui se seraient dévoués pour lui jusqu'au martyre.

Par nature, il était bon, généreux, libéral; on ne l'a jamais vu refuser un service, encore moins une récompense méritée.

Le cri de la détresse arrivait jusqu'à son âme, de quelque part qu'il se fît entendre; et l'on ne saurait dire l'argent qu'il distribuait aux familles frappées par la misère et des échecs de fortune.

Le duc d'Orléans jugeait les arts par instinct et par goût plus encore que par étude; et dans toutes les occasions qui lui étaient offertes, il les encourageait comme doit faire un prince.

Il trouva, dans une de ses visites à l'atelier d'Ary Scheffer, deux esquisses très-belles.

« De qui est cela? demanda-t-il.

— D'un jeune homme à grandes espérances, mais trop pauvre pour continuer ses études.

— Je prends ces deux dessins, dites-lui qu'il vienne me voir. »

Le lendemain, l'élève descendit au pavillon Marsan et se fit annoncer.

« Ah! c'est vous, monsieur, qui faites des choses si remarquables?

— Vous avez bien de la bonté, monseigneur.

— Et vous, monsieur, bien du talent. Je vous offre deux mille francs de ces deux pages, apportez-m'en deux autres dans huit jours, et je vous en donne le même prix.

— Mais c'est trop...

— C'est trop peu, allez-vous dire? Quand je se-

rai plus riche, je serai plus généreux. Au revoir. »

Le duc d'Orléans roi eût été sans nul doute un roi guerrier, tout le prouve : sa vie hasardeuse en Afrique, lorsque tant d'affections le rattachaient au foyer, ses élans chevaleresques, ses jeux d'enfance, et la manière peu révérencieuse avec laquelle il parlait des nations qui, selon toutes prévisions, devaient essuyer ou allumer le premier feu des batteries.

La comparaison ne le blesserait point, car elle vient de lui :

« Chaque fois que j'endosse mon uniforme,
« disait-il, je sens battre plus vite mes artères ;
« je redeviens soldat une première fois encore,
« et je crois voir tomber sur ma tête une im-
« mense responsabilité. C'est pour cela que je
« me reprends si fréquemment à essayer mes
« costumes et que je me fais valet de chambre
« pour leur conserver tout leur lustre.

« Voyez un cheval, poursuivait-il avec viva-
« cité, il est calme, posé, la tête basse, le sabot
« immobile ; harnachez-le, sa crinière ondule,
« ses naseaux se gonflent, son poitrail bondit,
« ses yeux flamboient...... Il respire les ba-
« tailles ! »

— Cependant, général, lui dit en souriant un

officier supérieur, témoin de ses *évolutions* de costume, et qui connaissait le goût du prince,—vous savez le proverbe : l'habit ne fait pas le moine.

— Non, mais il le pare ; et, à mon avis, la fable de l'*Ane couvert de la peau du Lion* n'a pas le sens commun. L'animal aux longues oreilles devait ruer sous l'enveloppe du monarque des forêts. »

Lorsque le prince voyait à la cour ou à la ville un homme aux allures athlétiques, il s'arrêtait pour l'envisager d'un regard d'envie. Il lui semblait que la vigueur dût entraîner le courage, et il ne voulait point qu'on lui rappelât les Turenne, les Catinat, les Fabert, et tant d'autres puissants d'énergie, si frêles en apparence.

« Au reste, ajoutait-il, je crois que la bravoure « double les forces de l'homme. La peur énerve, « l'intrépidité est la sève des muscles. »

S'il aimait à interroger, il paraissait ennuyé qu'on l'interrogeât ; non par une dignité mal entendue, mais parce qu'il craignait d'être mis en défaut ou pris au dépourvu.

« En général, disait-il non sans quelque rai- « son, dès que vous avez quitté votre collége, « celui qui vient vous questionner ne le fait « guère pour apprendre, mais pour prouver « qu'il sait ; car il vous combat si vous n'entrez

« pas dans ses vues. Alors vous comprenez, l'in-
« terrogateur se fait pédagogue, et je ne veux
« pas qu'on me ramène sur les bancs de l'é-
« cole. »

« Avoir tort avec modestie, répétait-il encore,
« est plus beau, plus méritoire que d'avoir trop
« impérieusement raison. L'orgueil dans le suc-
« cès vous en rend presque indigne. »

Toute régularité trop algébrique était à ses yeux un signe certain d'une intelligence rétrécie :

« Il y a, selon moi, bien souvent moins d'har-
« monie dans l'ordre que dans le désordre. Ce
« n'est que pour mes vêtements militaires que
« je veux des places réservées, et je me mets en
« colère quand je ne trouve pas sous ma main et
« les yeux fermés mon habit ou mon sabre, là où
« je les ai placés la veille. Il me serait lourd de
« voir marcher deux nuits de suite les étoiles au
« firmament ; et les amoureux qui les contem-
« plent à travers leurs soupirs, sont des fous et
« des niais à la fois. »

Dans les circonstances ordinaires de la vie, peut-être n'eût-il été qu'un homme ordinaire ; mais dans les jours solennels, il se plaçait toujours à la hauteur de la position, et chaque ba-

taille eût été pour lui un nouveau baptême de héros. Appelé à de grandes destinées, il tenait à justifier le choix que le ciel avait fait de lui, et il proclamait avec fermeté que dans toutes les occasions, le chef d'un état devait l'exemple.

Le duc d'Orléans aimait sa mère avec une fervente tendresse, il aimait son père avec un respectueux dévouement, ses frères comme des amis réservés aux mêmes périls.

On lui a bien rarement signalé une qualité précieuse de quelque grande dame, sans qu'il ait ajouté : « C'est comme mon Hélène. »

Son amour pour la princesse était devenu, depuis la paternité, un culte, une adoration. Quant à ses fils, qu'il appelait ses bons petits anges, leurs douces caresses lui allaient loin à l'âme ; et il leur racontait mille folies, mille détails de mêlées, comme s'il n'y avait pas de quoi étourdir leur jeune intelligence.

Tout ce qui reluit plaît aux enfants. Or, il arrivait parfois que le comte de Paris repoussait doucement son père, lorsque celui-ci voulait l'embrasser sous le frac bourgeois. Alors le duc d'Orléans se hâtait de passer un uniforme, et le comte de s'écrier :

« Je t'aime mieux comme ça, tu es plus beau.

Quand je serai grand, j'aurai aussi un grand sabre et je tuerai mes ennemis. »

Entre nous, c'était se montrer déjà bien oublieux de la magnifique épée dont lui avait fait cadeau sa bonne ville.

« Mon fils, lui répondait le duc d'Orléans, tu as reçu un glaive des mains de ton pays, et ce glaive doit être un instrument de clémence bien plus que de justice. »

— Je ne connais pas de bouche plus éloquente que son silence, disait une dame de beaucoup d'esprit. Ecouter, pour lui c'était répondre ; et il avait cela de bienveillant qu'il n'interrompait jamais, à moins que ce ne fût pour arrêter au passage un éloge trop direct de ses heureuses qualités. »

« J'aime mieux une demande qu'une prière, répondit un jour le duc d'Orléans à un solliciteur trop humble, la dignité dans le malheur prouve qu'on ne le méritait pas. »

On lui demandait lequel de ses frères il affectionnait le mieux :

« Celui qui est le plus loin de moi, répondit-il ; car j'ai plus hâte de le revoir, et entre amis il y a peu d'absence sans alarmes. »

Il dit une autre fois :

« Le frère que j'aime le plus c'est Montpensier : il est le plus jeune de nous tous, et il a le plus à souffrir. »

— Pourquoi achetez-vous tant de mauvais tableaux, lui demandait-on encore ?

— Afin que celui qui me les vend puisse avoir les ressources suffisantes pour en faire plus tard de meilleurs. »

Qui n'a vu le duc d'Orléans que chez lui ou à la tête d'une manœuvre de parade, ne le connaît pas encore. Celui qui l'a vu debout sous les brandons incendiés de l'émeute ou sur les mille volcans d'un champ de bataille, comprendra seul ce qui habitait de vertus guerrières au fond de cette poitrine si jeune encore et déjà si chère aux soldats.

Napoléon en eût fait un de ses aides-de-camp, l'aide-de-camp eût été bientôt général, et le général, au train dont on marchait alors, n'eût pas tardé à conquérir le bâton de maréchal de France.

XXIII.

Le Dehors.

Nous ne connaissons le duc d'Orléans, que par ses œuvres et les paroles dont elles étaient presque toujours le reflet fidèle. Pour achever son portrait physique et moral, nous avons dû écouter sous les murs, et nous avons heurté à tous les camps afin d'asseoir fermement notre pensée. On nous a retracé les silhouettes extérieures, et nous avons tenu le pinceau, on nous a glissé de çà et de là les traits caractéristiques, et nous avons couvert la toile.

Il était d'une haute taille, beau, bien fait, pincé, coquet, un peu moins cependant depuis quelques années.

Sa démarche avait quelque chose de prompt,

de franc, de libre, qu'on pouvait prendre tout d'abord pour de la fatuité, pour de la jactance; mais qui se transformait dès qu'on l'avait entendu parler.

Dans la colère néanmoins, sa voix était mutine, ses mouvements saccadés. Alors, il ne mettait aucun frein à l'intempérance de son langage et de ses agitations.

Quelques instants après, il était honteux de ses emportements, il revenait aisément au calme et à la bienveillance.

Dans la vie intime, il ne détestait pas un juron de loin en loin; mais aussitôt que l'étiquette était en jeu, sa phrase avait une distinction toute particulière, et il se plaisait beaucoup à varier le tour de ses périodes.

Même dans leur expression normale, ses gestes étaient un peu trop fréquents. Il piétinait presque toujours dans la discussion, et il était aisé de voir qu'il ne voulait céder le pas qu'après une persuasion complète.

Vous savez sa passion pour les chevaux et les plaisirs bruyants. Au milieu de ces jeux-là, il se trouvait absolument à son aise; et s'il était bon tireur, il était de première force dans l'art de l'équitation. Nous lui reprocherons pourtant ses

façons anglaises, qui sont, comme on le sait, infiniment moins gracieuses que celles de nos bons écuyers.

Il excellait dans tous les jeux gymnastiques, et de là, cette habitude d'oserie qu'il portait dans ses habitudes les plus tièdes et les plus réfléchies. L'on eût dit, à l'étudier avec attention, un jeune homme se faisant violence pour ne pas danser un galop.

Par un contraste bizarre, il rougissait aisément, surtout alors qu'il se voyait l'objet de l'attention générale, et il ne redoutait rien tant que les conversations secrètes de deux observateurs féminins, paraissant s'occuper de lui :

« Dieu ! s'écriait-il un jour dans un mouvement de dépit qu'il ne put maîtriser, Dieu ! que les muettes sont bavardes ! »

Toute allocution flatteuse le contrariait, surtout si elle lui était lancée en public. Tout compliment de jeune demoiselle un peu risqueuse, lui donnait une vanité qui l'a poussé plus d'une fois à des imprudences.

Lorsqu'il était fort jeune encore, il ne se montrait pas mécontent que l'on connût certains de ses galants triomphes ; mais cœur droit et loyal avant tout, ce n'est pas lui qui les eût divulgués.

La toilette et l'élégance étaient dans ses goûts de prédilection, et on lui a entendu dire que la propreté des habits était un indice de la pureté de l'âme.

« Je ne voudrais de bagues et de diamants, disait-il, que sur les vilaines mains. Les bijoux sont d'utiles passeports, c'est vrai ; mais les doigts fins et délicats sont si bienvenus partout ! Vraiment, c'est folie à eux de ternir leur velouté au contact de l'or et des pierreries. »

La toilette du duc était si coquettement harmoniée, que le regard le plus sévère n'y trouvait rien à reprendre ; peut-être même aurait-on désiré moins d'ordre, moins de luisant, moins de luxe, moins de perfection. On craignait qu'il n'y eût pour tout cela, des études et des soins qui sembleraient accuser un peu de frivolité. On se plaisait dans les salons du prince, à chercher sur son costume une irrégularité quelconque, et l'on s'épuisait vainement à cet examen.

« Eh bien, ce que vous admirez tant, dit un jour Mme de R..., à plusieurs jeunes personnes groupées autour d'elle, moi je le blâme. On serait bien aise de passer parfois la main dans ses cheveux, et cela vous est interdit dans la crainte d'en déranger l'architecture. »

Le mot courut vite dans les salons, et Mme de R... se pinça les lèvres pour se punir de sa vivacité.

Le duc d'Orléans fumait beaucoup. Bien des dames haut placées, adoptèrent la cigarette, et s'y façonnèrent aisément. Courtisanerie est du genre féminin.

« Si le prince voulait poser devant moi, disait un jour au pavillon Marsan Mme de G..., je le peindrais à cheval, courant au front des soldats qu'il passerait en revue.

— Et moi, accoudé sur un guéridon, répliqua Mme de C...

— Il y a tant d'animation dans ses jeux militaires !

— Il y a tant de calme et de suavité dans ses pensées !

— J'aime mieux la tête qui s'enflamme.

— Et moi, celle qui réfléchit. »

Il marcha un jour, en dansant, sur le pied de Mme D..., à laquelle il avait adressé autrefois de fervents hommages :

« Ah ! pardon, madame.

— De quoi, monseigneur ?

— Je dois vous avoir fait mal.

— Je n'ai rien senti ; vous êtes si léger ! » dit

la dame en tenant ses yeux attachés sur le prince.

Son Altesse devint pourpre.

Le prince caressait souvent son menton, non point par fatuité, mais par distraction, et la barbe qu'il gardait depuis quelque temps, lui allait à merveille en corrigeant ce que son teint et ses lignes avaient de trop efféminé.

Son front large et blanc, décélait la résolution et la supériorité.

Quant à son regard, il était fascinateur. Il ne voyait pas seulement, il interrogeait, il fouillait, on l'eût dit écoutant la pensée de celui ou de celle sur qui s'arrêtait sa prunelle bleue. Son œil était une puissance, plus encore peut-être que sa parole... Vous voyez qu'il avait quelque chose de Napoléon.

XXIV.

Fatalité.

Fatalité !... On ferait bien des volumes avec ce mot. Ces quatre syllabes sont à elles seules toute une bibliothèque.

Fatalité !.. hasard, destinée, immensité, cahos, Dieu...

Définissez.

« Venez-vous, général ?

— Une minute, monseigneur, rien que le temps d'aller chercher mon chapeau ?

— Ne vous dérangez pas, je pars seul. »

Si le général avait eu son chapeau sur sa tête, la tête du prince ne se fût pas brisée.

— Qui vous l'a dit ?

Si le prince n'avait pas ordonné la vitesse à ses chevaux, il n'eût pas été martyr de leur fougue.

Si le prince ne s'était pas levé pour parler à son cocher, il ne serait pas tombé, il ne serait pas mort.

— Qui vous l'a dit?

Si....

Taisez-vous, nul ne sait ce qui serait à la place d'une chose, si cette chose n'existait pas.

Cela est, donc cela devait être; cela fut, donc il est impossible que cela ne fût pas.

Garantissez votre maison de la foudre, élevez sur son faîte la flèche et le conducteur de Franklin... Demain l'opération sera terminée, mais aujourd'hui le tonnerre éclate et votre demeure est un brasier d'incendie.

— Oh ! si mon paratonnerre avait été dressé la veille !...

Vœu stérile, puisque cela ne devait pas être et que le feu devait porter ses dévastations.

Aux soupers du baron d'Olbach, deux avocats se levaient après dessert, et quand l'un venait de prouver qu'il y avait un Dieu, c'était à son adversaire de prouver qu'il n'y en avait pas. Les rôles changeaient la veille comme le lendemain.

Un petit abbé devait un jour répondre à d'Alembert qui avait *démontré* d'une manière admirable qu'il n'y a point de Dieu.

« Je suis entré hier dans une maison de jeu, répondit l'abbé, j'ai pris un cornet, j'ai agité les dés, et j'ai fait rafle de six.

— Quel hasard ! s'est-on écrié autour de moi.

— J'ai tiré une seconde fois... Encore rafle de six.

Et chacun de dire : C'est merveille !

— Au troisième coup, encore rafle de six.

— Miracle !

Toujours rafle de six... On a visité les dés... ils étaient pipés.

— Où voulez-vous en venir, monsieur l'orateur ?

— A ceci, poursuivit-il avec enthousiasme : voyez les cieux, étudiez leur harmonie, la marche régulière de chacun de ces mondes et de ces astres qui tourbillonnent dans l'espace, et dites-moi si les cieux ne sont pas pipés. Ils le sont, messieurs, et nulle main d'homme ne pouvant arriver jusque-là, les cieux sont pipés par un Être au-dessus des hommes; cet Être, c'est Dieu. »

Les choses qui sont, existent parce qu'elles doivent exister; et Dieu si puissant s'est néan-

moins retiré une puissance, celle d'empêcher ce qui a été d'avoir été.

C'est qu'alors il y aurait mensonge, et que Dieu est toute vérité.

Pourquoi cette chose et pas une autre? Là est une limite que l'homme ne saurait franchir.

Ce que vous appelez fatalité, c'est donc dans l'ordre des choses qui devaient avoir lieu, qui étaient précisées depuis le commencement des âges.

Prières, larmes, désespoirs ne peuvent rien sur ce qui est, de même que sur ce qui a été un miracle n'a pas plus de puissance. Car si ce que vous appelez miracle est, c'est que la chose ne devait pas être.

Inclinons-nous et laissons marcher les événements et les siècles, sans épuiser nos forces à nous débattre contre l'impossible : ce qui doit advenir adviendra.

Si vous montez sur les tours de Notre-Dame et que vous vous élanciez, vous vous tuerez.

— Mais si je vis?

— C'est que vous n'étiez pas destiné à vous précipiter des sommets de Notre-Dame.

— Si le Prince royal, héritier de la couronne de France, n'était pas parti...

— Il devait partir, la parole de Dieu avait été dite.

— Mais Dieu, comme les hommes, a-t-il ses fantaisies ?

— Peut-être. Il se plaît à l'étonnement de tous, il nous inquiète par des *hasards* si singuliers, si étranges, qu'on ne peut s'empêcher de supposer, de croire même que ces hasards ne sont que des avertissements. Mais, tenez-vous cela pour bien dit, n'essayez pas de vous mettre en garde contre eux, vous seriez vaincus à la lutte.

Faits, rapport, similitude, coïncidence, tout sera, parce qu'il n'était pas possible qu'il en fût autrement :

Le duc d'Orléans est mort, donc il devait mourir.

Il est mort d'une chute de voiture, donc il devait mourir d'une chute.

Le ciel avait arrêté qu'il en serait ainsi, le ciel ne peut pas se démentir.

Ce qui est existe, parce que cela existe.

— Comment appelez-vous cette philosophie ?

— Celle de la résignation. »

Aguado, un des princes de la finance, échange sa loge à l'Opéra contre celle du prince... L'un meurt dans une échoppe presque étouffé dans sa voiture : vous savez la mort de l'autre.

Dreux et Deuil étaient les deux mots d'ordre et de ralliement donnés par le roi à l'état-major de la place, la veille de la terrible catastrophe.

Le poteau de la route, devant lequel est tombé le duc d'Orléans porte le n° 13.

C'est un 13 que l'on a tiré sur le duc d'Aumale.

C'est un 13 que l'on a frappé le duc de Berry.

C'est un 13 que Cromwell est mort.

C'est un 13 qu'a été décapitée Catherine Howard.

C'est un 13 que Zénon, empereur d'Orient, enterré vif, est mort de rage dans son tombeau.

C'est un 13 que l'empereur Titus est mort, plongé dans un bassin de neige par son frère pendant un accès de fièvre.

C'est un 13 que le jeune roi Philippe, fils de Louis-le-Gros, est mort d'une chute de cheval.

C'est un 13 que Duguesclin est tué au siége de Château-Randon.

C'est un 13 qu'est mort Michel Montaigne.

Louis, prince de Condé, le chancelier de l'Hôpital, Philippe II fils de Charles-Quint, Barnevelt, le duc de Rohan, quarante mille Anglais en Irlande, dix membres du parlement anglais, La Fontaine, Bourdaloue, Boileau, le jeune Calas, M. de Vergennes, ministre de Louis XVI, Marat, le pape Nicolas Ier, l'empereur Claude,

l'abbé Suger, Emmanuel roi de Portugal, etc., sont morts un 13.

Pendant une période de près de deux siècles, depuis Louis XIV, aucune succession régulière au trône de France n'a eu lieu, aucun fils de roi ni aucun aîné n'a porté la couronne royale.

Louis XIV fut fils de Louis XIII, né d'Anne d'Autriche après vingt-trois ans de stérilité de cette reine; Louis XV ne fut pas fils de Louis XIV (il était l'arrière-petit-fils de ce grand roi; son fils unique, le duc de Bourgogne, son petit-fils et l'aîné de celui-ci furent enlevés rapidement). Louis XVI ne fut pas fils de Louis XV (il était le second fils de Louis, dauphin de France, lequel était fils de Louis XV. Le dauphin et son fils aîné, le duc de Bourgogne, avaient précédé le roi Louis XV dans la tombe).

Louis XVII ne figure que nominalement dans la série des rois. Fils de l'infortuné Louis XVI, le royal enfant survécut peu de temps à son père; il mourut prisonnier au Temple sans avoir eu le sceptre en main; encore n'était-il que le second fils du roi : le dauphin était mort avant le roi. Louis XVIII n'était pas fils de roi, son père était

le dauphin fils de Louis XV. Charles X, qui régna après lui, n'était aussi que frère de roi (de Louis XVI et de Louis XVIII). Il eut un fils qui ne monta pas sur le trône : son petit-fils lui aurait succédé s'il avait conservé la royauté. Louis-Philippe lui succéda après la révolution, il n'est pas fils de roi. Son aîné, l'héritier présomptif du trône, est ravi à la France.

Enfin, pour clore ce chapitre des *Fatalités* que nous pourrions faire immense, nous citons :

Un duc d'Orléans est mort déjà comme celui-ci, en tombant sur son talon et en se brisant l'épine dorsale.

Ferdinand-Philippe d'Orléans est mort un 13, au mois de juillet, presque le jour où le duc de Bordeaux s'est brisé la jambe.

Ferdinand-Philippe d'Orléans est mort à la même époque et de la même mort que la monarchie déchue :

En juillet.....

Sur un pavé!.....

XXV.

Epilogue.

Et maintenant une Régence.

Une Régence, c'est-à-dire une époque de luttes ardentes, de querelles, de choc et de réaction. Une Régence, c'est-à-dire un volcan irrité prêt à vomir sa lave, et soulevant les passions comme il fait du bitume qui bout dans ses flancs.

Une Régence avec tout son cortége de haines, d'hypocrisies, d'usurpations; période fatale à presque tous les empires, source vivace de proscriptions, d'autant plus difficile à vaincre que sa puissance éclatera plus tard, et que le sol qu'elle féconde n'est pour elle qu'un sanglant

marche-pied d'où elle atteint et frappe tous ceux qui lui ont résisté.

Voyez : il était plein de force, de vie et de pensées. C'était par lui que se taisaient les vanités et les ambitions. La mort arrive, le roi est encore sur le trône, et déjà se forment les camps, déjà se menacent les partis. La question de la Régence remet tout en question : le passé qui ne nous appartient plus, le présent qui a besoin d'énergie, et l'avenir qui se voile...

Méditez.

Les princes, n'en doutez pas, sont plus estimés par le choix des hommes dont ils s'entourent que par ce qu'ils valent eux-mêmes. et ce n'est pas avec le nom sinistre qui pèse sur la France, qui a trahi la France, qui a vendu la France à Gand, qui la vend à Paris, que peuvent se rassurer nos destinées. Quiconque nous parle au nom de l'étranger est notre adversaire, quiconque revient avec l'étranger est notre ennemi. Si nous voulons la paix, nous devons la demander l'épée à la main, et la guerre n'est jamais un fléau pour les peuples alors qu'elle a pour but la conquête de leurs droits.

A l'homme qui a voulu nous imposer ses lâches croyances, ou ses hontes ou ses bassesses, mépris et flétrissure !

A l'homme qui aurait pu faire grandes et glorieuses les destinées de notre belle patrie, infamie et réprobation !

A l'homme qui a courbé notre nationalité en face des nations rivales, oubli si nous sommes généreux; jugement et condamnation, si nous sommes justes!

Il nous fallait à nous, fils de cette France adorée, le prix de nos victoires : paix au dedans, honneur et respect au dehors. Il nous fallait ce que voulait le prince dont nous venons d'écrire la vie. Car il l'a dit aussi lui : « Le roi a sa mis- « sion, moi j'aurai la mienne ; » comme il a dit dans une autre occasion : « J'aime mieux tomber « sur les bords du Rhin, que dans le ruisseau. »

Mais tout ce que nous avons perdu, nous saurons le reprendre un jour, parce qu'un jour la voix puissante du pays se fera entendre...

N'en doutons pas, le prince objet de nos douleurs, eût tenu demain toutes les promesses prophétisées par sa belle conduite d'hier.

Qui le remplacera ?

Une femme jeune et forte, une femme noble et malheureuse, Française par ses sentiments et une alliance, une épouse, une mère : ne sont-ce pas là des titres assez sacrés pour que cette en-

fance aux larges destinées soit abritée sous son aile.

Une mère ! Les lois ne devraient jamais faire mentir la nature : une mère est la première puissance du monde !

FIN.

TABLE.

Jules Chapelle et Cie, rue des Grands-Augustins, 5 Paris

ŒUVRES
DE
LORD BYRON

traduites en vers français

PAR M. ORBY HUNTER.

Prix de chaque vol., 7 fr. 50 c.

Nous annonçons aujourd'hui un livre du plus haut intérêt pour les admirateurs, et ils sont nombreux, de l'un des plus grands poëtes du monde. Il y a en littérature un point sur lequel tous semblent à peu près d'accord, c'est qu'il est impossible de traduire lord Byron en vers français. Deux des plus grands écrivains de nos jours, pour ne citer que ceux-là, M. de Lamartine et M. Casimir Delavigne, ont essayé à plusieurs reprises de lutter avec ce rude adversaire, et bien que l'on doive reconnaître que leurs efforts ont été souvent heureux, ils ont trouvé sans doute la tâche trop ardue, car ils se sont toujours arrêtés au bout de peu de temps. C'est qu'il y a en effet dans lord Byron une originalité puissante autant que capricieuse, dont les écarts soudains désarçonneront toujours un traducteur ordinaire. Les récentes tentatives de M. Amédée Pichot et de M. Benjamin Laroche, qui se sont modestement bornés à une version en prose, ont encore répandu et confirmé cette opinion dans le public, qu'il est un grand nombre de passages dans lord Byron que l'art doit renoncer à rendre, ainsi que l'ont fait les interprètes du Faust allemand. Une pareille prétention devrait s'appuyer sur des fondements solides; nul ne conteste l'excessive difficulté de l'entreprise, mais nul aussi n'a démontré qu'elle fût impossible. Or, voici aujourd'hui un écrivain, un Anglais distingué, possédant à fond tous les mystères de notre langue, et initié par une étude longue et passionnée à toutes les pensées de lord Byron, qui entreprend de nous donner enfin cette version tant désirée, et dans ce noble langage poétique sans lequel un poëme perd toujours de sa grâce, de sa puissance et de sa couleur. Certes, la tentative est hardie, et pourtant nous avons la certitude qu'elle sera suivie du succès. Le goût des choses sérieuses et des études

ardues est trop général aujourd'hui pour qu'un pareil essai reste sans encouragements. Nous donnons d'abord Manfred, cette création puissante où se peignent si douloureusement les anxiétés d'une âme en proie au doute et au désespoir ; cet admirable poëme du Corsaire, auquel la peinture et la statuaire modernes sont aussi redevables que la poésie; Beppo, cette satire fantasque, ingénieuse, amère, et dans laquelle l'esprit mobile et impressionnable du grand poëte anglais, se décèle si bien.

Dans les autres volumes qui ont paru récemment, nous avons donné Marino Faliero, le Siége de Corinthe, la Fiancée d'Abydos, le Giaour, Parisina, Don Juan, et Caïn, ce poëme qu'un des meilleurs juges en pareille matière a déclaré intraduisible; nos lecteurs seront à même alors de juger du peu de solidité de l'opinion qui veut que lord Byron soit plus intraduisible en vers que Virgile, Shakspeare ou Milton, et l'on nous rendra la justice de dire que cette fois-ci du moins le proverbe italien, *traduttore, traditore*, en a menti.

L'ouvrage formera 7 volumes environ.

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins,

LE

CHEMIN DE TRAVERSE

PAR M. JULES JANIN.

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

Un magnifique vol. in-8° : 5 fr.

Le *Chemin de Traverse* est un de ces livres qui ont réussi par le style plus encore que par l'invention et l'intérêt du récit. C'est un livre écrit en toute liberté d'esprit, dans les belles années, par les plus beaux jours de printemps et de soleil. Déjà six éditions de ce roman, d'un but si moral, avaient été faites avant la nôtre ; chacune de ces éditions avait été revue et corrigée avec toute la sévérité dont le critique s'est fait un devoir pour lui-même et pour les autres ; eh bien, le lecteur le plus inattentif trouvera, dans notre édition, un travail inattendu et tout nouveau. — Ce livre a été lu et relu avec un soin infini, merveilleux ; pas un détail n'a échappé à cette attention vigilante, souvent cruelle. Cette phrase élégante a pris toute son ampleur sans rien perdre de sa vivacité et de son charme. Grâce à ces utiles et admirables corrections, les deux volumes du *Chemin de Traverse*, réduits en un seul volume, tiendront leur place, non-seulement dans la bibliothèque des romans, à laquelle ce livre est acquis depuis six ans, mais encore dans toute bibliothèque ouverte aux livres écrits en toute conscience par un des plus habiles écrivains de ce temps-ci.

NOTA. Ces ouvrages sont imprimés sur papier vélin par Lacrampe et Comp.

Paris — Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Augustins.

LES

ÉPIGRAMMES DE MARTIAL

traduites en vers français

PAR M. CONSTANT DUBOS,

professeur émérite de rhétorique au collège royal de Louis-le-Grand

PRÉCÉDÉES

D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE MARTIAL,

PAR M. JULES JANIN.

Un fort volume in-8° : 7 fr. 50 c.

Ceci est, pour ainsi dire, le *Martial* des honnêtes gens. Le traducteur, ou, si vous aimez mieux, le poëte qui s'est attaqué de prime abord à ce rude jouteur de toutes les élégances, de toutes les méchancetés, et aussi de toutes les médisances romaines, est un ancien et habile professeur de l'Université de Paris, M. Constant Dubos. Il était impossible de réunir d'une façon plus complète les deux qualités dont se composent les bonnes traductions, à savoir, une profonde et savante intelligence du texte, une habile et leste façon de conduire la langue française à travers tous les détours de cette belle et savante langue latine, si rebelle quand on ne sait pas la dompter d'une main ferme.

Ce travail de M. Constant Dubos est, en effet, un admirable travail, où toutes les câlineries, toutes les colères, tout l'atticisme, et quelquefois toutes les trivialités des deux langues latine et française, sont mis en œuvre avec un rare bonheur, une habileté infinie. Voici pour la

traduction de M. Constant Dubos. Quant à Martial, c'est un de ces poëtes à qui rien ne manque pour être populaire, sinon une traduction qui en soit le reflet fidèle. La vie de la Rome impériale, les histoires amoureuses, les monuments, les mœurs, les femmes galantes, les parvenus, les esclaves, la ville et la cour, les lectures, le Cirque, les affranchis, les temples, les bibliothèques, les portiques, les bains, la campagne, le Sénat, le Tibre et le Champ-de-Mars, l'ordre équestre et le peuple, les courtisanes et les matrones, Martial vous dit cela tout à la fois; il raconte toutes les rumeurs, il prend au vol tous les petits événements, tous les petits ridicules de la vie de chaque jour. Il est leste, fin, malin, railleur, amoureux, bon compagnon, bon convive, quelquefois insolent jusqu'à l'obscénité, grand écrivain toujours. *Pura impuritas*, disait un Père de l'Eglise, et ce Père de l'Église avait raison.

Le livre de M. Constant Dubos, destiné à reproduire toutes les merveilles infinies de ce grand style, de ce rare esprit, de cette gaieté incisive, marquera sa place parmi toutes les traductions de cet incroyable poëte Martial, qui avait si grand besoin d'un pareil commentateur.

HENRI II

Duc de Montmorency

PAR M. LE MARQUIS DE PASTORET,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

auteur de : le Duc de Guise à Naples, Raoul de Pellvé, Erard du Châtelet, Claire Catalanzi, etc.

2 volumes in-8. Prix, 15 fr.

Jules Chapelle et Ce, rue des Grands-Augustins, 5 Paris.

HISTOIRE
DE
ROBERT SURCOUF
CAPITAINE DE CORSAIRE,

PUBLIÉE

d'après des documents authentiques

PAR CH. CUNAT,

ANCIEN OFFICIER DE LA MARINE ROYALE,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

Prix, 9 fr.

S'il est quelque chose de religieux et de sacré au monde, c'est le dévouement modeste de l'homme qui sacrifie à son pays, son sang, sa liberté, sa joie. C'est l'immolation ignorée et solitaire du soldat qui meurt abandonné, serrant dans une dernière étreinte son drapeau sur sa poitrine ; c'est la destinée du marin, dont nul ne salue la grandeur et qui sillonne sans bruit l'Océan, tandis que la publicité trompeuse et mesquine s'attache à des œuvres frivoles, à des débats puérils, à tout ce bruit vain et menteur de la foule et du moment. Il y a quelque chose de plus précieux qu'un beau livre, c'est une goutte de sang versé pour la patrie, il y a un nom plus grand que celui de M. de Chateaubriand, un nom qui fait battre des cœurs valeureux, que le marin invoque et envie, c'est celui de cet homme de bronze, toujours serein dans la fournaise des mêlées, Robert Surcouf. Certes, celui-là, fier enfant de Saint-Malo, a porté haut le pavillon français

qu'il fût impérial ou républicain. Celui-là eût éventré les flancs de son navire avant de se soumettre à cet ignominieux droit de visite qui a suscité chez nous tant de fiers ressentiments. Qu'il eût fait beau de le voir, ce descendant direct de Duguay-Trouin, abordant cette insolente Angleterre, et la coulant comme une frégate au choc de son vaisseau. En ces jours de doute, où la peur envahit les âmes, cela retrempe le cœur de voir ces braves qui clouaient leur pavillon au mât, prêts à couler plutôt que de s'abaisser devant l'ennemi. La vie de Surcouf! voilà le bréviaire du marin, voilà le livre qu'il faudrait répandre partout : là, il n'y a que de nobles exemples et d'héroïques leçons. Il faut le voir, l'aventureux corsaire, parcourant dans son vol hardi les mers des Indes, prompt à la fuite, plus prompt à l'attaque, la terreur des mers, l'effroi de l'Europe et de l'Asie. Nous avons donc cru faire une chose bonne et juste en faisant revivre le nom de ce héros, en lui rendant ces honneurs posthumes. dont on fut trop chiche durant une vie qu'on crut assez payer en lui jetant un peu de la renommée qu'il avait conquise sous une sueur de sang. Nous avons voulu payer à une grande mémoire un juste tribut d'éloges. C'est dire assez que nous nous sommes bornés à raconter les faits, et pour qu'il ne fût pas dit que notre labeur était incomplet, dessin, impression, tirage, nous avons tout fait avec un luxe dont nos souscripteurs nous sauront gré. M. Morel Fatio a mis à notre service, et aussi à celui de cette glorieuse mémoire, sa verve infatigable, tandis que M. Badin, avec une bonne grâce qui prend sa source dans beaucoup de savoir et de talent, complétait l'œuvre de son jeune confrère, et le travail plus difficile et plus sérieux d'un homme qui porte écrits sur sa poitrine ses états de service contre d'orgueilleux insulaires, M. Ch. Cunat.

Nota. Ce prospectus n'est en rien le spécimen du livre que nous annonçons.

L'ouvrage forme un volume grand in-8 imprimé sur papier velin satiné; illustrations par Badin, peintre d'histoire, et Morel Fatio, peintre de marine.

Sept grands sujets tirés hors le texte et imprimés à deux teintes, portrait et fac-simile.

